

Brigade Mondaine [026] – Le bouddha vivant

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

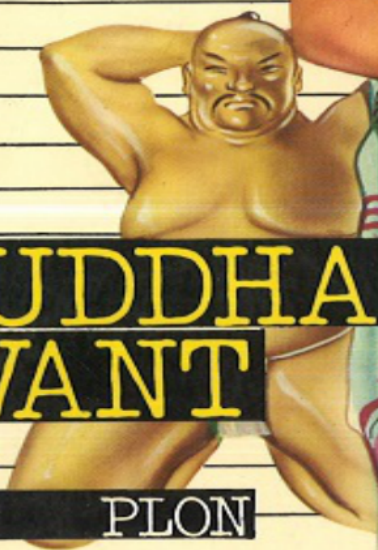
PRESENTE

BRIGADE MONDATION

Par Michel Brice

LE BOUDDHA VIVANT

PLON



MICHEL BRICE

Brigade Mondaine

(N°26)

LE BOUDDHA VIVANT

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

© Librairie PLON/GECEP 1979

ISBN : 2 -259 -00551 -9

QUATRIEME

Les 146 kilos de graisse et de muscles du sumotori se courbèrent au-

dessus du corps frêle de Valériane.

L'épouse de l'attaché commercial de l'ambassade de France à Tokyo se tourna vers le visage impassible du fameux lutteur, vénéré à l'égal d'un Bouddha de son pays.

— Je vous en prie, supplia-t-elle. Vous allez me faire mal.

Avec un grognement de bête, le sumotori l'écrasa de toute sa masse...

CHAPITRE PREMIER



Accroupie à trois mètres du ring illuminé par des dizaines de spots violents, Michiko était l'image de l'immobilité parfaite dans son kimono rouge à fleurs blanches étalé en corolle autour d'elle. Pourtant, cela faisait plus d'une heure qu'elle était là, genoux au sol, fesses collées contre ses talons, très droite, les bras abandonnés le long de son corps. Dans la grande salle du Kuramae Kokugikan, dans le quartier de Kanda, à Tokyo, c'était la cohue des grands jours. Sûrement plus une place de libre, même au balcon, seul endroit où l'on puisse s'asseoir à l'européenne, sur un siège. Le Kuramae Kokugikan, temple du sumo, le sport national du Japon, avait fait son plein des quinze mille passionnés parvenus, les uns en s'y prenant des mois à l'avance, les autres en achetant leur billet à prix d'or au marché noir, à accéder au saint des saints : l'enceinte cernant l'énorme toit à pignon suspendu au centre de la salle.

Toute cette foule agglutinée baignait dans la sueur, les relents de boulettes de viande froide, de bière et de saké, l'alcool de riz national ingurgité aux entractes. Très peu de femmes, presque uniquement des hommes, surexcités, discutant passionnément des chances de leurs champions respectifs. Très peu d'étrangers aussi. Les Japonais n'aiment pas beaucoup livrer aux autres leur sumo, sport sacré, lourd de significations et de symboles shintoïstes. Non loin de Michiko, cependant, il y avait un Européen, un grand blond à la nuque rasée, qui pouvait être aussi bien américain qu'anglais ou russe. Tenaillé de crampes, il avait depuis longtemps abandonné l'agenouillement de ses voisins, et s'était assis en tailleur. Au début, il avait observé Michiko, fasciné par la beauté de la fille en costume traditionnel au milieu de ce parterre de mâles habillés à l'occidentale. Visiblement, ce qui l'intéressait, ce n'était pas la silhouette : comment deviner quel genre de corps cachait l'épais fouillis de tissu du kimono, dont la large ceinture nouée plusieurs fois alourdissait regrettablement la taille ? Le visage, en revanche, était étonnant. Entre les cheveux tirés dans un chignon compliqué, il n'avait pas l'air d'être japonais. Sans doute, les pommettes étaient hautes, et les lèvres, dessinées au pinceau, avaient cet aspect de porcelaine enluminée des poupées offertes par les marchands de souvenirs aux abords des temples de Tokyo. Mais il y avait les yeux, apparemment débridés par une opération chirurgicale. Un jour, cette fille, c'était sûr, s'était fait enlever au scalpel la lamelle de graisse qui alourdit et étire les paupières des Orientales. Le résultat était étonnant. Elle faisait penser, dans son kimono, à une Méditerranéenne très brune, aux cheveux lisses, qui se serait déguisée en Japonaise pour une soirée de mardi gras.

Un moment, l'étranger avait pensé essayer d'entrer en conversation, sans parvenir à se décider. Il émanait de la mystérieuse spectatrice une espèce de fluide froid, contrariant d'avance toute tentative masculine. Elle paraissait en état second. Absorbée uniquement par la contemplation du ring étrange où déjà une douzaine de sumotoris s'étaient affrontés. Sous le dais à pignon agrémenté, aux quatre coins, de lourds cordons de couleur bleus pour le nord-est et le printemps ; rouges pour le sud-est et l'été ; blancs pour le sud-ouest et l'automne ; noirs pour le nord-est et l'hiver, la piste surélevée était vide. Faite d'argile aplanie, cernée de vingt-huit boyaux de paille de riz tressés formant un carré de 5,94 mètres de côté, elle contenait en son centre une circonférence de 4,95 mètres de diamètre au sol en terre battue. Chiffres fournis par le guide que l'Européen avait apporté avec lui, pour mieux comprendre tous les rites du sumo, la lutte sacrée de l'Empire du Soleil Levant.

Michiko ne pouvait pas détacher ses yeux de la piste. C'était là que tout à l'heure, dans moins de cinq minutes maintenant, Takena, son champion, un « yokozuna » de cent quarante-cinq kilos de muscles et de graisse, d'un mètre quatre-vingt-quatre, la bonne taille pour le bon poids, monterait sur le ring.

Et elle serait là pour le voir. Elle, Michiko, sa favorite. Autrement dit, sa maîtresse.

Le matin même, dans les journaux, les commentateurs du grand tournoi de mai avaient eu pour Takena des phrases d'un lyrisme absolu. Le comparant, réellement, à un dieu. Un dieu vivant. Un Bouddha de chair et d'os qui portait dans ses cent quarante-cinq kilos, son poids de forme, les espoirs effrénés du Japon immémorial. Ce matin aussi, Takena avait « honoré » Michiko. Tellement conscient de sa force qu'il s'était permis d'ignorer les règles de prudence vis-à-vis de la sexualité. Sa coquetterie à lui : au matin de chaque combat engageant sa carrière, il faisait venir Michiko. Comme par bravade envers les dieux. Ne pouvait-il pas se le permettre ? N'était-il pas lui-même, par un de ces mélanges de religions si particuliers au Japon et qui font qu'on peut être en même temps shintoïste et bouddhiste, un dieu tout court ? Incarné, réel, au sens shintoïste. Un dieu dirige ses actes. Takena jugeait bon d'honorer Michiko pour se purifier avant le combat. Lui seul était juge de ses actes.

Avec toute la vigueur pachydermique de ses cent quarante-cinq kilos, il avait écrasé les quarante-sept kilos éblouis de reconnaissance de sa maîtresse. Descendante de shogouns et fille de gros industriels ayant refait surface après l'« Occupation », autrement dit l'époque où le général MacArthur fut, de 1945 à 1954, le shogoun redouté et tout-puissant du Japon, Michiko aurait pu prétendre à un beau mariage avec le fils d'une des plus grosses dynasties du pays. Mais elle les avait tous refusés un à un. Seul existait pour elle Takena. En fait, son cas était classique. Déjà, à l'époque d'Edo, les belles dames de l'aristocratie se pâmaient pour les sumotoris, ces rudes combattants découverts tout enfant dans les fermes de l'archipel par des recruteurs spécialisés, et dressés dès l'âge de treize ans, parfois plus tôt, à donner et à recevoir des coups. Takena venait d'un village d'Hokaido. Toute sa jeunesse il avait subi la dure loi du gavage au bœuf de Kobé et à la bière et du dressage physique. À vingt-cinq ans aujourd'hui, très jeune pour un sumotori, il était au faite de sa gloire. Conséquence normale des choses : une jeune fille de la « haute » était devenue sa maîtresse et, comme toutes les favorites de yokozunas, elle ne rêvait que d'une chose ; avoir un enfant de son « dieu vivant ». Pour être la mère, à son tour, d'un « dieu vivant ».

Michiko frémit de toutes ses entrailles : un annonceur, un yobidashi, venait de monter sur le ring, en costume aux couleurs étourdissantes. Il porta à son visage un éventail de la main droite et se mit à déclamer d'un étrange ton traînant et monocorde, les noms des deux prochains lutteurs :

— Wa... Ka... Su... Gi...

« Ta... Ke... Na...

Michiko se tortilla des fesses sur ses tabis. Entre ses fesses, un mince cordon de tissu serré autour des reins par plusieurs nœuds compliqués. Collé à son sexe, entre les deux grandes lèvres, il retenait un tampon. Michiko ne s'était pas rincée ce matin, après que le membre monstrueux de son amant se fut retiré d'elle. Il ne fallait pas que la semence de son dieu s'échappe. Il

fallait la garder. Pour qu'elle pénètre en elle. Au plus profond. Pour qu'enfin le miracle espéré depuis si longtemps et chaque fois déçu se produise : la fécondation de la femme par un dieu.

Deux masses de chair épaisse se hissèrent sur le ring. Wakasugi et Takena. Tous deux des yokozunas. Et portant autour des reins les attributs de leur dignité de grands maîtres. Le yosuna, un cordage de tissu de lin torsadé, long de neuf mètres et pesant vingt kilos. Au même moment, à côté du ring, des assistants se mirent à heurter des plaquettes de bois de cèdre les unes contre les autres, dans un rythme de plus en plus rapide.

Rien ne trahit quoi que ce soit dans l'attitude de Michiko. Mais au plus profond d'elle-même, un feu secret s'était rallumé en fanfare. Plus que de l'amour. De l'adoration pure et simple pour le monstre aux cuisses, aux épaules, et au ventre énormes qui accomplissait les rites au-dessus d'elle en même temps que son adversaire. Extension des bras, claquements des paumes, soulèvement du tablier de parade, le kesho-mawashi, brodé, garni de diamants. Et rouge comme le kimono de Michiko. Une association de couleurs qui venait d'elle. Pas de Takena. Il n'avait pas eu un regard dans sa direction en montant sur le ring. Après, Takena et Wakasugi se rincèrent la bouche avec de l'eau contenue dans une cuillère cylindrique, puis ils répandirent du sel, symbole de pureté, sur l'aire de leur futur combat. Déjà, leurs aides, des sumotoris de classe inférieure, venaient les débarrasser seulement du long et lourd yosuna. Ils ne conservaient plus, désormais, que leur kesho-mawash rouge pour Takena, vert pour son adversaire. L'un et l'autre se tournèrent, présentant leur dos à la foule.

Le spectateur blanc écarquilla un peu plus les yeux. Plongé dans un monde martien. Devant lui, deux géants curieusement à la fois gras comme des cochons et musclés comme des haltérophiles, totalement épilés, avec leur pagne noué au-dessus de la raie des fesses, et, tirés sur leur nuque de taureau, leurs cheveux bleu-noir luisants retenus par le catogan sacré qu'on ne coupe, avec des ciseaux d'or, qu'à l'instant de la retraite.

Michiko luttait pour garder toute sa dignité. Sous ses paupières débridées, ses grands yeux en amande fixaient, comme hypnotisés, le keshomawashi, de son amant. Ce qui la fascinait, ce n'était pas la valeur douze mille yens, soit vingt-quatre mille francs des onze mètres de tissu rouge. Mais elle savait qu'en dessous, Takena portait un autre pagne, secret, serré. Parce qu'il avait plus à cacher que les autres sumotoris. Quelque chose que les aléas du combat ne doivent pas dévoiler, sous peine de disqualification pour crime d'impudeur blasphématoire envers les dieux shintoïstes. Et qui, chez Takena, était hors du commun. Un membre à la mesure de ses cuisses et de ses mollets, de ses épaules, de sa nuque, de ses bras, de son torse, dont la nudité triomphait tandis qu'il évoluait dans la poursuite des rites préparatoires sous les spots dominant

le ring. L'Empereur lui-même observait les lutteurs, depuis sa loge, comme des dizaines de millions de téléspectateurs sur leur écran, au même moment. Mais qui savait ce que dissimulait le mawashi de Takena, et son « double » caché, à part Michiko ? Chaque fois qu'elle se posait la question, elle verdissait, se demandant avec terreur si d'autres femmes qu'elle avaient eu droit au membre herculéen dont elle s'estimait la seule propriétaire. Et autour duquel elle s'ouvrait, avec la révérence effarée d'une « servante de son seigneur ».

Là-haut, sur le ring, Takena étendit encore les bras et frappa dans ses mains. Il lança en l'air la jambe droite, puis la gauche, avec une ahurissante élégance de danseur pour ses cent quarante-cinq kilos. Ensuite, il se mit à piétiner le sol d'argile, le visage droit, impassible. Ses cuisses et son torse enrobés de graisse tremblaient, son ventre de poussah roulait comme un ballon. Au-dessus de ses pommettes lourdes et tendues, il avait de petits yeux impavides, prunelles à peine apparentes entre les paupières enflées. L'Européen, à côté de Michiko, lui trouva davantage encore l'air d'un Bouddha qui se serait levé de son siège de bronze immémorial, et se répéta, pour la énième fois, qu'il était cet après-midi sur une planète différente de la sienne, où pourtant l'air était oxygéné normalement, comme chez lui, où les spots marchaient à l'électricité... Mais qu'est-ce qu'il y avait de commun entre son monde habituel et ce spectacle ahurissant : une foule mugissant de la gorge, en sourdine, devant deux montagnes de chair nue aux reins cernés d'une sorte de couche-culotte pour bébés gargantuesques ?

La foule se mit à hurler, pour conclure la « prestation » de Takena. Dans sa loge, l'Empereur, friand de sumo, et ne ratant aucun match, agitait les mains avec une frénésie mollement contrôlée par le respect du protocole.

Michiko nageait maintenant dans l'adoration totale, comme les rares femmes de l'assistance. Pour les Japonaises, Takena était l'idéal masculin absolu. Une sorte de Johnny Weismuller avec le charme boudeur de Jean Gabin. Exactement ça. Takena, du haut de son mètre quatre-vingt-quatre, jetait sur l'assistance et les caméras de télévision le regard négligent et faussement vague d'une superstar hollywoodienne. Son ventre rebondissait au-dessus de son pagne, il jouait lourdement des épaules pour s'assouplir, ses joues étaient tellement gonflées par la suralimentation qu'elles paraissaient lui dévorer tout le visage, réduisant son front à une taille « cromagnienne ». Mais les yeux étaient avides, durs, intelligents. Sous ses airs de vadrouiller lourdement à travers le ring en attendant le signal de l'arbitre qui s'était approché, vêtu d'un kimono de samouraï et tenant dans sa main droite l'éventail de guerre rouge des généraux japonais, il se concentrait pour l'assaut, qui ne pouvait être que rapide : depuis que la télévision transmet les matches de sumo en direct, la durée maximale du combat a été ramenée à quatre minutes.

Michiko le dévorait des yeux, de plus en plus intensément. Devant elle,

l'Homme avec un grand « H », qui allait risquer toute sa carrière, et son avenir à elle, en quelques instants, sous les regards de tout le Japon.

Les rites préparatoires se poursuivaient. Nouveaux balancements de jambes, accroupissements face à face, l'air indifférent, absent, lointain, genoux écartés, claquements de talons dans l'argile du ring. Wakasugi, cent quatre-vingt-cinq kilos, releva un pied au-dessus de sa tête et resta ainsi, toujours accroupi sur l'autre jambe. Pure technique d'intimidation de l'adversaire. Indifférent, Takena s'accroupit un peu plus, appuyé sur les poings. Immobile. Il jaillit soudain, comme mû par un six cylindres fou de moto Honda, et se calma aussi vite qu'il s'était excité. Seul reste de sa manifestation : un halètement de poitrine qui faisait vibrer ses pectoraux charnus comme des mamelles de nourrice. Michiko vibra de toute son épine dorsale : le combat allait commencer. Les deux lutteurs s'étaient relevés, repartaient encore prendre du sel purificateur pour le répandre à travers le ring avec des gestes de semeurs maladroits.

Le gyoji, l'arbitre, se concentra, éventail serré dans la main droite : le rituel incantatoire d'intimidation était terminé. Près de quinze mille spectateurs, plus des millions de Japonais rivés à leur petit écran, allaient enfin voir qui, de Wakasugi et Takena, était le meilleur sumotori de l'année.

Michiko contracta ses fesses autour du cordon de lin qui garantissait la pénétration en elle de la semence de son Bouddha vivant : là-haut, sur le ring, le gyoji venait d'avoir le geste déclenchant tout. D'un bref mouvement de la main, il avait dirigé vers les lutteurs accroupis la face de l'éventail rouge avec lequel, autrefois, les généraux dirigeaient leurs troupes.

Wakasugi projeta en avant la masse de ses cent quatre-vingt-cinq kilos. Takena reçut le choc avec l'épaule gauche, carré sur ses talons. De là où elle était, Michiko entendit le claquement des peaux s'entrechoquant.

Désormais, tout était permis aux deux masses de muscles, sauf le coup de poing, le tirage des catogans, et la torsion des doigts.

Etonné, l'étranger voisin de Michiko trouva que tout était lent. Apparemment, rien ne se passait. Les deux colosses aux tétons tremblotant dans l'effort paraissaient vouloir faire la paix, collés l'un à l'autre, épaule contre épaule, menton fraternellement posé sur le cou de l'autre.

Ce que le Blanc trouva le plus étonnant, juste après, ce fut le silence. Pas un cri, pas un souffle, quand Takena se mit tout à coup à « travailler » le haut du corps de son adversaire, le poussant violemment de ses mains, comme pour le déséquilibrer. Puis Takena saisit à pleines mains la ceinture de Wakasugi et, d'une ruée de reins, il le souleva.

Un « tsuridashi » parfait. La plus belle des quarante-huit prises classiques du sumo.

Wakasugi s'envola, bras et jambes en croix, comme une grenouille géante, et retomba lourdement. Hors du ring.

Huit secondes de combat. Pas une de plus. Takena avait gagné.

Ce qui sidéra davantage encore le blond aux cheveux courts, c'est qu'il n'y eut aucune manifestation dans la foule. Pas de hurlements hystériques comme à Liverpool pour les fanas du football, pas même de cris de gorge sourds, comme à Wimbledon pour les fous du tennis. Rien. Le silence total.

Les deux sumotoris se remirent, côte à côte, vainqueur et vaincu, à piétiner l'argile du ring rituellement, puis ils s'en allèrent. Un sumotori ne doit jamais rien manifester, qu'il ait triomphé ou pas. Sinon, il n'est pas un sumotori.

Michiko commit la première entorse à la dignité qu'elle s'était imposée depuis le début : elle se prit les joues à deux mains en regardant partir Takena. Elle vacilla longtemps sur ses talons. Indifférente à tout. Une évidence s'était brutalement révélée à sa conscience : le sperme de son maître avait agi. Un spermatozoïde de Takena avait frayé son chemin dans un ovule à elle, le fécondant, juste au moment du tsuridashi victorieux. Un fils, ce serait un fils. Elle en était sûre...

Elle se courba, épaules lourdes, lovée autour de son ventre où un dieu, fils de dieu, venait de naître. Car il était impossible qu'il en fût autrement. Takena lui avait fait l'amour le matin, puis il avait vaincu Wakasugi, son plus redoutable adversaire. Son autre victoire, dont elle, Michiko, avait la conviction absolue, il ne la connaissait bien sûr pas encore. Mais il fallait qu'il sache. Elle se dressa sur ses genoux. La foule, elle aussi, se levait. Elle se sentit prise dans une marée humaine et se laissa aller en arrière. Il fallait attendre. Elle savait où s'était rendu son dieu vivant.

L'Occidental, lui aussi, avait préféré laisser le flot du public s'écouler avant de sortir. Avec une arrière-pensée d'un autre genre. Quand il fut resté seul dans la travée avec la fille aux yeux débridés, il se décida, comme on se jette à l'eau.

— Excusez-moi, fit-il en anglais avec son sourire le plus avenant, il y a quelque chose que je n'ai pas bien compris dans le déroulement du combat.

Il dut répéter sa question : la fille paraissait ne l'avoir même pas entendu.

Michiko ne le laissa pas achever sa deuxième tentative d'entrée en matière.

— Please, fit-elle d'un ton à la fois dur et compréhensif. N'insistez pas, je ne suis pas libre.

— Mais, bredouilla-t-il, décontenancé, il s'agit seulement d'une question sur le combat !

Elle fit trois pas en arrière, maintenant à la limite de l'exaspération.

— Non, ce n'est pas vrai ! reprit-elle, contractée. Ne vous occupez plus de moi.

Il rougit, vexé, et s'engagea, en ouvrant nerveusement son paquet de cigarettes, dans la file compacte qui s'écoulait au ralenti vers les portes du Kuramae Kokugikan.

La jeune femme blonde, mince et pâle, en tailleur Saint-Laurent, se leva hâtivement de son siège, au balcon, dans la zone réservée aux ambassades, où elle était l'unique femme à avoir eu la curiosité de venir aujourd'hui assister au spectacle de sumo. Comme elle était pratiquement la seule Européenne présente dans le Kuramae Kokugikan, sa sortie provoqua quelques sourires entendus chez les fans du sumo. Encore une étrangère venue se régaler du spectacle des corps de sumotoris et qui s'en va, ne comprenant rien à rien... La jeune femme se fraya difficilement un chemin jusqu'au quartier des loges des lutteurs, serrant contre sa poitrine un minuscule appareil photo, un de ces modèles miniaturisés en vente partout dans les boutiques spécialisées de Tokyo.

Arrivée aux portes menant au quartier des loges, elle s'arrêta, décontenancée : des gardiens faisaient barrage. Muets. Durs. Elle ne pouvait pas aller plus avant. Pourtant, elle le devait...

Elle hésitait, balancée d'une jambe à l'autre sur ses hauts talons très à la mode, façon 1950, griffant de ses ongles longs manucurés et peints de rouge le plastique mat de son appareil photo, quand une main saisit son bras dans la foule.

— Tous mes hommages, Valériane Dutour...

Elle se bloqua, le cœur battant la chamade. La voix, derrière elle, avait cette intonation chantante et sucrée caractéristique des Orientaux quand ils parlent français. Maîtrisant parfaitement la langue, et ses usages, mais incapables de dominer les sons, surtout du côté des labiales.

Elle tourna lentement sa nuque, sachant très bien quel visage allait s'encadrer dans sa vision au milieu de la foule. Peau molle et grasse, bajoues lourdes, yeux exagérément bridés, le « Chinetoque »...

Elle frémit sous le regard de serpent sirupeux et tira son bras en arrière pour s'arracher. En vain. Le Chinetoque tenait ferme sa prise.

— Vous avez besoin de moi, n'est-ce pas ? zézéya le poussah en costume de faux alpaga gris.

Elle le fixa, dégoûtée : l'Oriental avait des dents avariées, souvenir d'une

enfance mal nourrie. Mais, pour elle, Européenne de luxe, tare insupportable. Elle s'imaginait avec répulsion la bouche munie de ces dents-là en train de chercher des lèvres sa bouche à elle...

— Lâchez-moi, supplia-t-elle avec une rétraction d'huître dans la voix. Je vous en prie, il faut me lâcher.

L'homme esquissa un sourire, lèvres closes, comme s'il avait compris que c'était le spectacle de ses chicots qui pouvait tout gâcher dans l'affaire en cours. Avec les femmes, il faut toujours se méfier. Leurs réactions sont de leur monde. Incompréhensible au monde masculin, quelle que soit la race.

Il abandonna, comme à regret, le bras gainé de tweed grège, pourtant si doux au toucher.

— Je ne vous veux pas de mal, expliqua-t-il dans un français parfait.

Il sourit encore, plissant ses pommettes.

— Tout ce qui m'intéresse, c'est cela.

Son index jauni de nicotine désignait le Minolta. Valériane Dutour tressaillit.

— Ah oui, murmura-t-elle comme si elle revenait à la réalité. Les photos...

Son fin visage de vraie blonde au nez relevé, joues creuses, lèvres finement ourlées, sembla parcouru par une dernière contraction de fierté. Puis les yeux bleus s'abandonnèrent, vaincus par une force intérieure que rien ne pouvait arrêter.

— Tenez, gémit-elle en tendant l'appareil, c'est ce qu'il me faut faire pour pouvoir passer, non ?

L'homme s'inclina, attrapant le Minolta d'une main avide.

— Il y a ce que nous attendons sur la pellicule, je suppose ? insista-t-il.

Valériane Dutour chercha de l'air.

— Je ne suis pas folle, murmura-t-elle entre ses dents serrées.

Il rit une nouvelle fois.

— Je n'aime pas les trahisons ! glapit-il d'une voix de fausset.

Elle le laissa terminer sa menace.

— Libérez-moi le chemin, fit-elle, hautaine. J'ai payé pour, vous ne croyez pas ?

L'homme fit un signe vers les gardiens du quartier des loges. Un signe qui passait les frontières des langues et des civilisations, et qui voulait dire, partout dans le monde : « Laissez-la passer ».

Valériane Dutour pénétra sans un geste de remerciement dans le long couloir menant aux loges des sumotoris. Déjà, ses narines palpaient. L'odeur de l'homme, puissante, celle des vestiaires de stades. L'odeur qui la révolutionnait entre toutes, celle de la sueur masculine après l'effort physique.

Vautré dans un fauteuil bas, Takena fixait entre ses paupières graisseuses Valériane Dutour. Ainsi, sa victoire prenait un tour nouveau... Tout à l'heure, il allait recevoir solennellement la coupe du tournoi. Une jolie coupe de métal argenté en forme de bouteille géante de Coca-Cola, offerte, d'ailleurs par la firme américaine. Puis il percevrait un million de yens (vingt mille francs environ) offerts, cette fois, par Sa Majesté l'Empereur Hiro-Hito en personne. Et en prime, voilà qu'on lui proposait un marché. Une Blanche. Une Française. Du pays du « Moulin-Rouge » et du « French Cancan ». Qui ne sait que la France, même quand on est un ex-petit paysan d'Hokaido, est le pays des petites femmes blondes à la cuisse légère ?

Il sourit, plus Bouddha que jamais : les petites Françaises, cela se paye, paraît-il. Lui, on le payait pour cette petite Française blonde...

Valériane Dutour, agenouillée devant le fauteuil bas, avait avancé ses longues mains dont le dessus était parcouru de légères veinules bleues. Tout s'était engagé sans autre chose qu'un échange de politesses banales entre elle et le monstre, affalé dans son siège au milieu de la loge étroite garnie d'étagères couvertes de flacons d'onguents et de tubes de pommades. De toute évidence, pour chacun d'eux, ce qui se passait relevait d'un marché tacite, réglé ailleurs, dont ils profitaient sans en maîtriser vraiment les tenants et les aboutissants.

Elle n'avait pas prononcé un seul mot quand un gardien de couloir l'avait introduite, trop bouleversée par ce qu'elle faisait, elle, Européenne ayant une position sociale précise à Tokyo, un rôle à tenir, des responsabilités à observer et à respecter. Et puis, le gardien lui avait jeté un regard entendu, lourd, salace, qui l'avait fait frémir de honte. Mais cela avait été plus fort qu'elle. Il avait fallu qu'elle entre, toute honte bue, dans la loge sentant la sueur de mâle et les produits dont les athlètes s'enduisent le corps. Une nécessité frisant la démence, venue du plus profond d'elle-même, et qui lui aurait fait trahir père et mère. Valériane Dutour, Parisienne des beaux quartiers, était saisie exactement de la même folie que Michiko, descendante de shogouns, et prête, comme la jeune Japonaise, à se damner pour le même sumotori.

Takena se balança dans son fauteuil quand les mains de Valériane atteignirent son pagne.

— Aï, aï ! grogna-t-il.

Valériane entreprit de dénouer, puis de dérouler les onze mètres de tissu de soie rouge craquante.

Elle se sentait délirer de plus en plus. Ce qui lui arrivait était quelque chose d'inouï. Elle se trouvait dans la loge d'un yokozuna vainqueur, et vainqueur devant Sa Majesté impériale, lors d'un des tournois les plus importants du Japon. Seule avec le Bouddha-taureau. Offert devant elle dans

son fauteuil, cuisses ouvertes, bedaine incroyablement gonflée dans la lumière crue de la lampe du lavabo derrière lui.

Les pommettes de Takena se soulevèrent, fermant presque par en dessous ses yeux aux prunelles attentives.

— Domo arrigato, fit-il d'une voix douce.

Elle lui sourit timidement. Ce dont il la remerciait, c'était d'avoir parachevé son déshabillage. À savoir, le déroulement total de son mawashi.

Il rit. Valériane levait vers lui un visage surpris : sous le mawashi, il y avait un autre pagne, plus étroit, plus serré, en forme de string. Mais un string enveloppant, dans sa partie large, une boule imposante. Ce que la « boule » représentait, Valériane était venue et payait, en pellicule Minolta pour avoir le droit de le savourer. Seulement, elle n'avait pas pensé à la double protection du slip de combat japonais. Naïve, elle croyait que, ôté le mawashi, elle aurait droit au spectacle, et à la consommation ad hoc...

— Ah, fit-elle, mutine, histoire de récupérer la situation fuyante, il y a un problème.

— Ai ; ai, gloussa Takena en se tortillant avec le regard international de celui qui n'a pas besoin de traduction pour comprendre.

Les joues de Valériane se marbrèrent dans un restant de fierté bourgeoise. Elle replongea sans un mot, mains en avant, pour éliminer le dernier rempart présenté à sa curiosité.

Ayant vaincu l'ultime obstacle, elle se rejeta en arrière. Epatée.

On ne lui avait pas menti. Le sexe exhibé sans complexe sous ses yeux était ce qu'elle avait vu de mieux jusqu'alors. Encore au repos, sans doute, mais valant dans son abandon paisible les meilleures érections occidentales.

Elle avança le visage, déjà avide de réveiller ce morceau de choix. Elle observait avec intérêt l'attache de l'objet, côté pubis, l'inclinaison coquine, côté gauche, celui du cœur, le gonflement, annonciateur d'explosions, du gland encore enrobé dans son prépuce délicat. Les bourses, au-dessous, soulevées par la musculation des cuisses, pesaient lourdement comme des outres remplies. Quelque chose la stupéfiait, finalement, plus que tout le reste : le pubis était poilu, contraste étonnant avec l'épilation générale du corps. Mais tellement merveilleux...

Elle plongeait, bouche ouverte au maximum, et attrapa le membre entre ses lèvres. Quinze secondes plus tard, Valériane était face à un problème de taille : un gland gigantesque jailli comme par miracle, au bout d'une hampe de chair parcourue de veines bleues. Le prépuce n'avait visiblement eu qu'une seule idée : se rétracter, se cacher, se faire oublier le plus vite possible.

— Mon Dieu, geignit-elle, gourmande, ça vaut le coup de voir ça !

Takena secoua son gros ventre.

— Domo arrigato ! s'exclama-t-il sans comprendre. Mais devinant sans mal l'étonnement de la jeune Française.

Elle replongea. Mâchoires écartées à se désarticuler. Quand elle se fut enfoncée autour du pal dressé du sumotori, ce qui la sidéra le plus, ce ne fut pas l'énormité du bonbon de chair qu'elle s'offrait, elle seule savait à quel prix, ce fut, curieusement, d'avoir si vite le nez en contact avec les plis gonflés du ventre. Chaque fois qu'elle avançait sa gorge, et donc ses lèvres et son visage, elle avait le nez qui heurtait le pubis merveilleusement odorant de sueur masculine. Seulement, le nez se retournait contre les plis grasseyés du bas-ventre, ce qui lui coupait la respiration. Alors, elle était comme une plongeuse haletante, luttant pour ne pas perdre souffle. Puis, elle suffoquait, se relevait, raclant de ses dents le membre énorme. Takena riait, comme si les dents n'étaient sur lui que du chewing-gum. Elle replongeait, hardie, et l'étouffement délicieux recommençait.

Michiko, dans l'entrebâillement de la porte, eut le temps de tout voir, la merveilleuse excroissance de chair virile plantée comme un pieu dans la gorge d'une Blanche, le coup de reins titanesque de Takena, l'arrachement de la jeune femme, par rapport à la pesanteur, quand le sumotori fut secoué de spasmes. Elle les laissa faire, jusqu'au bout, jusqu'à ce que Takena, finalement debout, cambré, retenu à deux mains aux accoudoirs de son fauteuil, eût achevé de se vider dans cette bouche de blonde rivée à lui comme un moule à un rocher qui serait soudain victime d'une éruption volcanique.

Quand Valériane repoussa du visage, tendrement, les cent quarante-cinq kilos de Takena vers son fauteuil, Michiko poussa un cri déchirant.

Valériane s'arracha au sexe encore turgescent dont elle lapait la dernière substance et vira dans un flot de boucles blondes.

En une seconde, elle vit tout. Elle-même, dans la posture où elle était, et là-bas, vacillant contre la porte de la loge qui battait contre le mur, la silhouette frêle de la « concurrente » qu'elle découvrait comme l'autre la découvrait de son côté.

Michiko renversa la gorge, cherchant de l'air. Elle glissa le long de la porte, tombant à genoux, puis s'effondrant à plat ventre. Evanouie.

Valériane se releva d'un coup de reins. Abominablement gênée. Le plus vite qu'elle put, elle remit de l'ordre dans sa tenue, vérifiant au passage dans la glace au-dessus du lavabo que son maquillage et sa coiffure n'avaient pas trop souffert. Elle s'éloigna à reculons. Takena l'observait. Avec une précision qui accrût encore la rougeur de ses joues.

— Sayonara fit-il d'un ton si indifférent qu'elle se sentit venir les larmes aux yeux.

Ainsi, il l'oubliait déjà, à peine comblé... À son tour, elle heurta la porte du dos et se sentit vaciller.

— Sayonara, murmura-t-elle en dévorant du regard le sexe qui se rendormait doucement devant elle dans la lumière vive de la loge.

Elle s'enfuit en courant, morte à la fois de rage et de honte.

Takena recomptait ses billets. Cinq cent mille yens (environ dix mille francs). Il agita la liasse en direction de la forme féminine étendue à même le plancher et qui commençait à se relever sur les coudes.

— Arrête de pleurer, grogna-t-il, mi-affectueux, mi-agacé. La Française n'a aucune importance.

Michiko redoubla de sanglots. Il se leva en soupirant et ceignit ses reins d'une immense serviette-éponge. Il se pencha sur Michiko et, la saisissant sous les aisselles, la souleva comme une plume. Elle se débattit faiblement, mais il l'obligea à se coller contre son torse.

— Tu sens le contact des billets, souffla-t-il en lui frottant le dos avec la liasse. Je t'achèterai un magasin de fleurs. Rien que pour toi.

Elle s'arracha à son étreinte avec une force dont elle ne se serait pas cru capable.

— Je me fiche de ton argent ! hurla-t-elle avec une violence ahurissante après son évanouissement. Est-ce que tu peux comprendre ? Je suis riche. Je ne t'aime pas pour tes billets gagnés avec une nymphomane de France !

Il se balançait, yeux à demi-fermés. Pâlissant sous ce qui était pour lui une insulte. Des souvenirs d'enfance remontaient. La pauvreté de la ferme familiale d'Hokaido, la viande et le poisson si rares à la maison, avant que le « recruteur » vienne l'arracher à sa misère. Les interminables journées à travailler la terre en pensant à l'avenir bouché, celui de ses parents, vieux et édentés à trente-cinq ans. Pour s'être offert une bourgeoise d'Europe, on le payait dix fois plus cher que ce que valait la ferme de son père... Et il y aurait d'autres fois. Et d'autres billets... Comment Michiko pouvait-elle ne pas comprendre ? Alors qu'il « gagnait » ça pour elle !... Il poussa un grognement sourd : en plus, l'argent venait, il ne le savait que trop, de la Hendo Kaï, la Secte. La vraie patronne du Japon. La toute-puissante Hendo Kaï.

Il éclata de rire. Envahi par un orgueil absolu. Et puis quoi ? Michiko, qu'est-ce qu'elle représentait ? Il en trouverait d'autres. Les filles, même descendantes de shogouns, se pressaient à sa porte. Si celle-ci voulait continuer à avoir le droit d'entrer chez lui, elle n'avait qu'à mettre les pouces, et accepter les « incartades ».

Il caressa le menton mouillé de larmes de Michiko, subitement radouci par la contemplation du visage chirurgicalement européanisé.

— Viens, fit-il avec toute la bonté dont un dieu vivant peut être capable envers une créature humaine, je vais te faire l'amour.

Comme tout à l'heure Valériane, Michiko sentit fondre sur ses épaules la délicieuse chape de la honte. Elle se courba, les mains projetées en arrière vers la ceinture de son kimono. Takena la regarda se déshabiller, puis il l'attira à lui par la nuque et la renversa sur le divan bas. Elle gémit : il daignait entrer dans son ventre. Comme ce matin. Elle voulut lui parler, mais l'immensité de son bonheur lui coupa le souffle. Elle se mit à envelopper lentement de ses cuisses de fillette les gigantesques jarrets du dinosaure qui s'était mis à la fouiller comme une excavatrice s'attaque à une tranchée.

Le Chinetoque observa la longue silhouette de Valériane Dutour qui s'enfuyait dans les couloirs du Kuramae Kokugikan. Il lui trouva l'air bien défait, et sourit. Allons, tout s'était bien passé comme il fallait... Il tendit la main vers un des serveurs à l'affût, plateau à bout de bras, et saisit un verre de saké.

— Rare, marmonna-t-il, après sa première gorgée, un verre de saké bien chaud. C'est bon signe.

Il s'accota au mur et se mit à siroter son alcool de riz. Satisfait. Ce soir, tout s'était passé comme l'organisation le souhaitait. Il avait des chances d'obtenir enfin l'augmentation de traitement qu'il espérait depuis des mois.

CHAPITRE II



L'inspecteur Aimé Brichot, de la section des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine, la section reine de ladite brigade, celle qu'on chargeait des enquêtes subtiles et délicates, nécessitant à la fois du doigté, de l'imagination et de l'initiative, prit son air des circonstances graves. La moustache retaillée le matin même en fine brosse berrichonne, son pays natal, frémit légèrement au-dessus des lèvres ourlées et charnues à la fois. Les sourcils se mirent en accent circonflexe, sans trop, pour ne pas jurer, dans l'alignement, avec le tracé métallique du cerclage supérieur de ses lunettes Amor à verres biconcaves de myope « moyen », selon l'expression de son ophtalmologiste.

Pour conclure, Aimé Brichot se passa la main droite sur la calvitie, avec la vivacité d'un chauve qui part, au toucher, à la découverte d'une renaissance capillaire miraculeuse. La main gauche, elle, s'occupa de donner de l'air aux poumons, en déboutonnant vite fait bien fait le col de la chemise pour dégager le nœud d'une jolie cravate en acrylique de meilleure qualité, parsemée de ravissants petits éléphants ocres sur fond mauve.

— Tu joues à quoi ? finit par lâcher Aimé Brichot en étudiant de haut en bas la silhouette de son chef d'équipe, sa « flèche » en jargon policier, surgi dans le bureau des Affaires Recommandées. Il était neuf heures trente du matin. Rabert et Tardet, les deux autres inspecteurs de la section, avaient abandonné leur machine à écrire où ils tapaient des rapports insipides sur des enquêtes sans intérêt.

Eux aussi s'étaient mis à examiner, l'œil rond, l'inspecteur principal Boris Corentin, grande vedette de la Brigade Mondaine, promis au plus bel avenir, si l'on en croyait les douceurs et les faiblesses qu'avait pour lui le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, leur patron. Celui-ci ne répétait-il pas qu'à son avis son seul successeur possible était cette imposante carcasse athlétique, brune au front têtue, de Boris Corentin ?

Corentin exécuta à quelques pas élastiques sur le parquet vitrifié du bureau.

— Pige pas, fit-il, avec une fausse naïveté. Il y a quelque chose qui cloche ?

Aimé Brichot vibra.

— Où est ta cravate, Boris ? glapit-il, visiblement très choqué.

Corentin éclata de rire.

— Ça n'est pas prévu, la cravate, avec un survêtement de sport, tu ne vas pas me dire que tu l'ignorais ?

Il s'étira. Incroyablement large d'épaules, mince de taille et musclé des cuisses dans son survêtement de nylon noir terminé autour du cou par une

serviette-éponge orange. La première trouvée dans sa salle de bains, ce matin, rue de Turbigo, quand il avait soudain décidé, vu le beau temps chaud de cette matinée rayonnante de mai, d'aller « jogger » aux Tuileries avant le boulot. Il avait prévu de se changer en arrivant 36 quai des Orfèvres. Tous les flics ont des vêtements de rechange au bureau, dans une armoire.

— Et regarde-moi ces pompes !... reprit Aimé Brichot, dégoûté. Où as-tu déniché ces trucs-là ! Horrible.

Corentin se pencha sur le bureau de son équipier.

— Hé, Mémé, fit-il, crache pas sur la qualité, ce sont des Nikes, ce qui se fait de mieux pour le jogging. Les mêmes que celles de Jimmy Carter.

— Et ça te mène où de « jogger » en Nikes ?... grommela Brichot buté.

Il ne pouvait pas détacher ses yeux des étonnantes chaussures de sport, jaune vif avec des bandes bleu électrique et d'énormes semelles noires à crampons carrés.

Corentin s'affala sur une chaise.

— Je m'entraîne pour le prochain marathon de Paris, le 23 juin.

Aimé Brichot pianota délicatement le sous-main de son bureau du bout des ongles.

— Parfait, tu t'y prends à l'avance. Seulement, l'ennui, Boris, c'est que Baba nous réclame tous les deux depuis une bonne demi-heure.

Corentin soupira en commençant à délayer ses Nikes.

— Fallait y aller, Mémé, émit-il placidement, je t'aurais rejoint.

Aimé Brichot frémit.

— Ne fais pas l'enfant, tu sais bien que c'est toi qu'il veut voir.

Un ange hiérarchique voleta de ses ailes galonnées à travers le bureau des Affaires Recommandées, pour finir par se poser sur l'épaule de Boris Corentin. Respectueux.

Corentin se passa la main dans les cheveux, histoire de remettre en place une de ses éternelles mèches noires aussi rebelles que drues. Et parsemées de quelques rares fils d'argent.

— C'est sérieux, Mémé ? questionna-t-il, soudain contracté. Ou tu plaisantes ?

Aimé Brichot se gratta la moustache.

— Demande-leur ! proposa-t-il en désignant de son menton osseux Rabert et Tardet. Baba nous a fait appeler déjà trois fois, et tu peux me croire, il a l'air de s'énervier sérieusement.

Corentin se leva.

— Compris, je vais me changer en vitesse.

Le téléphone grésilla au même moment. L'inspecteur Tardet décrocha.

Egal à lui-même, maigre et nerveux, précis, l'œil aux aguets. L'ambition des jeunes... Il avait vingt-cinq ans.

— C'est de la part du commissaire divisionnaire, dit-il en raccrochant. Il vous réclame encore.

Ses lèvres minces esquissèrent un sourire mélangé d'affection et de respect envers l'athlète en survêtement noir.

— Il sait que vous êtes arrivé, Monsieur Corentin, il veut vous voir tout de suite.

Rabert partit d'un de ses immortels éclats de rire apoplectique de vieux flic gavé de choucroute. Et d'expérience humaine.

— Mon vieux Boris, éructa-t-il, tu es bon pour la prestation Jimmy Carter dans le bureau du vieux !

Corentin haussa les épaules.

— Et alors ? rit-il, tu crois que ça va lui donner l'idée de me virer ? Tu rêves ou quoi ? Je suis trop ancien dans la maison. Je lui coûterais trop cher en indemnités.

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini s'était juré, le matin même, devant la glace de sa salle de bains, où il avait contemplé avec commisération sa langue pâteuse, jaune et grumeleuse, de tabagique incorrigible, de ne plus fumer avant le café d'après déjeuner. Une façon habile de ne pas décider d'arrêter de fumer tout à fait en restant capable de se regarder en face tout le temps qu'il s'était rasé.

Mais depuis, une électricité violente n'arrêtait pas de lui tenailler la main droite, direction la poche droite de son veston bleu pétrole. Dans la poche, ses merveilleuses Gauloises bleues...

Au vu de l'athlète en survêtement qui venait de s'encadrer dans la porte de son bureau, il faillit oublier, de saisissement, ses bonnes résolutions. Sa main partit, par pur réflexe, à la recherche de son calmant favori.

Il réussit à se dominer. La main droite s'arrêta dans sa progression honteuse.

— Qu'est-ce que ça signifie ? grogna-t-il. Voulez-vous vous expliquer ?

Corentin croisa dignement les genoux dans le soleil du matin inondant le bureau directorial du patron de la Brigade Mondaine, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres.

— Monsieur le divisionnaire, commença-t-il, affable, vous ne pouvez pas m'en vouloir. Je m'entraîne pour le marathon de Paris...

Charlie Badolini coula un œil discret vers le personnage cravaté serré qui avait accueilli avec lui les inspecteurs Corentin et Brichot. Le cravaté sourit,

indulgent. Charlie Badolini se sentit « épaulé ».

— Bon, grinça-t-il, je ne suis pas contre le sport, mais vous auriez pu vous changer avant de venir...

Corentin planta ses yeux noirs dans les siens.

— Monsieur le divisionnaire, reprit-il, il eût fallu que vous m'en laissiez le temps.

— Eût fallu, eût fallu, s'étouffa Charlie Badolini. Vous manquez pas de culot ! Voilà une demi-heure que M. Durandeau et moi-même vous attendons !

Corentin se tourna, aimable, vers le visiteur.

— Je suppose que vous savez qui nous sommes ? fit-il avec un regard en coin vers Charlie Badolini, qui avait négligé, à son habitude, de faire les présentations.

— Bien sûr, s'empressa le cravaté avec un sourire franchement amusé qui était bon signe vu sa tenue de haut fonctionnaire classique et ampoulé.

Il battit des paupières :

— Nous avons eu tout le temps de parler.

Corentin accusa le coup dignement et se fit tout petit. C'était vrai qu'un survêtement dans un bureau directorial, ça détonnait plutôt.

— Messieurs, toussota le patron de la Brigade Mondaine à l'attention de ses deux inspecteurs, je réclame toute votre attention.

Dans un mouvement parallèle du buste, Aimé Brichot et Boris Corentin se penchèrent en avant, l'un en tweed de chez Old England, l'autre en nylon de jogger.

Boris Corentin avait tout oublié, sa tenue, l'effet qu'elle avait provoqué, le marathon du 23 juin. Devant lui, un haut fonctionnaire racontait des choses étonnantes, et le plus étonnant était qu'il soit venu les raconter à la Brigade Mondaine. Charles Durandeau faisait partie de cette cohorte d'hommes au fait des choses et des secrets qui mènent le monde, émargeant sans doute à la fois au ministère de l'Intérieur, à la Présidence et aux services secrets, avec sur tout cela un titre ronflant de conseiller aux « Affaires Publiques ». Dieu seul savait le pourquoi de l'adjectif. « Secrètes » eût mieux convenu, en l'occurrence. D'habitude, le genre de phrases qu'il prononçait ici ne devaient jamais franchir les antichambres feutrées des cabinets ministériels.

Apparemment, tout se mélangeait. D'abord, il était question du prochain « sommet » au Japon, des « Sept », les représentants des sept nations les plus puissantes, annoncé depuis un mois par la presse. Là-dessus, se greffait une histoire de « fuites ». Une certaine Valériane Dutour, épouse d'un attaché commercial à l'ambassade de France à Tokyo. Les « antennes » du SDECE au

Japon l'avaient repérée depuis quelque temps. La jeune femme livrait des films à des Japonais. Périodiquement et de plus en plus souvent. Par recoupements, depuis Paris, on avait eu la confirmation du manège. Il ne pouvait s'agir que d'un début de création de réseau d'espionnage. Rien de très grave pour l'instant, mais il fallait se méfier : les réseaux commencent toujours ainsi, de façon artisanale. Puis ils se développent, prennent de l'ampleur. Le tout fait très vite boule de neige, et après, il est trop tard pour enrayer le flot de catastrophes.

Corentin s'était figé totalement. Désormais tout à fait oublieux de sa tenue, qui avait teint fait jaser depuis son arrivée. Il se passait devant lui une chose passionnante : un petit gros à l'air quelconque comme le sont souvent les acolytes du pouvoir, avait été envoyé de très haut à la Brigade Mondaine. Pourquoi ?... Tout, dans l'exposé de Charles Durandeu prouvait avec l'illumination de l'évidence qu'il cachait encore des choses. Ne serait-ce que parce qu'il allait d'un sujet à l'autre, abandonnant l'un pour revenir au premier. Par exemple, après avoir parlé de cette Valériane Dutour, il réembrayait sur la conférence des « Sept ». Lyrique sur les risques encourus par les chefs d'Etat lors de leur venue au Japon. La police japonaise n'avait-elle pas décidé de contrôler même tous les vols d'hélicoptères de son territoire ? Une bombe est si vite lancée... Il y avait autre chose, poursuivait Durandeu, les secrets des discussions, les enjeux planétaires, le déclenchement possible d'une véritable « guerre des informations » entre Etats...

Boris Corentin souleva tour à tour chacune de ses Nikes. Apparemment passionné par leur contemplation.

— Monsieur le divisionnaire, finit-il par dire en se tournant vers Charlie Badolini, permettez-moi une question simple.

Le patron de la Brigade Mondaine eut un léger mouvement de buste vers l'envoyé du gouvernement, gêné, l'air de dire : « Vous savez, ici, c'est un monde un peu différent de celui que vous pratiquez, il ne faut pas nous en vouloir, pour la manière... »

— Je vous écoute, fit-il, affable, reprenant en sourdine sa lutte pour ne pas allumer une Gauloise.

Corentin se racla la gorge.

— C'est surtout à M. Durandeu que je souhaiterais m'adresser, fit-il.

Durandeu joua de la pomme d'Adam au-dessus de son col de chemise ajusté serré.

— Je vous en prie, s'empressa-t-il, je suis là pour répondre à toutes vos questions.

« J'espère bien, gominé », grommela Aimé Brichot in petto. Depuis le début, il avait pris en grippe l'envoyé du gouvernement. Non pas par antipathie personnelle. Le haut fonctionnaire était plutôt mieux que ses confrères, habituellement infatués d'eux-mêmes. Seulement il savait

d'expérience combien des nuages chargés de « tuiles » s'amoncellent au-dessus d'une équipe de policiers chaque fois que les ordres viennent de très haut.

CHAPITRE III



Charles Durandeau se fit le visage d'un curé mis en face d'une question totalement incongrue, rapport à l'enseignement ecclésiastique classique.

— Je ne comprends pas très bien, où vous voulez en venir, fit-il. Je souhaiterais entendre une nouvelle fois votre question.

Boris Corentin joua des épaules dans son survêtement noir.

« Toi, mon salaud, se dit-il, tu fais l'âne parce que ma question te gêne. Œuf corse, comme dirait Mémé, tu l'as reçue cinq sur cinq. »

— À votre aise, fit-il à haute voix, je reprends. Question : En quoi la Brigade Mondaine, service de police spécialisé dans les affaires de drogue, de proxénétisme, de mœurs et autres complications de la vie en société, est-elle concernée par votre histoire d'espionnage et de réunion prochaine de chefs d'Etat occidentaux à Tokyo ?

Il fit craquer les jointures de ses doigts.

— Pour me résumer, je serai on ne peut plus clair, monsieur ; l'Etat français dispose encore d'une organisation convenable, malgré certaines déliquescences de méthodes. Ce n'est pas ici, chez les flics des Mœurs, que

vous pourrez trouver de l'aide.

Il avait parlé sèchement exprès, et récolté aussitôt le fruit de son système : un rapide échange de regards entre Charlie Badolini et Charles Durandeau, les deux « Charles » réunis dans une complicité dont, apparemment, on voulait l'exclure, ainsi qu'Aimé Brichot.

L'envoyé du gouvernement s'agita sur sa chaise, piqué au vif. À côté de lui, lové dans son fauteuil directorial du Mobilier national, Charlie Badolini paraissait poursuivre la digestion des biscottes sans sel de son petit déjeuner, le sourcil tragiquement lourd, façon faux frère. À moins qu'il ne s'agisse que d'une concentration de volonté, côté besoin tabagique...

— Vous savez, commença Charles Durandeau avec une emphase dans la voix qui annonçait un long discours, il y a parfois une difficulté précise avec les services officiels dans les domaines qui leur sont réservés.

Il plissa les paupières, très giscardien, ce qui était cocasse, vu sa petite taille et son ventre rebondi dans son costume gris de fonction. Il poursuivit sur le même ton :

— Nos hommes sont répertoriés, tous les services étrangers les connaissent.

— En somme, coupa gaiement Aimé Brichot, il vous faut du sang neuf !

Le petit gros s'inclina.

— En quelque sorte, admit-il.

Il daigna sourire, avec cette légère condescendance qui échappe parfois aux familiers du pouvoir.

— Vous savez, reprit-il, incapable de dominer le tic de son expression favorite, elle aussi directement imitée de ses maîtres, ce que nous demandons n'est pas totalement étranger à... votre spécialité.

Il hésita une seconde.

— Madame Dutour, l'épouse de notre attaché commercial à Tokyo, est une personne qui paraît avoir un faible très prononcé, si nos renseignements sont bons, pour les lutteurs de sumo, célèbres pour leur puissance sexuelle.

Il se bloqua, avec l'air auto-outragé d'un bourgeois qui est allé trop loin.

— Patron, fit négligemment Corentin dans le silence qui s'était instauré, soyez aimable de nous mettre enfin au parfum.

Les joues de Durandeau se marbrèrent de rouge. Vexation totale : il y avait près de vingt minutes qu'il exposait son cas... Charlie Badolini esquissa un sourire, qui voulait dire : « Pas volé pour le Durandeau ». C'était vrai que lui aussi en avait assez des « Je te cause, mais il faut que tu devines ce que je te cache pour des raisons supérieures relevant des secrets d'Etat » du haut fonctionnaire de l'Elysée.

— Monsieur Corentin, commença-t-il d'un ton de supériorité calculée pour donner le change à Durandeau, voici comment il faut voir les choses à

mon avis. La mission qui vous est demandée est simple. L'inspecteur Brichot et vous-même, du fait de vos activités habituelles, êtes parfaitement inconnus dans le monde de...

Il tiqua, cherchant ses mots.

— Mettons, dans le monde de l'espionnage à l'échelon international. À présent, il se trouve que la façon dont les fuites se produisent, fuites, je vous le rappelle, qui peuvent avoir une incidence directe sur la sécurité des participants à la conférence des « Sept », relève tout de même de notre spécialité, nous autres de la brigade Mondaine, vous voyez le topo, non ? Vous allez partir là-bas, à Tokyo, sous le prétexte d'un échange, classique, de policiers s'informant des méthodes pratiquées ailleurs. On ne se méfiera pas de vous, et vous enquêterez sur Valériane Dutour.

Corentin relâça une de ses Nikes.

— Patron, fit-il, sommes-nous couverts, là-bas ?

Charlie Badolini eut un échange de regards douloureux avec Charles Durandeau.

— Ne me posez pas de questions dont vous connaissez d'avance la réponse, reprit-il. Il est évident que non.

Corentin eut son petit échange de regards personnel avec Aimé Brichot.

— Je préfère que tout cela soit dit clairement, reprit-il, acide. Et devant témoin.

Il lorgna d'un œil appuyé vers Charles Durandeau. Celui-ci examinait ses ongles d'un air faux jeton qui laissait facilement estimer la confiance qu'on pouvait lui accorder.

Charles Durandeau tortilla des fesses dans son fauteuil empire du Mobilier national avec l'allure d'un homme qui a dépassé son temps de travail imparti pour un sujet donné.

— Monsieur le commissaire divisionnaire, s'empressa-t-il, je crois que nous avons fait le tour de la question. Vos hommes peuvent se mettre en rapport dès que possible avec les services ad hoc pour les préparatifs...

Il se levait déjà. Corentin avança la main.

— Un petit moment encore de votre précieux temps, je vous en prie, fit-il, aigre. Nous avons quelques problèmes techniques à régler avec vous.

Charles Durandeau se ré-enfonça dans son fauteuil. Maté par l'éclair violent des yeux noirs, et secrètement satisfait en même temps : on ne l'avait pas trompé, l'inspecteur principal de la Mondaine dont on lui avait parlé avait cette fierté dure et prometteuse qui augurait du meilleur dans le but poursuivi par le gouvernement...

Charlie Badolini referma lui-même la double porte de son bureau. Il revint s'asseoir dans son fauteuil directorial.

— Eh bien, messieurs, fit-il avec le sourire du pater familias réintégré dans sa tribu, vous voilà à la veille d'un beau voyage...

Boris Corentin fit la moue.

— Ok, patron, vous avez raison, c'est toujours bon à prendre, une escapade au Japon, à l'autre bout du monde. Mais si vous voulez mon sentiment, il est mitigé, pour ne pas dire plus.

Charlie Badolini roula des yeux.

— Mitigé ! répéta-t-il négligeant l'essentiel. À savoir : « pour ne pas dire plus ». Expliquez-vous.

Aimé Brichot se gratta la moustache.

— Permettez que j'intervienne à mon tour, fit-il très vite, l'inspecteur Corentin a raison, tout ça est bizarre.

Le patron de la Brigade Mondaine joua les étonnés.

— Monsieur Brichot, tout de même ! La police vous offre un aller et retour pour Tokyo, avec les meilleurs hôtels et des frais à discrétion, et vous faites la fine bouche !

Corentin agita l'index.

— Vous avez bien dit : les meilleurs hôtels, et des frais à discrétion ?

— J'ai dit, tiqua Charlie Badolini, comme si c'était avec ses propres deniers que le voyage serait financé.

— Noté, patron. Il faudra tenir parole avec les bons roses.

Charlie Badolini se mit à rire.

— Ecoutez, soyons francs, je sais tout sur les complications éventuelles de cette enquête, mais quoi ? Je vous jure que je payerais pour partir à votre place.

Aimé Brichot se tassa, saisi par la force évidente de la réflexion de son supérieur.

— On ne part pas malheureux, patron ! glapit-il avec la sincérité qui lui était propre. Une enquête au Japon, c'est une chose qui ne se refuse pas. Mais si vous voulez savoir, on part inquiets, rapport aux cachotteries qui paraissent entourer notre mission.

Charlie Badolini ne put pas tenir plus longtemps. Il arracha une Gauloise à sa poche et l'alluma goulûment.

— Je serai toujours derrière vous, souffla-t-il délicieusement dans un merveilleux nuage de fumée nicotinisée au maximum autorisé par la SEITA.

Corentin crispa les mâchoires. Qu'ils puissent faire confiance au patron, il le savait. Charlie Badolini ne les avait jamais lâchés dans les situations difficiles. Mais ce que son équipier venait d'exprimer à sa façon, il le ressentait lui aussi : l'impression désagréable que, comme eux, Charlie Badolini n'était peut-être que l'instrument d'un plan secret du pouvoir. Et qu'il aurait donc les mains liées...

Planté au milieu du bureau des Affaires Recommandées, Aimé Brichot observait pensivement sa flèche en train de passer, avec des gestes agiles, de son survêtement à une tenue de ville classique et digne de sa fonction.

— Tu veux que je te dise, Boris, avoua-t-il, ça me fait quand même drôle de penser que demain à midi on s'envole pour aller chez les Nippons.

Corentin boutonnait sa chemise sur son torse aux pectoraux pléthoriques.

— Tu as peur du décalage horaire, Mémé ?

Brichot soupira.

— Non, ça je m'en fiche. C'est juste l'idée d'être si loin de Jeannette et des jumelles...

Il se détourna, empoigné par cet avant-goût du premier vrai départ de sa carrière, loin, très loin, au-delà de la Chine...

Une main dure et douce à la fois lui massa la calvitie.

— Allez, Mémé, le Japon, ça vaut le coup d'être vu, non ?

Corentin fronça les sourcils.

— Moi, ce qui m'inquiète le plus, c'est l'impression qui me travaille depuis tout à l'heure.

— Je peux savoir ? fit Brichot, l'ongle de l'index gratouillant sa moustache.

Corentin expliqua :

— Tu sais déjà, de toute façon, tu as la même impression que moi, celle de partir au casse-pipe, et sans savoir exactement comment, ni pourquoi... Et avec cette « carotte » au bout du bâton, pour nous déconcerter, au cas où on serait trop méfiant : la séduction d'un grand voyage...

CHAPITRE IV



Michiko étreignait à pleines mains le rebord de la fenêtre. Au-dessous d'elle, Tokyo. Une Mégalogopolis scintillante dans la nuit lourde du mois de mai. Il n'avait pas plu depuis trois semaines, l'air, même en haut du quinzième étage de cet immeuble du quartier de Minato, était chargé de poussière. Aigre et lourd. Michiko haletait, dévorée par quelque chose qui pour elle était une découverte inouïe : le sentiment atroce de la trahison, plus la jalousie, violente comme un cancer déchaîné à détruire inexorablement les fibres les plus intimes de son être. Takena, son dieu, son Bouddha vivant, le père de l'enfant qu'elle savait, contre toute logique, porter déjà en elle, l'avait trahie. Et avec une Blanche. Vilaine, maigre, avide, bouche tordue autour du sexe adoré.

Elle se rejeta en arrière, indifférente aux myriades, de lumières qui piquetaient l'horizon sous la fenêtre. Dans Tokyo, à cet instant même, des millions d'êtres humains vivaient, souffraient, aimaient. Elle, Michiko, était leur semblable. Dans ce pays, chaque individu n'est que le microcosme d'une galaxie appelée Japon. L'individu ne compte pas, mais Michiko découvrait, atrocement, depuis une heure, le terrifiant privilège de l'individualité.

Elle était trompée.

Et c'était bien autre chose, dans la tromperie, qu'un simple « accident » : Pourquoi Takena, quand la Blanche l'avalait, avait-il un tel regard fou, heureux, comblé ? N'avait-elle jamais, elle, Michiko, accédé à tous ses désirs, même, parfois, les plus exigeants ?

Une chaude voix de rossignol dans son dos la fit sursauter. Yuki, l'amie chez qui elle était venue chercher refuge. Une vendeuse de grand magasin de Ginza, l'avenue commerçante de Tokyo.

— Allez, murmura Yuki en lui pressant les épaules, le dîner est prêt. Il faut que tu manges un peu.

Michiko contempla avec dégoût la table servie. Non, elle ne voulait rien manger, tout ce qu'elle voulait, c'était mourir.

Yuki, baguettes dressées en bataille entre ses doigts, s'attaqua aux légumes et aux tranches de bœuf additionnées de soja et de sucre de son sukiyaki.

— Vraiment, tu me laisses dîner seule ?

Michiko secoua la tête de gauche à droite.

— Je ne peux pas, excuse-moi.

Yuki releva vers son amie son maigre visage aux paupières lourdes.

— Va ouvrir la boîte de laque, fit-elle mystérieusement, tu auras peut-être faim pour ça...

Michiko souleva le couvercle de laque rouge et s'immobilisa. Dedans, un Bouddha d'ivoire. Très grand, taillé dans au moins un quart de défense d'éléphant. Elle sourit, oubliant ses problèmes.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

Yuki abandonna ses baguettes.

— Laisse, je vais te montrer.

Avec des gestes habiles, elle empoigna le Bouddha entre ses longues mains aux ongles peints de rouge. Ahurie, Michiko vit apparaître l'objet caché dans le Bouddha. Un sexe masculin. Grandeur nature, et même d'une nature vigoureuse.

Elle se détourna, bouleversée : le membre artificiel en érection était le sosie du sexe de Takena.

— Idiotie, murmura Yuki en la prenant par la taille, tu peux te consoler avec ça. Vas-y, c'est fait pour servir...

Elle avait élevé entre ses mains, avec une sorte de respect, le leurre sculpté avec, un art consommé de la ressemblance. Tout y était, même, sous le gland, le pli du prépuce rétracté, ces veinules saillantes du tronc, et les gonflements, parfaitement imités, des bourses.

— Non, gémit Michiko, ce n'est pas possible !

Yuki haussa les épaules.

— Quand apprendras-tu à démythifier les hommes ? Moi, ça fait longtemps. Regarde cet objet. Il vaut tous les hommes du monde. Il est toujours prêt, il est fidèle et docile. Il ne fait pas d'histoires. L'idéal, quoi ! suis mon exemple, cesse de pleurer parce que tu as surpris Takena avec une

autre. Tiens, prends, je t'en fais cadeau.

Elle rit encore, jouant du morceau d'ivoire entre ses doigts dans la lumière tamisée de son studio minuscule.

— On le prend, on l'enfonce, on le fait aller et venir. Et on est heureuse, quand on le veut, uniquement quand on le veut.

Elle reprenait son rire, à la limite de l'hystérie.

— Pas besoin de se maquiller, de se farder, de se parfumer. Le sexe sculpté n'a pas de phantasmes.

Michiko se tourna lentement vers Yuki.

— Ton bout d'ivoire, murmura-t-elle, il ne sent pas l'homme, il n'a pas d'épaules, de torse, de cuisses qui t'écartent les tiennes, de toison merveilleusement dure contre ton ventre.

Yuki haussa les épaules.

— Tiens, tu es vraiment trop romantique, fit-elle. Eteins donc les lampes, tu veux ?

Michiko, après avoir obéi, s'assit sur la moquette, indifférente à son amie qui s'activait, renversée sur un canapé, leurre enfourné dans l'entrecuisse. Elle entendit les râles, les cris, les spasmes enfin. Yuki était de plus en plus absente. Elle, elle avait aussi la main rivée à son ventre, mais c'était pour masser ce lieu intime et mystérieux où le fils de Takena, son maître, son dieu, son traître, était en train de pousser en graine, comme elle le croyait, comme elle en était certaine.

CHAPITRE V



Depuis une demi-heure, le Boeing 747 de la Japan Air Lines avait dépassé les glaces polaires. Sous les ailes du paquebot des airs géant, des pics rocheux commençaient à percer. De temps en temps, des masses craquelées de banquise en voie de formation d'icebergs descendaient le long des moraines du pays du silence et du froid. Il y avait près de trois heures que les deux inspecteurs survolaient l'Arctique. Fascinés l'un et l'autre, depuis leur hublot, par l'immensité de ce monde dit petit, la Terre. Depuis leur départ à quatorze heures, heure française, ils n'avaient pas cessé de voler à la rencontre du soleil, courant avec lui autour du globe. Aimé Brichot consulta sa montre, gardée à l'heure de Paris. Onze heures trente du soir, là-bas, à des milliers de kilomètres derrière lui, là où il avait laissé Rose et Colette, ses jumelles, et Jeannette, leur mère, venue seule l'embrasser, gorge serrée, à Roissy. Ici, c'était le jour éclatant. Depuis leur départ, ils baignaient dans une luminosité aveuglante, celle des hautes altitudes : déjeuner dans le soleil, sieste dans le soleil, collation dans le soleil. Les hôtesse s'activaient, infatigables, vêtues de leur uniforme bleu marine à manches courtes. Peu après le décollage, elles avaient abandonné leurs talons hauts pour des ballerines noires de danseuses. Souriantes, efficaces, professionnelles, elles contrastaient avec les « princesses lointaines » de tant de lignes occidentales, en particulier françaises, qui paraissent supporter leur travail comme une corvée méprisable. Boris, tout de suite, avait pensé qu'ils avaient là un avant-goût du Japon. Peuple de fourmis acharnées considérant encore qu'un salaire mérite qu'on le gagne. Il avait ses fiches dans les mains, sorties de son attaché-case, les fiches fournies avant leur départ sur l'initiative de Charles Durandau.

Une sacrée tête de lard, entre parenthèses, mais un vrai professionnel, lui aussi. Les fiches étaient claires, précises, riches. Il n'y avait pas seulement l'adresse de la National Police Agency de Kasumi-Gasaki, boulevard de Tokyo, 29 Nishi Shimbashi I Chôme, des considérations techniques sur les titres en usage là-bas. Keishi pour commissaire, Keibu pour inspecteur, ou des

précisions sur les usages locaux : un policier pour trente foyers, sans compter les Kidotaïs, formations mobiles d'intervention comparables aux CRS français et au nombre de cinq mille trois cents à Tokyo. Interdiction absolue du port des armes à feu. En sorte que sur deux cent dix mille délits moyens annuels, 10 % seulement sont commis avec elles.

Tout cela, c'était les renseignements de base, mais le dossier dactylographié était bien plus riche. Petit cours géographique, historique, économique, recommandations sur les usages, précisions toujours bonnes à savoir, ainsi, celle révélant que les Japonais ignorent la carte d'identité. La conclusion était très intéressante : les Japonais sont un peuple qui se soutient. Mentalité de gens vivant sur une île. Forte cohésion sociale, consensus puissant, fierté absolue. Et sentiment de supériorité totale à l'égard du reste du monde...

« La tâche ne sera pas facile », se dit Corentin en abandonnant le dernier chapitre, celui des usages journaliers, avec un petit lexique de base. Il avait son guide bleu. Très documenté lui aussi. Il examinerait tout cela une fois sur place...

Aimé Brichot lui tira le bras, penché vers son hublot.

— Regarde, ils ont tous des bateaux, curieux, non, dans un endroit bloqué par les glaces huit mois sur douze !

Corentin se courba vers la vitre. Au-dessous de lui, Anchorage, Alaska, l'escale technique du vol. Nécessaire pour le réapprovisionnement en kérosène. On allait y atterrir bientôt. Déjà le caractéristique tintement de clochette électronique avait retenti dans l'immense cabine où plus de quatre cents personnes entamaient leur dixième heure de vol, les unes dormant, masque noir sur les yeux, les autres tapant le carton ou relisant pour la dixième fois le même article de journal que leur oisiveté forcée avait fini par leur faire connaître par cœur. De temps en temps, un voyageur se levait, marchant mollement vers les toilettes entre les rangées des sièges, les pieds dans ces sortes de sandales de carton à bande de tissu crépon rouge décoré d'or que les hôtesses avaient distribuées et qu'Aimé Brichot avait refusé énergiquement de mettre ; rapport à une dignité de tenue très anglomane. Se balader en chaussettes, orteils quasiment libres dans des savates ? Hors de question.

Après dix heures de confinement, même dans une carlingue géante à plusieurs compartiments, l'atmosphère finissait par sentir le renfermé, la sueur, l'alcool, la digestion. Nets et dignes au départ, la plupart des passagers avaient fini par prendre leurs aises. Cols déboutonnés, et parfois aussi les ceintures, femmes qui ne se recoiffaient plus... La fatigue, le jet lag, l'ennui. Il y avait longtemps que même les chanceux installés aux hublots avaient abandonné la contemplation du monde extérieur. Des envies de bains chauds et de lits frais commençaient à danser dans les têtes. Les timidités du départ étaient balayées. Chacun avait fait le tour du nouveau domaine inconnu, qui

n'était plus nouveau depuis longtemps. Réduit à une réalité simple : une cage d'acier plastifié de l'intérieur où on avait des crampes et où, à intervalles réguliers, des « nounous » nommées hôteses venaient vous apporter le biberon : orangeade, thé, alcool, gâteaux secs, ou un repas complet, à une heure incongrue par rapport à l'heure de Paris.

La sonnerie musicale annonçant les informations de bord reprit. Il fallait se conformer aux indications lumineuses inscrites devant chaque passager, au-dessus de lui, sous les logements à bagages de bord. Fasten seat belt : Attachez votre ceinture. No smoking : Cessez de fumer. Gigotement général d'obéissance.

Les passagers des grands vols internationaux sont vraiment des enfants menés à la baguette, et qui payent pour ça, très cher. Beaucoup plus cher qu'un million de centimes pour le vol Paris-Tokyo aller et retour. L'avion vira sur l'aile, entamant sa descente vers Anchorage. Paysage de baie aux eaux bleu profond, bungalows curieusement fragiles d'aspect, rouges et verts, dans un pays où la mauvaise saison devait être infernale.

— Je t'assure, c'est bizarre, insista Aimé Brichot. Devant chaque maison, le long de ce canal qui mène à la baie, il y a un yacht.

Corentin se repencha.

— Mémé, fit-il, nettoie tes verres.

Aimé Brichot écarquilla les yeux.

— Mais je viens de le faire !

— Alors, change de lunettes, ce ne sont pas des yachts, ce sont des hydravions.

Aimé Brichot recolla son nez au hublot. Respectueusement ahuri. Ici, les habitants avaient des avions privés, des avions à flotteurs et, il le devinait déjà, à patins, pour atterrir sur la glace, l'hiver.

Corentin s'était détourné vers sa voisine. Une grande blonde à l'air hautain qui râlait depuis le début du vol, critiquant tout, trouvant chaque fois que ces petites serviettes chaudes de coton blanc qu'on se met sur les yeux pour les apaiser et que les hôteses n'arrêtaient pas de servir, n'étaient pas assez chaudes, la fille portait un joli tailleur à la mode, épaules très carrées, façon Cardin. Elle lisait des revues de mode américaines et s'adressait aux hôteses dans un anglais américanisé plus vrai que nature.

Plusieurs fois, elle avait fait des avances à Boris Corentin, cherchant à lier conversation, lisant carrément avec lui sa documentation, jusqu'à le gêner au point de cacher les feuillets. Il l'avait tout de suite repérée avec son corsage un rien trop déboutonné dans l'échancrure du veston. Ce qu'il voyait du soutien-gorge était noir, à dentelle, et très léger côté superficie. Seins lourds et blancs, avec un grain de beauté sur le gauche.

Une « hirondelle ». C'était sûr. Une de ces prostituées des vols

intercontinentaux qui draguent en avion. Pas pour se faire payer. Pour le compte d'une entreprise, d'une organisation. D'un pays.

Ou d'une police.

Physiquement, Corentin la trouvait tout à fait à son goût. Mieux, même, très excitante avec sa bouche charnue et son air princier qui ne demandait qu'à être maté. Seulement, il n'était pas né de la dernière pluie. L'affaire qui les conduisait au Japon était trop trouble pour qu'il prenne le moindre risque.

Sait-on jamais ? Pourquoi la fille s'était-elle assise à côté de lui, à l'embarquement, alors qu'il y avait d'autres places libres ? L'avion était loin d'être plein, sauf vers l'arrière, la mauvaise zone, celle des voyages organisés.

Il avait jeté un regard vers elle pour une raison toute masculine. En attachant sa ceinture en vue de l'atterrissage à Anchorage, elle avait eu dans le torse une cambrure mieux qu'appétissante.

La fille attrapa son regard de biais. Invite claire à dépasser les échanges de conversation banale qu'ils avaient eus depuis le départ, comme il est normal entre voisins de vol.

Il détourna les yeux. Virilement vexé. Professionnellement content de sa prudence. La fille soupira. Impossible de savoir si elle pigeait ou si elle le prenait pour un idiot...

Les hurlements des aérofreins retentirent dehors. Coup de poing subit à l'estomac... aimé Brichot empoigna ses accoudoirs à deux mains, les tempes légèrement humides de transpiration. Il commençait à fatiguer avec ce vol qui durerait encore huit heures après l'escal. Sans compter l'angoisse de l'atterrissage, comme chaque fois qu'il prenait l'avion.

Le Boeing 747 vira sur l'aile de nouveau. Encore un creux à l'estomac : l'appareil plongeait. Projection vers soi, à travers le hublot, d'un paysage agrandi comme à la loupe. Les arbres rabougris se discernaient, puis l'herbe rase et jaune au bord du bitume craquelé, parcouru de longues traces de freinage. Le choc fut léger, rebondi, souple. Ils avaient un bon pilote. Après, l'avion roula lentement sur des kilomètres de pistes compliquées, passant le long de hangars métalliques luisant sous le soleil vif, de cuves à kérosène, d'avions militaires au camouflage bariolé. Les haut-parleurs s'étaient remis à diffuser de la musique douce, une voix chantante expliquait en japonais, puis en anglais, qu'il fallait garder sa ceinture attachée jusqu'à l'arrêt complet des réacteurs. Le Boeing finit par s'immobiliser contre une de ces passerelles volantes aux airs de suceuse géante qui avalent, une fois les portes ouvertes, leur cargaison de passagers. Il était midi heure locale. Des camionnettes à remorque blanc et rouge marquées TEXACO fondaient vers eux. À trente mètres, la tour de contrôle, crème à sommet vert kaki. Un peu plus loin un petit avion à réaction d'Air Alaska, bleu et crème.

Les travées se remplissaient déjà de passagers avides d'aller se dégourdir les jambes.

— J'ai un pull dans mon sac, fit Aimé Brichot, tu crois que je le prends ?

Corentin désigna du menton un ouvrier, un grand blond délavé, qui repeignait dehors une pompe à kérosène en tee-shirt ultraléger.

— Désolé, mon vieux, Anchorage, en cette saison, ça a l'air d'être la canicule.

Aimé Brichot tiqua :

— Quand même, il est peut-être aguerri. On est tout près du cercle polaire...

— Comme tu veux, fit Corentin, pas compliqué.

Il observait la longue silhouette aux hanches souples de sa voisine, debout dans la travée, l'air absent.

« Qu'est-ce que je risque, au fond ? se dit-il. Si elle est ce que je pense, je finirai bien par l'apprendre, et alors, ce sera utile. »

La salle de transit résonnait de coups de marteau. On refaisait la boutique Duty Free. Un peu plus loin, la vieille boutique étriquée, sale, avec des nuées de chewing-gums collées à la moquette vert pisseux. À gauche, une autre boutique, appelée « Alaska Sea Food ». Les Japonais s'y ruiaient. Achétant par kilos des American beef-steaks géants. Drôles de « Sea food »...

Corentin entraîna Brichot.

— Viens, j'ai soif.

Ils s'offrirent pour un dollar cinquante une bière à la pression, fade, tiède et légère dans un gobelet en carton. Sous leurs yeux, des vitrines surgelées avec des crustacés géants. Les Alaska King Crabs.

Une voix chaude s'éleva près de Corentin :

— Savez-vous pourquoi les Japonais se ruent sur les steaks ?

Il se tourna. La blonde lui souriait.

— Je vais le savoir, fit-il, aimable.

Elle rit, arrachant de ses lèvres gonflées une cigarette anglaise à bout doré.

— Je voyage souvent sur cette ligne, reprit-elle, c'est toujours la même chose avec les passagers japonais. Chez eux la viande est rare, et chère, en particulier le bœuf de Kobé. Alors, ils font leurs provisions ici.

Elle parlait français comme une Française, avec un léger accent snob des beaux quartiers. Corentin la remercia de son renseignement d'une brève inclinaison de la tête. Puis il se pencha vers elle. Se traitant de fou, mais c'était plus fort que lui, il n'en pouvait plus. Le jet lag, la fatigue, cette

atmosphère ahurissante de soleil perpétuel depuis le départ, la chaleur suffocante de la zone de transit dans ce pays du froid...

Une envie sexuelle à la limite de l'intolérable l'avait saisi. La bouche de cette fille... Il la lui fallait, tout de suite, coûte que coûte.

— Tu m'excuses un instant ? dit-il avec effort en direction d'Aimé Brichot.

Son équipier releva le nez au-dessus de sa bière.

— Je t'en prie, marmonna-t-il, l'air ailleurs.

Corentin fit trois pas en arrière. La fille le suivit.

— Parlons franc, lança-t-il d'une voix un peu altérée. Il n'y a plus beaucoup de temps avant qu'on réembarque...

Il sourit.

— Vous voyez bien ce que je veux dire ? insista-t-il.

Elle le fixa, gourmande.

— Suivez-moi. Je vous ai expliqué que je connaissais bien cette ligne, et ses escalas...

Ils passèrent devant la boutique en transformation, puis dans un couloir où il y avait au mur des photos d'oiseaux du grand Nord préservés par une association, des présentoirs de revues de sectes religieuses aux noms compliqués, un tableau lumineux offrant un planisphère où les fuseaux horaires se voyaient, avec les zones de lumières et d'ombre évoluant au fil des minutes sur le globe tout entier.

Un ours blanc géant, naturalisé sur un socle, canines exhibées, et dont la notice expliquait qu'il mesurait neuf pieds, pesait six cents kilos et avait été tué en 1968, leur montra de sa patte antérieure gauche ouverte la porte d'une remise.

Ils s'y engouffrèrent ensemble après avoir vérifié que personne ne les remarquait.

La remise était remplie de cartons, de casiers de bouteilles de bières et de Coca-Cola rangés en longues travées en forme de labyrinthe. Le toit était percé par endroits de châssis de plastique ondulé qui projetaient sur le sol de ciment, contre les piles de cartons et de casiers d'éclatants carrés de lumière. Dans le mur du fond, un aérateur à pales aspirait du dehors l'air tiède du printemps d'Anchorage.

La blonde s'appuya du dos à la porte dont elle referma le loquet lentement.

— On sera plus tranquilles, murmura-t-elle.

Elle désigna de la main un carton marqué « Heinz-Tomato Ketchup » avec

l'adresse du fabricant, en Hollande.

— Assieds-toi, dit-elle.

Il fit gémir sous son poids le couvercle du carton.

— Qu'est-ce que tu préfères d'abord ? reprit-elle.

Il ne répondait pas, sidéré par le culot direct de la jeune femme.

Elle s'étira.

— Ma bouche, évidemment... après ce sera le tour du reste.

Il se mordit les lèvres. Une nymphomane, sûrement. Il aurait dû s'en douter. Mais c'était vraiment plus fort que lui. Il fallait qu'il se l'offre. Et en même temps, quelque chose le gênait beaucoup. En fait, il en avait conscience, c'était elle qui se l'offrait.

Elle se laissa aller à genoux sur le ciment brut, strié de croisillons antidérapant. Elle était à moins d'un mètre de lui, offerte dans son tailleur de coton grège à corsage mauve. Il voyait les hauts talons de ses chaussures qui raclaient la porte derrière elle, et ses genoux contre le sol rugueux...

— Avant qu'on commence, demanda-t-elle d'une voix de gorge, comment veux-tu que je me mette ? Juste le corsage ouvert, les seins dehors, ou sans corsage, sans jupe, mais avec les dessous ? Ou bien complètement nue ?

Corentin se détourna, au bord du délire.

— Tu es folle. Tu n'as pas le temps. Et puis, on peut venir.

Elle joua des épaules.

— C'est mon problème. J'en suis sûre, tu préfères complètement nue.

Elle commença à faire sauter les boutons de son tailleur.

— J'aime me faire peur, chuchota-t-elle, les dents serrées.

Le déshabillage dura longtemps, comme si la fille voulait augmenter les risques qu'un employé vienne essayer d'ouvrir la porte, la secoue, appelle, crie. Une à une, les pièces de ses vêtements furent répandues par terre, sur le ciment, veste, corsage, soutien-gorge, jupe et slip. Elle portait des bas retenus par un porte-jarretelles de dentelle verte. Elle gigotait d'un genou sur l'autre en s'escrimant à parachever son strip-tease, faisant balancer ses lourds seins à bout rose, les yeux clos, une mèche flottante sur son front au-dessus de l'arc mince de ses sourcils très épilés.

Quand elle n'eut plus rien sur elle, elle s'étira, cuisses ouvertes, bras en croix.

— Les bijoux aussi ? demanda-t-elle, les yeux toujours baissés.

Elle portait des boucles d'oreilles d'or, un collier de perles grises, une bague trois ors de chez Cartier et une montre Rolex.

— Nue, n'est-ce pas ? précisa-t-il.

Boucles d'oreilles, collier, bague et montre allèrent atterrir dans la

dentelle encore chaude du slip. La fille avança ses longues mains aux ongles manucurés d'un rouge violent et plongea.

Il y avait des siècles que Boris Corentin n'avait pas eu droit à une fellation aussi absolue. La fille le mangeait littéralement, bras rejetés en arrière, seins ballotant contre ses genoux. De temps en temps, quand elle s'arrachait à sa hampe dressée, elle lui offrait son visage, gorge ouverte, narines palpitantes, yeux clos, comme pour qu'il puisse jouir aussi, par les yeux, du spectacle de ce qui s'activait autour de lui. Puis elle recourbait la nuque, et sa langue l'enveloppait de nouveau comme une pieuvre. Universelle, fouillant chaque recoin de sa chair, exaltant des turgescentes précises, excitant à petits coups nerveux des exhaussements de tension charnelle dont il n'avait pas été capable depuis longtemps.

Elle le flatta un quart d'heure durant. Merveilleuse technicienne sachant ne jamais déclencher l'orgasme trop tôt. Enfin, elle se redressa, gorge offerte.

— Mon ventre, geignit-elle. Maintenant...

Il l'aïda à se redresser.

— Mais... fit-il, surpris, voyant qu'elle se retournait, lui offrant ses fesses.

Elle rit.

— Le ventre, ça se prend comme ça aussi, non ? Ne t'occupe donc pas du reste.

Elle s'assit sur lui, fesses contre ses cuisses, et se mit aussitôt à crier quand il entreprit de la pénétrer. D'elle-même, elle avait pris ses mains pour les plaquer à ses seins.

— Tourne les bouts, grogna-t-elle, tourne ! Ne sois pas gentil, surtout pas !

La fille était incroyablement étroite, et il eut du mal à s'avancer en elle. Elle tremblait du buste, nuque rejetée contre son épaule, cherchant ses lèvres sans réussir à les atteindre.

Elle se mit à crier quand il atteignit le fond de sa gaine de chair. Un hurlement de bête à réveiller tout l'aéroport.

— Qu'est-ce que tu es gros ! sanglota-t-elle, le visage soudain inondé de larmes. Je n'ai jamais eu ça.

Elle se cambra, cherchant à accentuer la pénétration du pal qui la brûlait. Il plaqua subitement sa main droite dans le pubis.

— Non, cria-t-elle. Ne me caresse pas là. Je m'en fiche. Ce n'est pas mon truc. Juste les seins, je t'en prie. Elle avait mis les bras en croix.

— Je ne bougerai pas, je te laisserai faire. Ne pense qu'à toi.

Rendu subitement fou furieux, il planta ses ongles dans la chair des

aréoles, tirant, massacrant les tétons qui durcissaient à exploser. La nuque renversée, elle avait réussi à happer son visage avec sa langue et léchait tout, de biais. Pommettes, sourcils, narines, lèvres.

— Tu as encore grandi, fit-elle, moite. Tu vas me tuer.

Elle s'était mise à se secouer furieusement comme si elle voulait absolument lui briser les cuisses avec le choc des siennes.

Il explosa en elle avec un râle de gorge. Elle eut son orgasme en même temps que lui.

La blonde dont il ne connaissait même pas le prénom se releva, flageolante.

— Tu vas où, à Tokyo ? fit-elle d'une voix redevenue parfaitement normale.

Il lui dit le nom et l'adresse de son hôtel.

— Tu es là pour longtemps ?

Il se fit évasif.

— Ça dépend de beaucoup de choses, et toi ?

Elle sourit en se penchant vers ses vêtements.

— Moi aussi...

Corentin nota, étonné, qu'elle ne remettait ni soutien-gorge ni, slip ni, porte-jarretelles.

— Un secret entre nous, minaуда-t-elle, très chatte, en reboutonnant son corsage. Au cas où tu voudrais me caresser, dans l'avion... C'est très possible, tu sais, je rabats ma tablette et on ne voit rien dessous. D'autant plus qu'après Anchorage, on ferme les volets des hublots. Pour dormir un peu. Il fera nuit...

Elle rejeta du pied sa lingerie derrière une pile de cartons.

— Adieu dentelles ! murmura-t-elle.

Puis elle se baissa pour ramasser ses bijoux.

— Tiens, fit-elle en les lui tendant, garde-les. Tu m'as prise pour une pute, ils sont à toi, tu me les rendras si tu veux, quand je te téléphonerai, parce que je le ferai.

Elle referma la veste du tailleur, très droite.

— Je m'appelle Ghislaine, dit-elle en s'examinant dans une minuscule glace sortie de son sac à main. Et toi ?... Boris ? C'est un joli prénom.

Se serrant contre lui, de dos, elle joua des fesses contre son ventre, avant de tendre la main vers le loquet de la porte.

— Tu ne peux pas savoir ce que tu m'as fait mal..., gémit-elle avec un

regard chaviré de bonheur.

Au moment même où elle allait atteindre le loquet, celui-ci tourna, manœuvré de l'extérieur.

— Aïe ! rit-elle. On est repérés.

Elle laissa s'agiter le loquet, puis jurer l'homme qui voulait entrer.

— Wait a minute ! fit-elle gaiement, somebody is here ?

Elle ouvrit.

— Coucou ! fit-elle.

L'employé, un petit Portoricain aux joues mangées de barbe mal rasée, les contempla avec l'air à la fois ahuri et intéressé de celui qui comprend peu à peu de quoi il retourne.

— Tchao ! fit Ghislaine en sortant dans le couloir, suivie de Corentin.

En repassant devant l'ours naturalisé, elle jeta un regard en arrière à l'employé figé devant la porte.

— Si je n'avais pas eu droit au plus beau merle que j'aie rencontré depuis longtemps, fit-elle, je me serais peut-être contentée de la grive portoricaine...

Le Boeing 747 s'arracha brutalement au sol d'Anchorage, laissant derrière lui une remise d'aéroport enrichie d'un slip, d'un soutien-gorge et d'un porte-jarretelles. À côté de Boris Corentin, la propriétaire de ces différents objets avait repris son air lointain d'avant. Simplement, ses bas étaient roulés sur ses cuisses, avec un retournement habile du nylon, pour faire tenir, qui avait fait penser au spectateur de l'opération qu'il s'agissait d'une vieille habitude. N'empêche, c'était plus qu'excitant, l'idée d'avoir à sa droite cette fille aux désirs compliqués, nue sous ses vêtements. Et qui lui avait confié ses bijoux comme s'il était le plus sûr des coffres forts.

Buté, Aimé Brichot s'activa sur le réglage de ses écouteurs, cherchant de la musique sur les douze canaux du circuit musical intérieur. Il avait bien pigé ce qu'était allé faire Corentin avec une grande blonde trop jolie pour être honnête, à l'escale d'Anchorage. Mais ce qui le renfrognait, ce n'était pas la jalousie. De ce côté-là, il avait l'habitude. Il ne pensait qu'à une chose : pourvu que sa flèche ne se fasse pas mettre le grappin dessus...

Déjà, les hôtesses demandaient aux passagers de baisser leurs rideaux de hublots. Les images des îles Aléoutiennes, reliant l'Alaska à l'URSS, disparurent. À peine la pénombre venue, une main longue et douce saisit celle de Corentin.

— C'est le moment, murmura Ghislaine.

Il marqua un temps d'arrêt :

— Ton adresse, à Tokyo ?

Elle hésita, puis finit par la lui donner. C'était compliqué, il valait mieux l'écrire.

— Ecris, fit-il.

Elle obéit et lui tendit une carte de visite où elle avait barré son adresse parisienne. Elle s'appelait Ghislaine Duval-Cochet et habitait 115, avenue de Madrid, à Neuilly. À Tokyo, l'adresse était bizarre, remplie de syllabes imprononçables.

— Ta main, reprit-elle. J'ai écrit.

Il trouva sous la jupe relevée un incroyable pli brûlant et humide qu'il fouilla sans vergogne. Ghislaine Duval-Cochet avait menti tout à l'heure : elle adorait la caresse d'une main sur son sexe. Il suffisait, pour s'en rendre compte, de sentir la tumescence des lèvres et du clitoris sous les doigts. Elle se tordit lentement, essayant de maîtriser en silence les ondes de plaisir qui la secouaient. Elle se laissa finalement aller contre son dossier, haletante, gorge renversée. Boris Corentin jeta un regard à Aimé Brichot, vite rassuré : son équipier somnolait dans la pénombre, écouteurs rivés aux oreilles, bercé par la musique classique qu'il avait enfin trouvée.

Comment savoir s'il jouait les discrets, ou s'il n'avait rien remarqué ? L'attitude faisait pencher Corentin pour la deuxième solution. Mais il connaissait trop bien son Brichot pour ne pas revenir à la première hypothèse, bien entendu. Il sourit avec amitié à la forme abandonnée dans son fauteuil d'avion près du hublot obstrué. Après tout, Aimé Brichot dormait peut-être réellement... Il se mit lui-même à bâiller et se leva dans son siège.

Une main plutôt nerveuse chercha le contact dans cette région où l'anatomie masculine diffère tellement de la féminine.

— Je vais te paraître assez insatisfaite, souffla Ghislaine, mais si tu me rejoignais aux toilettes, dans cinq minutes, à l'arrière ?

Pour installer Ghislaine comme il le fallait, Boris Corentin avait dû l'obliger à des torsions pénibles, le nez dans le distributeur de Kleenex, les seins meurtris par une tablette. Elle avait ouvert ses fesses à deux mains. Il eut moins de mal à la forcer qu'à Anchorage, mais elle restait cependant serrée pour qu'elle exalte ses terminaisons nerveuses chaque fois qu'il allait et venait. Un réacteur tout proche hurlait, faisant vibrer les portes du placard miniature. Le local exigu sentait le parfum de qualité ordinaire. Ghislaine paraissait blafarde dans la lueur des néons. Un trou d'air le projeta plus avant dans elle. Il se sentait devenir fou. Le visage écrasé contre la paroi, nuque renversée, la fille geignait par à-coups. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Où était la combine ?

Il choisit de ne pas chercher à comprendre et se rua à grands coups de reins, parfait mâle en rut qui ne s'occupe plus de rien d'autre que son plaisir.

— Tiens, reprends tes bijoux, fit-il quand ils eurent terminé.

Elle le fixa, les yeux cernés.

— Pas question, je t'appellerai, je te l'ai dit.

Il sortit, plus qu'intrigué. Si « hirondelle » il y avait, celle-là payait vraiment cher, en nature, pour ses patrons...

CHAPITRE VI



Georges-Archibald Dutour, attaché commercial à l'ambassade de France à Tokyo, et dit « G. -A. » pour les intimes, redressa sa longue silhouette élégante d'un air las. La réunion avait trop duré, et sur un sujet dont il avait horreur, en parfait fils de bourgeois, énarque de surcroît, qu'il était : l'arrivée de deux policiers du pays à Tokyo. Les dénommés Boris Corentin et Aimé Brichot. Qu'avait-il à faire de tout cela ? Quand on a derrière soi des générations de conseillers à la Cour des Comptes et autres hauts fonctionnaires, quand on a des ascendances internationales, d'où son deuxième prénom, Archibald, venu d'un parrain bostonien, on ne peut que se méfier de la venue de gens qui ont des noms de prolétaires, et qui de plus sont des flics de cette spécialité un peu chaude et un brin salace, riche de scandales et de secrets étouffés, la Brigade Mondaine.

— Intéressant, émit-il, il ne faut pas négliger de bien les recevoir. Nous représentons la France, n'est-ce pas ?

Il tendit négligemment sa main manucurée chaque semaine chez une spécialiste du quartier de Ginza.

— Je peux voir leurs photos ?

Dutour gloussa finalement devant le visage un peu ahuri, comme sur tous les clichés pris au flash, de l'inspecteur Aimé Brichot.

— Amusant celui-là, apprécia-t-il. J'adore la moustache en brosse.

Il attrapa la deuxième photo, sans un mot de commentaire, cette fois. Mais la cervelle du diplomate travaillait in petto. « Mince, se dit Georges-Archibald Dutour, il y a des policiers qui sont beaux gosses. »

Il contempla un peu plus longtemps que sa curiosité professionnelle aurait dû l'y autoriser le dur visage aux cheveux noirs à peine gris côté tempes de Boris Corentin.

— Les ordres de Paris sont nets ! fit-il. Il faut les recevoir avec égards. Nous nous en occuperons.

Il faillit ajouter : « personnellement », mais se retint à temps. Son secret à lui, l'homosexualité. Il ne devrait jamais le trahir. La moindre plaisanterie peut attirer l'attention d'un esprit observateur. N'était-il pas un diplomate de trente et un ans plein d'avenir, et marié par-dessus le marché ?

Avant de se séparer, les quatre hommes échangèrent quelques banalités sur cette « tuile » que représentait la réunion extraordinaire des chefs d'Etat à Tokyo. Un désagréable surcroît de travail, pour eux. La capitale nipponne s'était transformée en ruche, traquant systématiquement tous les suspects ou supposés tels : Tous les grands hôtels avaient été passés au peigne fin. La Keischicho, la police métropolitaine, était sur les dents : il lui fallait contrôler des centaines de milliers de dossiers mis sur ordinateurs. Les deux cent mille « agents de prévention du crime » de Tokyo, ne dormaient plus depuis quinze jours. Pour limiter les risques d'attentat au maximum, on avait même truffé l'aire de la métropole géante plus de douze millions d'habitants en comptant tous les districts de Tokyo-To de systèmes de détection-radar aériens ultra perfectionnés. Au cas où des terroristes imagineraient de voler un hélicoptère.

Bien entendu, chaque pays concerné avait envoyé en force des agents spéciaux, y compris la France. Alors, pourquoi cette arrivée subite de deux nouveaux, et de la Brigade Mondaine ? Qu'avaient-ils à faire là-dedans ?

Le téléphone grésilla, Georges-Archibald Dutour décrocha, soudain respectueux. C'était Son Excellence l'ambassadeur en personne. Il le convoquait tout de suite.

André M..., homme qui s'était formé à la force du poignet, brillant exemple de l'égalité des chances que donne aux meilleurs l'instruction nationale, avait seulement gardé de ses origines modestes un côté un peu provincial dans le costume qui boudinait son corps rond et costaud de fils de bougnat du XIII^e arrondissement. Plus un immense bon sens. Son arme la plus efficace, depuis le début de sa carrière, durement menée, pour vaincre

l'opposition latente du monde snob du Quai d'Orsay. C'était à de Gaulle qu'il devait d'avoir percé enfin. Le général se moquait bien des pedigrees, sachant trop ce qu'ils peuvent cacher comme combines, truquages et népotisme, ce mal classique des vieilles civilisations, où les classes au pouvoir s'endorment dans des responsabilités qu'elles ne savent plus exercer, se contentant de favoriser leurs familles.

André M... croisa ses mains aux doigts poilus jusqu'à la deuxième phalange. Ascendance auvergnate... Il enfonça l'éclair contrôlé de ses prunelles dans les yeux de Georges-Archibald Dutour.

— Je sais, fit-il, d'une voix douce, apparemment, votre fonction ici, mon cher Dutour, n'est pas de vous occuper des choses policières. Mais justement, c'est la raison pour laquelle je vous demande de vous charger personnellement de ces deux inspecteurs venus de Paris. Ça n'attirera pas la curiosité dans ce milieu-là, vous comprenez ?

Dutour croisa ses interminables jambes de fin de race. Pour avoir de l'allure, il en avait. Et à revendre. Longues mains manucurées, poignets fins avec, à celui de gauche, la dernière Cartier à la mode. Costume d'alpaga gris léger sur une chemise de soie taillée sur mesure avec une cravate de chez Charvet, il donnait l'image d'un parfait « ambassadeur » de l'élégance française, jusqu'aux chaussures. Des Weston, évidemment. Même la calvitie, discrète, pas encore aveuglante, mais en bonne progression avait de la classe. En revanche, il avait le nez court, relevé, narines ouvertes, et une curieuse bouche mince et ourlée à la fois avec des commissures qui ne parvenaient pas à se soulever même quand il riait.

Dutour fit signe de la tête qu'il comprenait. N'avait-il pas souhaité lui aussi s'occuper « personnellement » et à sa façon de ce trop beau policier aux yeux noirs ?

— De toute façon, reprit l'ambassadeur en se passant la main sur le menton d'un geste mécanique d'homme à la barbe toujours trop dure, au point qu'il devait se re-raser le soir avant une réception, vous n'aurez aucun problème, j'en suis sûr. Aidez-les, c'est tout ce que je vous demande. Ils risquent d'être un peu perdus dans cette cohue précédant l'arrivée des « Sept ».

Dutour n'était pas idiot. Il l'avait prouvé lors de son concours de l'ENA. Notes ultra-brillantes. S'il avait choisi de devenir attaché commercial, c'était un peu par paresse. La « Carrière », la voie classique, réclamait trop d'efforts pour le dilettante-né qu'il était, en gosse de riches exemplaire. Une pensée le traversa : tout de même, on lui demandait quoi ? De faire visiter Tokyo aux deux poulets de la Mondaine ? Un peu fort de café. Il y avait donc un loup, lequel ?

— Comptez sur moi, monsieur l'ambassadeur, fit-il avec entrain avant de prendre congé.

Resté seul, André M... se mit à réfléchir. Curieux personnage, ce Dutour. Marié à une fille de la haute bourgeoisie merveilleusement dotée, tous les dons, toutes les chances. Mais rien de solide à l'examen. À la fois mondain et secret, rieur et taciturne, l'air de s'ennuyer par-dessus tout. Ou de mener une existence à côté... Laquelle, si c'était le cas ? Il n'avait pas d'enfants. Il était riche. Il se jouait de son travail. Il lui aurait suffi de s'y attacher une bonne fois pour toutes pour gravir tous les échelons en quelques années. Mais non, une vie menée « à reculons », et de surprenants regards absents parfois, quand on lui parlait.

Dutour était parti avec le dossier Corentin-Brichot. Mais ce qu'il y avait dedans n'était rien à côté de l'essentiel : c'était sur ordre direct de Paris, via le Quai d'Orsay, mais en accord avec l'Intérieur, le Gouvernement et la Présidence elle-même, que lui, André M..., ambassadeur de France à Tokyo, avait convoqué Georges-Archibald Dutour pour s'occuper des deux policiers de la Brigade Mondaine.

Pour une raison bien précise : seul André M... devait savoir que Dutour, ou sa femme, était à l'origine de fuites repérées depuis peu. Il ne fallait absolument pas changer d'attitude avec lui, et s'arranger, désormais, pour que les dossiers auxquels il aurait accès soient légèrement truqués.

Les Dutour habitaient une petite maison avec un jardinet, privilège rarissime à Tokyo, que seule la conjugaison de leurs revenus personnels leur avaient permis de louer : l'équivalent de douze mille francs par mois, pour cent soixante mètres carrés habitables et la même superficie en jardin. C'était au centre, autre privilège, dans une cité ancienne, du côté de Shibuya et Nishi Azabu, en direction de Tameike. Seuls des P-D-G, au Japon, peuvent s'offrir ça : l'opposé absolu des affreux appartements ridiculement petits et sonores des « blocks » habituels...

L'attaché commercial s'affala dans un fauteuil bas de son bureau à décoration mélangée occidentale et japonaise. Un joli travail, fort réussi par Valériane qui savait merveilleusement l'art d'accorder une commode Louis XVI, transportée jusqu'ici à grand frais, et une paire de lampes du cru sous une estampe, achetée dans le quartier des bouquinistes et représentant un lutteur de sumo de l'ère Meiji.

Le dossier des deux policiers avait une couverture grise cartonnée. Le carton crissa sous les ongles de G. -A. Dutour quand il entreprit de dénouer les lacets noirs qui le retenaient fermé.

Il n'eut même pas le temps de commencer sa lecture. Valériane, son épouse, entra en trombe, très élégante dans un pantalon quatre pinces sous un chemisier de soie grège et sur des bottines venues de France. Elle secoua ses longues boucles blondes, très Catherine Deneuve.

— Mon Chéri, minaуда-t-elle, j'ai encore fait des folies dans cette boutique, tu sais, à Ginza, je t'en ai parlé.

Il referma son dossier.

— Il te manque combien ? fit-il, indifférent.

Elle fronça les sourcils. Son petit nez relevé palpitait.

— 50.000 yens, c'est trop ?

Il repéra son regard en biais sur le dossier.

— Mais non, nous ne sommes pas encore à la fin du mois, plaisanta-t-il, comme si c'était un souci qui pouvait le toucher.

Il se fouilla et elle attrapa les billets avec un grand naturel.

— Au fait, reprit-elle, je suis avec Dominique, tu sais, ce petit bonhomme de vingt-trois ans qui fait un stage à l'ambassade.

— Ah, oui, fit G. -A. Dutour, voilant un brusque flash dans ses yeux. Dominique R... Un long brun au corps de roseau souple... Eh bien, offre-lui un whisky. Je vous rejoins.

Il laissa sa femme sortir la première puis se dirigea vers le petit coffre-fort dissimulé derrière une pile de livres amassés à même le plancher. Il y rangea le dossier et s'absorba dans le maniement de la combinaison, pour refermer la lourde porte. Pensant comme chaque fois avec une sorte de regret que sa femme connaissait la combinaison. C'était conjugal, mais pas professionnel de la lui avoir livrée.

Valériane Dutour écoutait, absente, la conversation de son mari et de Dominique. Tout de suite, entre les deux hommes, cela avait été l'entente parfaite, spontanée. Elle ne savait que trop pourquoi... Elle se mit à rêvasser sur une estampe du salon, représentant elle aussi un sumotori. Enorme, noir de catogan, monstrueux...

— Je vous laisse un instant, fit-elle en se levant, veuillez m'excuser.

Elle fonda à sa chambre et prit son Minolta sous une pile de lingerie, un endroit où son mari ne fouillait jamais. Ce n'était pas son genre, hélas, de s'intéresser aux dessous féminins.

Avidement, elle rechargea l'appareil d'une pellicule vierge. Le Chinetoque était intraitable : pas de visite à Takena sans le ticket d'entrée, un film bien rempli.

CHAPITRE VII



Boris Corentin s'extirpa d'un groupe de touristes jamaïcains qu'un guide japonais regroupait comme un troupeau autour d'un petit drapeau aux couleurs du pays des visiteurs qu'il avait brusquement déroulé et fixé au bout d'un mât à coulisse de métal chromé. Derrière le groupe, une longue jeune femme blonde s'engouffrait dans un taxi. Ghislaine Duval-Cochet. Aux formalités douanières, elle lui avait adressé un rapide sourire tandis qu'il s'effaçait pour la laisser passer devant lui. Aucun émoi particulier sur son visage lisse et refardé malgré les « exploits » du voyage. Peut-être deux légers cernes sous les yeux. Visiblement, elle bénéficiait d'une belle santé, parce que, sans compter lesdits exploits, il y avait le décalage horaire. Pour eux, il était dix-neuf heures, le lendemain de leur départ de Paris, sans avoir vu se coucher le soleil, et ayant passé la ligne de rupture des fuseaux, peu après Anchorage, gagnant un jour d'un seul coup. Tous les passagers étaient silencieux, le teint cireux, fripés, n'aspirant qu'à deux choses : un bon bain et le lit. Mais comment faire ? Ici, il était midi.

Sept heures de décalage avec la France, vu l'heure d'été chez nous.

Aimé Brichot se traîna jusqu'à sa flèche.

— Tu m'expliqueras, à la fin ? grogna-t-il, aigri par l'épuisement qui le faisait transpirer.

Il s'était promis, avant le départ, de se faire une fête de l'atterrissage à Narita, le nouvel aéroport de Tokyo, source de tant de batailles historiques entre écologistes, gauchistes et police, mais il n'avait même plus eu envie, au cours de la descente, d'observer par son hublot les petits lopins de riz mêlés aux usines qui avaient défilé interminablement sous les ailes du 747 dans une brume sèche de chaleur. L'immensité de l'aérogare, après, l'avait saisi avec hostilité. Tous étaient gris, mécanique, branché sur ordinateurs. Les douaniers étaient des machines à poser des questions dans un anglais guttural auquel il ne comprenait rien, et, en plus, Boris avait un secret. Avec sa voisine. Il

l'aurait parié. Dès le début, il lui avait trouvé l'air, d'une allumeuse louche. Comme de juste, ce grand dadaï de play-boy de la Brigade Mondaine avait mordu à l'hameçon, et avait fait des prouesses enfin, tout le monde l'avait deviné chez les passagers dans les toilettes de l'avion. Il fallait le faire...

Corentin se tourna vers lui, serrant les bijoux dans sa poche.

— Mémé, fit-il brusquement, on ne s'est jamais menti. Alors, je vais t'expliquer. En deux points. Le premier c'est que j'ai eu envie d'elle, tout de suite. Ça c'est exact. Mais derrière tout ça, il y a une intuition. J'en mets ma main au feu, cette fille est une « hirondelle ». Au bénéfice de qui, je n'en sais encore rien. Mais j'ai payé de ma personne, sans avoir à me plaindre, crois-le bien, pour pouvoir un jour ou l'autre répondre à la question.

Il prit l'épaule de son équipier.

— Dans notre intérêt, ça se pourrait bien...

Il lui adressa un clin d'œil amical. Brichot sourit, rassuré.

Une petite voix de tête les fit sursauter :

— Ai-je l'honneur de m'adresser aux inspecteurs Corentin Boris et Brichot Aimé de la Brigade Mondaine de Paris ? Oaïo Kuzata ! Ça veut dire bonjour, en japonais, de onze heures du matin à dix-huit heures, avant, on remplace Kuzata par Gozaïmazo, et après, par Kombawa.

— Good afternoon, bredouilla Brichot, désespéré.

Ils étudièrent bouche bée le Japonais d'un mètre soixante, rond et hilare, tous yeux bridés, qui les regardait par en dessous, interrogateur. La question avait été posée dans un excellent français, peut-être un peu heurté dans le débit.

— Permettez-moi de me présenter, reprit l'Asiatique.

Une carte de visite jaillit de sa poche, Corentin l'attrapa. D'un côté, le nom en français, de l'autre, en japonais. Ils avaient affaire au Keibu Takemoto Tsujimoto, inspecteur de police de son état. L'homme dont on les avait prévenus qu'il était leur contact du Japon. Mais qu'ils ne s'attendaient pas à trouver à l'aéroport. Ils remercièrent de la politesse. Il leur fut répondu que c'était la moindre des choses. Puis Takemoto les poussa vers une Nissan rouge.

— Ma voiture, je vous conduis à votre hôtel, fit-il, c'est le Takanawa Prince Hôtel, je me trompe, non ?

— Pas du tout, dit Corentin, de plus en plus sidéré par la parfaite maîtrise du français de son interlocuteur, tout en enfournant sa valise et celle de Brichot dans la malle arrière.

Takemoto embraya et s'engagea dans des spirales de bitumes pour se retrouver enfin sur une autoroute où il ne fallait pas rouler à plus de soixante à l'heure. À côté d'eux, le bus des Jamaïcains, conduit par un jeune chauffeur en gants de coton blanc. Le paysage était sinistre, mélange de bois pelés et

d'usines.

— C'est quoi, ça ? interrogea Brichot en désignant une étrange construction, immense, faite de filets verts comme une toile d'araignée géante et gonflée en boule.

— Le golf, rit Takemoto. On n'a pas de place, au Japon. Alors on envoie la balle contre des filets.

Ils se turent, commençant à comprendre que, vraiment, ils étaient sur une autre planète.

— Un jogger ! s'exclama Brichot, et il a des Nikes, comme toi.

Effectivement, un jeune costaud courait, sur le bord de l'autoroute. Ils en virent un autre en sens inverse.

— On fait beaucoup de marathon au Japon, commenta Takemoto.

La route était longue. Plus de soixante kilomètres jusqu'à Tokyo, annonçaient les panneaux bilingues, anglais et japonais. En arrivant dans l'agglomération, ils notèrent plusieurs choses curieuses. Toutes les pompes à essence étaient suspendues. Il y avait sur les trottoirs des chiens dans des cages de métal chromé sur roulettes, comme des poussettes. D'énormes bouquets de fleurs artificielles ornaient des façades. Parfois, devant leur curiosité, le Keibu Takemoto commentait. Les fleurs étaient là pour un mariage, un enterrement, ou l'inauguration d'un magasin. Quant aux poussettes à chiens, c'était parce que les chiens n'ont pas le droit de « jogger » dans les rues au Japon, rapport à la propreté. Amendes sévères. Ils ne répondirent pas, pensant à la « propreté » des rues de Paris...

— Savez-vous pourquoi nous roulons à gauche au Japon ? lança Takemoto, apparemment décidé à leur être agréable en tout.

— Eh bien, hasarda Brichot, comme les Anglais, quoi ?

— Erreur ! éclata de rire Takemoto. Vous êtes tombé dans le piège. C'est pour faire comme les samourais. Ils marchaient toujours à gauche dans les rues, et pourquoi ?

Silence.

— Pour ne pas risquer de heurter les fourreaux de leurs sabres en se croisant. Vous comprenez ? Les fourreaux de sabres pendent du côté gauche des samourais. Donc, en marchant à droite dans les ruelles étroites, ils risquaient le heurt des fourreaux. Ce qui déclenche automatiquement le combat, c'est la loi. Tandis qu'en marchant à gauche, le risque est éliminé.

— Et les samourais gauchers ? questionna Corentin, souriant.

Takemoto agita l'index, très professoral.

— Pas de samouraï gaucher. Interdit.

Il freina. Nouvel embouteillage. Sur le trottoir, à côté d'eux, des cohortes d'adolescents en uniforme noir, tous chaussés d'Adidas, ou assimilés. L'uniforme des écoliers. Les filles, elles, sont en jupe plissée bleu marine. La

file se décida enfin à repartir, sur une autoroute intérieure qui vibrail sous la circulation intense.

— Aki maï ! s'écria Takemoto en réembrayant.

Il plissa gaiement ses paupières.

— Ça veut dire : En avant.

Il se tourna vers Brichot, assis à l'arrière.

— Au fait, que m'avez-vous répondu tout à l'heure, quand je vous ai dit bonjour en japonais ?

Brichot s'empourpra :

— Vous ne connaissez pas l'anglais ? J'ai dit : Good afternoon.

Un ange phonétique traversa la Nissan rouge d'une portière à l'autre.

— Excusez-moi, je connais l'anglais aussi, mais je n'avais pas compris...

Corentin se frotta la bouche, pour s'empêcher d'exploser d'hilarité. Derrière lui, Brichot se rabattit sur sa banquette. Acide.

Aimé Brichot contempla avec respect le hall immense, moquette orange, canapés profonds, lustres brillants, salons en enfilade. On ne s'était pas moqué d'eux. Le Takanawa Prince Hôtel était à la hauteur.

— J'ai réservé pour vous hier, expliqua Takemoto en les dirigeant vers la réception. Ici, les réservations se font entre seize et dix-huit heures trente. Vous arrivez trop tôt, il valait mieux prévoir.

Il glissa quelques mots en japonais au réceptionniste qui regarda avec une déférence subite les deux Français.

— Allez vous reposer, maintenant, reprit le policier nippon. Je peux revenir à l'heure du dîner, si vous voulez. On parlera.

— Une seconde, fit Corentin.

Il arrêta le porteur qui partait avec sa valise et l'ouvrit.

— Tenez, fit-il, est-ce que ça vous plaît ?

Une expression de bonheur suprême transfigura les joues rondes de Takemoto.

— Oh, fit-il, du cognac, quelle attention ! Domo arrigato, merci beaucoup.

Il se courbait et se recourbait. Corentin se demanda, un instant inquiet, si Takemoto ne prenait pas son cognac pour un élixir rarissime. Puis il s'aperçut que le confrère local avait surtout l'air épaté par l'emballage. Un petit détail auquel Corentin avait veillé, avant le départ. Les Japonais sont très sensibles, lui avait-on expliqué, à la beauté et à la richesse de l'emballage, qui vaut pour eux autant que le contenu. Question d'attention de la part de celui qui offre.

Aimé Brichot décrocha le téléphone au chevet du lit. Rameutant tout son anglais, il demanda son numéro au Kremlin-Bicêtre. Il était vingt heures, là-bas. Les jumelles venaient de prendre leur dîner et allaient se coucher.

— What do you want ? répéta mécaniquement le standardiste.

Il répéta. En vain. La voix sucrée, dans le combiné, recommençait, comme un disque, à lui demander ce qu'il voulait.

— Décidément, fit Corentin en prenant le combiné, tu n'as pas de chance avec ton anglais ici.

Deux minutes plus tard, Aimé Brichot oubliait sa vexation : Jeannette était au bout du fil. La voix claire comme s'il l'appelait du bureau, quai des Orfèvres. Quand il raccrocha, heureux, il aperçut que Boris dormait déjà, nu sous ses draps.

— Je prendrai mon bain après, se dit-il, je ne vais pas le réveiller en faisant du bruit.

Il se déshabilla à son tour et se ravisa avant de se glisser dans son lit.

— Au fait, si on ne se réveille pas ?

Il reprit le téléphone. Essayant le français cette fois. Avec un succès immédiat. Il s'affala, et s'endormit aussitôt.

Valériane Dutour serra dans son armoire le Minolta. À côté, deux rouleaux de pellicule. Elle avait photographié les documents à toute vitesse, sans regarder. À tort. Dans la dernière page, il était précisé, en toutes lettres, que deux inspecteurs dont on donnait les noms et celui de leur brigade étaient attendus pour enquêter sur certaines fuites de documents émanant de l'Ambassade.

Une petite vacherie réfléchie de la part de l'ambassadeur à l'égard de son attaché commercial. Et une vacherie à multiples facettes. Les ordres de Paris étaient nets : il fallait « donner » les deux policiers aux Japonais.

Pour qu'ils servent d'appât...

Frais comme un gardon, Aimé Brichot commanda une bière en anglais. Ça marcha. Ouf, on le comprenait enfin. Ses quatre heures de sommeil l'avaient rendu égal à lui-même. British jusqu'au bout des ongles. Le barman leur servit deux bières locales. Tout près d'eux, un Japonais, pareil à tous ses concitoyens, commanda lui aussi une bière de son pays. Observant de biais les deux Français.

Corentin reposa son verre.

— Ah, voilà Takemoto.

CHAPITRE VIII



Takena cala son dos dans les oreillers de son divan bas venu d'Europe, flagrante entorse aux traditions de son pays : les Japonais n'utilisent pas de lit. Ils dorment sur leurs tatamis, épais tapis de paille compressée avec pour seul matelas une couverture rembourrée sortie d'un placard. Valériane dévora des yeux les cent quarante-cinq kilos de chair. Une vraie montagne, qui écrasait de tout son poids le divan. Enfin, elle regoûtait de nouveau au bonheur, loin de son dégénéré de mari, épousé par convention, faiblesse, obéissance, mais qui était bien pratique, côté train de vie et mondanités. À condition de lui ficher la paix pour le reste. Un accord tacite s'était finalement établi entre eux. Où tout cela mènerait-il, elle n'en savait rien. Elle ne voulait d'ailleurs pas savoir. Seul le présent l'intéressait. « Son » sumotori, gagné une nouvelle fois au prix d'un rouleau de pellicule, et dont la masse vautrée dans la soie du divan, doucement illuminée par les lampes sourdes de cet appartement du quartier de Nakano, pas très loin de chez elle, lui offrait cette merveille : un sexe dressé. Enorme.

Doucement balancé, avec un gland jailli hors du prépuce, comme un tronc d'arbre dominant la futaie du pubis, riche de poils noir bleuté, bouclé, qu'elle mourait d'envie de lécher à genoux.

— Aki mai ! grogna le Bouddha vivant.

Valériane Dutour pouvait comprendre : en avant, viens. Ça lui était facile. Depuis qu'elle était au Japon, deux ans déjà, elle avait décidé d'apprendre la langue. Curieusement, c'est dans un couvent de bonnes sœurs françaises qu'elle avait trouvé les meilleurs cours. Résultat : elle était capable d'expliquer à un policier de la circulation le chemin que lui demandait le conducteur précédant sa voiture et la bloquant vraiment trop longtemps à un carrefour.

Elle se propulsa, docile, avide.

Quand elle était entrée, après avoir « payé » au Chinetoque son écot de

pellicule, Takena était déjà nu. Savourant son combat de l'après-midi, remporté haut la main, comme d'habitude. Dans sa page de sports de l'édition du jour, le Mainichi Daily News vantait sa gloire avec un lyrisme frisant la flagornerie.

— Voulez-vous que je me déshabille ? murmura-t-elle.

Il souleva une paupière lourde.

— Pourquoi ? fit-il étonné. Enlève ton slip et remonte ta jupe. Ça suffira bien.

L'érotisme de la nudité est une invention occidentale. Les Japonais ont été ahuris de découvrir les « vertus » du strip-tease lors de l'arrivée des Américains. L'« Occupation », comme ils disent, sous la férule du shogun MacArthur, dans un immeuble situé, symboliquement, juste en face du Palais impérial. Pour eux, tout ce qui compte, c'est l'accès au sexe de la femme. À elle de le libérer. Peu importe le reste.

Leur conversation se déroulait en japonais.

— Laissez-moi me mettre nue, insista Valériane.

Elle ferma les yeux.

Question de phantasme d'Occidentale.

Les lèvres grasses du sumotori esquissèrent un rictus à la limite du mépris.

— Si ça t'amuse...

Valériane Dutour prit d'autant plus de plaisir à s'exécuter qu'elle était vexée. Quand elle fut nue, elle rampa vers le Bouddha. Langue en avant, elle se remplit la gorge d'odeur d'embrocation, de sueur. Ce qu'elle cherchait, au creux des aisselles, dans les plis du torse et du ventre, c'était les endroits où il avait encore chaud, où il était encore mouillé. Elle lapait, femelle en chaleur, grognante. Il se laissait faire, conscient de tout le cinéma, et satisfait de le provoquer. De temps en temps, Valériane flattait, au passage, labialement, le sexe qui l'attendait, patient. Le membre roulait alors sur lui-même, reprenant de la raideur. Et ils en riaient tous les deux, avec une complicité de fauves.

Elle usa sa salive sur lui une bonne demi-heure. Ne s'interrompant que pour jouer des ongles sur sa chair, émerveillée de voir les ondes de contraction que ses attouchements provoquaient dans ses pectoraux, son ventre, ses hanches, ses cuisses.

Enfin, il se releva sur les coudes et ses petits yeux noyés de graisse la fixèrent.

— Aki maï, fit-il de nouveau en désignant son sexe dressé de l'index.

Elle plongeait, gorge ouverte à se faire éclater les mâchoires.

— Non, fit-il, ça, c'était pour la dernière fois. On change un peu de manière.

Il lui caressa les cheveux.

— Celle que tu veux, poursuivait-il princier.

Elle sentit battre son cœur, n'osant pas avouer.

— Allons, éclata-t-il de rire. Par-devant, à la façon classique, non ?

Valériane inclina la tête, transfigurée.

L'épouse de l'attaché commercial, de l'ambassade de France au Japon avait l'impression que, de sa vie entière, elle ne serait jamais aussi heureuse.

Et fière. Elle était parvenue à quelque chose qui lui avait semblé au premier abord impossible : avaler avec son ventre le membre gigantesque sur lequel elle s'était prudemment aventurée à petits coups de hanches de moins en moins timides. Cela avait pris du temps, et beaucoup de reptations du bassin. Mais à présent, elle avait réussi. Elle était assise pour de vrai, les fesses collées aux aines du sumotori. Face à lui, seins vibrant entre les grosses pattes qui les avaient attrapés. Miracle de la disponibilité féminine. Sans doute, elle avait l'impression que son estomac allait être transpercé, et peut-être même ses poumons. Mais rien de douloureux. Un immense sentiment de plénitude. Dans son délire, elle ne cherchait même pas son propre plaisir. Mais celui de l'homme. L'important n'était-il pas qu'il eût envie qu'elle revienne ? Elle essayait d'obtenir de son ventre écartelé ce qu'elle savait tant plaire aux hommes : des contractions répétées, accompagnant les allées et venues de ses reins. Peine perdue, il la dilatait tellement qu'elle avait l'impression d'être une chaudière de locomotive. Takena paraissait d'ailleurs se moquer de ses efforts comme de l'an deux mille. Etendu bras et jambes en croix, il s'amusait visiblement, comme un zakouski, de cette sauterelle qui lui pilonnait rageusement le ventre avec ses fesses.

Il lui fit une grimace amusée l'air de lui dire :

Pas demain la veille, ma petite Française, que tu vas m'avoir ! »

Valériane était une femme de volonté. Elle avait voulu épouser Georges-Archibald, elle y était parvenue, jolie performance avec un pédé total. Elle avait voulu apprendre le japonais, elle y était parvenue, impressionnant le Tout-Tokyo par sa réussite. Elle décida de coincer Takena, de le faire crier le premier. Dans un effort de concentration prodigieux, elle rameuta toutes ses terminaisons nerveuses avec l'ordre de serrer. Au maximum. L'incroyable se produisit, le vagin écartelé retrouva ses fonctions. Ahuri, Takena se sentit tout à coup pressé comme un citron branché sur un marteau-piqueur.

— Banzaï, hurla-t-il, parce qu'il ne manquait pas d'humour, quand ses canaux intérieurs déchargèrent dans le ventre de la petite Française un vigoureux torrent de sperme. Les jets étaient si forts et si riches que Valériane se sentait abondamment inondée.

Il eut un geste étonnant pour son aspect monstrueux quand il en eut

terminé avec elle : il l'attira dans ses bras et lui embrassa tendrement les joues.

— Tu as eu du plaisir, toi aussi, murmura-t-il.

La jeune femme haletait entre ses cheveux pendants.

— Oui, merveilleux...

Elle disait vrai. En réussissant à le serrer malgré son écartèlement, elle avait déclenché en elle, le moment venu, une onde d'une violence à la tuer. Ce n'était pas avec G. -A. qu'elle avait une chance de connaître ça ! Il y avait des années qu'il était incapable de s'introduire dans son épouse... Et au début, leurs premiers jeux, avaient été d'un mièvre...

Valériane se releva. Muette. Pourquoi fallait-il qu'elle paye pour l'avoir ? Pourquoi le Chinetoque toujours ? Et sûrement pas loin d'ici... Elle soupira. Tout ça se terminerait mal...

Mais elle n'y pouvait rien. Rentrée chez elle, dessoûlée, elle se jurait que c'était la dernière fois. Puis au réveil, comme une pieuvre collée à l'estomac, l'envie de Takena la reprenait. Alors elle ne pensait plus qu'à une chose : pourvu que G. -A. rapporte des dossiers dans le coffre.

Aimé Brichot se sentait lyrique. Le dîner japonais avait été formidable. Il s'était gavé de sashimi, poisson cru, de tempura, poisson frit, de shabu-shabu, une sorte de fondue, il avait bu du saké chaud, et maintenant, il avait envie de devenir japonais, complètement ivre de jet lag et de saké.

Corentin avait vainement essayé de lutter avec Takemoto pour payer, ne parvenant qu'à conduire le policier de la Keischicho à la limite de la vexation. Autre chose le contrariait : ils n'avaient parlé de rien tout au long du dîner. Banalités sur le musée du Louvre, le Fuji-yama et les temples bouddhistes ou shintoïstes. À croire que Takemoto était chargé de les endormir.

— Dites-moi une chose, finit-il par dire, suave. Pourquoi pensez-vous que nous sommes filés ?

Le Keibu Takemoto réussit à arrondir ses yeux plissés.

— Que voulez-vous dire ? articula-t-il péniblement.

Corentin désigna d'un bref mouvement de nuque le Japonais qui avait commandé de la bière à côté d'eux, au bar, quand ils attendaient leur collègue japonais, et qui était allé dîner à une table-voisine, en solitaire, oreille tendue.

D'où peut-être le mutisme de Takemoto sur les questions importantes...

Le Keibu Takemoto parut perdre pied pour la première fois.

— Allons ! éclata-t-il de rire. Vous avez besoin de dormir, c'est normal après dix-sept heures d'avion...

Avant d'éteindre, Aimé Brichot se tourna de l'épaule vers le lit voisin.

— Les bijoux dans ta poche, c'est quoi ? fit-il. Ça fait partie des réjouissances de l'enquête ?

Corentin coucha vers lui sa joue sur l'oreiller.

— Toi, tu as fouillé mes vêtements pendant que je faisais la sieste...

Brichot admit.

— Soit, fit Corentin, puisque tu veux tellement savoir... Il s'étira.

— Figure-toi que Y « hirondelle » du 747 me les a donnés.

Aimé Brichot arrondit les paupières.

— Donnés ? Tu te fiches de moi ?

Corentin hocha la tête.

— Hé, tu t'imagines que je les lui ai volés ? Tu me prends pour qui ?

Brichot se fit amical.

— Non, bien sûr, mais je ne comprends pas.

Il avait l'air tellement sincère que Corentin éclata de rire.

— Mémé, dit-il, c'est pourtant à la portée du premier venu. L'« hirondelle » a des raisons de me revoir, je ne sais pas encore lesquelles, mais elles existent...

— Ton fameux charme breton ? grogna Brichot, ironique.

Sa flèche daigna apprécier.

— Admettons, si tu veux vraiment te payer ma tête. Mais crois-moi, la vérité est ailleurs. Un : les boucles d'oreilles, le collier de perles grises, la bague trois ors de chez Cartier et la montre Rolex ne lui appartiennent pas et elle se les fera remplacer par ses patrons en cas d'« oubli » de ma part. Deux : elle sait que je les lui rendrai.

Il rêva, les yeux au plafond.

— Dans la deuxième hypothèse, pourquoi « sait »-elle ?

Aimé Brichot reboutonna sa veste de pyjama dont il avait oublié de parfaire l'agencement en se mettant au lit.

— Je te le demande, dit-il, visiblement très intéressé. Au fait, tu as son adressé et son téléphone. Pourquoi ne l'appelles-tu pas ? Des fois qu'elle te lâcherait l'explication. Tu sais si bien t'y prendre avec les femmes...

La dernière phrase avait été prononcée sans aigreur ni jalousie. Simplement, Aimé Brichot disait ce qu'il pensait.

Corentin l'observa.

— Tu es gentil, merci, mais écoute ceci. Elle m'a dit : « Je vous appellerai, soyez-en sûr. » Alors ?

Aimé Brichot plongea dans ses draps :

— Alors, demain, on y verra plus clair. Dors. Il est temps, non, de se faire une bonne vraie nuit ?

Miroshi Nichiren posa ses mains bien à plat sur le tapis vert de la table de conférence. Autour de lui sept autres Japonais, tous de son âge, entre cinquante et soixante ans, tous puissants, riches, en cheville avec les arcanes du pouvoir. Quatre d'entre eux étaient députés, et les autres dirigeants de sociétés à l'échelon mondial. L'état-major de la Hendo Kaï, la mafia japonaise, la secte bouddhiste aux seize millions d'adeptes, dont cinquante-six députés, avec des ramifications dans le monde entier. Rien qu'en France, une filiale regroupe plusieurs centaines d'adeptes. Le nom veut dire : « Société pour la création des valeurs ». Le but est simple et limpide : l'instauration de la loi japonaise sur le monde. Et ce n'est pas une secte genre Moon ou assimilée ; l'origine remonte au XIII^e siècle, et toute l'histoire du Japon est intimement mêlée à celle de la Hendo Kaï.

— Messieurs, commença Miroshi Nichiren, si j'ai pris la liberté de vous convoquer à cette heure, c'est parce qu'il semble que nous ayons été pris de vitesse.

Il rappela rapidement l'affaire Valériane Dutour et ses origines. Un contact, à l'ambassade de France, mettant le doigt sur un couple apparemment à complications. La vérification desdites complications, la découverte d'une nymphomanie prononcée chez l'épouse, le piège tendu, via le sumotori Takena, payé bon prix, et l'engrenage. Takena contre tuyaux. Puis la bonne marche apparente. Des films, sans grand intérêt encore. Mais l'essentiel, c'était l'engrenage, la mise en route de la boule de neige. Le Japon ne doit rien négliger, question de survie. Ce n'est pas pour rien que chaque jour, dans le monde entier, des centaines de Japonais téléxent vers Tokyo des informations d'entreprises, d'informatique, d'économie. Tout est bon pour le Japon. Même les films d'une épouse d'attaché commercial, en attendant mieux...

— Très bien, reprit Nichiren, ça, c'est le passé. Depuis tout à l'heure, il y a du nouveau. On m'a apporté l'agrandissement des films d'aujourd'hui. Sur un cliché figure l'annonce de l'arrivée de deux policiers français avec des détails sur leur mission véritable. Jusque-là, rien qui mérite vraiment une réunion précipitée. Seulement, le dossier parlant du couple Dutour a été confié à Dutour.

Il se gratta le crâne.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Où est le vice ? Avant d'écouter vos avis, je vais vous dire mon sentiment : étant donné la proximité de la réunion des « Sept », cette histoire apparemment classique est quelque chose qui doit nous mettre en garde, et de la façon la plus rigoureuse qui soit.

CHAPITRE IX



Une angoisse intense envahissait Charlie Badolini, celle du pélican de la fable qui découvre qu'il a empoisonné ses petits en croyant les nourrir. C'était exactement ça. Il venait d'avoir la révélation tragique qu'il avait envoyé tout simplement Boris Corentin et Aimé Brichot au casse-pipe, et hors de portée de son aide. À plus de seize mille kilomètres de Paris. Autant dire à l'autre bout du monde.

Ça l'avait travaillé, cette expédition en Extrême-Orient de ses deux poulains. Depuis qu'ils étaient partis, il ne dormait plus, dévoré de soucis comme un père pour ses enfants. Alors, il s'était décidé. Il avait appelé une huile du SDECE qu'il connaissait. Poli, la voix faussement badine, l'air de venir aux tuyaux.

En raccrochant, il était blême. Le « collègue » du SDECE lui avait lâché le morceau. Inconscience, amitié ou calcul, peu importait pour l'instant. Une seule chose comptait : les inspecteurs Corentin et Brichot avaient été envoyés comme appât, carrément. Le collègue du SDECE avait même eu une phrase d'un cynisme professionnel qui avait glacé Charlie Badolini : « Après tout, en Orient, on utilise des chèvres pour attirer le tigre. » Le tigre, on ne le lui avait pas caché, c'était la fameuse Hendo Kaï, la mafia japonaise, la vraie maîtresse du pays. Le monde était lancé dans une guerre économique à outrance. Pas question de politesse, ni même de pitié. L'affaire Dutour n'était qu'un prétexte. Corentin et Brichot ramèneraient des renseignements sans le savoir et s'il leur arrivait des problèmes, pas question de les tirer d'affaire.

Nécessité d'Etat oblige à la cruauté... Dans l'intérêt supérieur. Aux deux policiers de la Brigade Mondaine de se débrouiller entre les écueils. S'ils coulaient, adios amigos. S'ils trouvaient quelque chose, ils auraient une médaille. Autrement dit, un sucre, c'était la loi de la police.

Et des Renseignements. Avec un grand « R ». Dans cette affaire on les avait compromis sur un ordre supérieur.

Autre point capital : il était absolument interdit à Charlie Badolini et là, il avait senti que son correspondant parlait sur ordre, et que, donc, on avait calculé qu'il l'appellerait de communiquer quoi que ce soit à ses inspecteurs. Un manquement à cette instruction serait considéré comme une faute professionnelle extrêmement grave. Et susceptible de lui coûter sa place. Et sa réputation. Dans les affaires d'Etat, on ne lésine jamais sur les moyens, même ignobles, de couler un homme insoumis...

Charlie Badolini décrocha son téléphone et appela son secrétaire. Un vieil inspecteur devenu homme de bureau, rompu à toutes les ficelles administratives, et assisté de deux dactylos.

— J'ai quelque chose à vous dicter, fit-il.

En raccrochant, il regretta amèrement que l'inspecteur divisionnaire Dumont, son adjoint si précieux, soit en vacances. À lui, au moins, il aurait vraiment pu demander conseil. Sans doute, ses assistants, les commissaires principaux Leroux et Richard, respectivement chargés l'un du proxénétisme et l'autre des stupéfiants, étaient des hommes de bon conseil. Mais dans leurs spécialités propres. Pas quand il s'agissait de résoudre un problème à l'échelon international. Charlie Badolini se sentit seul. Désespérément seul.

Quand le secrétaire arriva, il le renvoya aussitôt, en s'excusant. Il s'était trompé. Il le rappellerait plus tard... La vérité était que Charlie Badolini, la rage passée, avait vu net. Ce qu'il voulait dicter à son secrétaire, c'était sa démission. Pour raison de conscience. Il ne pouvait pas admettre la manœuvre dont on l'avait rendu complice de force, sans le mettre au courant. Il s'était vite ravisé. Démissionner, c'était provoquer la nomination à sa place de qui ? Un homme du ministère, de toute évidence « cornaqué » pour obéir. Et laisser tomber Corentin et Brichot. En restant, en avalant la couleuvre, il pouvait au moins trouver le biais pour les aider en cas de malheur. D'ailleurs, d'une certaine façon, bien hasardeuse, il avait fait son possible pour parer au pire.

Il observa sa pile de dossiers. Des dizaines d'autres affaires dont il se serait bien passé. Il alluma une Gauloise et se mit à lire. L'esprit chargé de cierges que son amitié allumait pour les deux flics envoyés en pleine tornade, et pour lesquels, par-dessus tous les autres de sa brigade, il avait un faible. Corentin, parce qu'il voyait en lui son futur successeur, Brichot, parce qu'il était la perle des flics, la perle des maris, et des pères.

G. -A. Dutour luttait pour ne pas essayer d'imaginer le genre de corps que devait avoir, sous son costume de tergal bleu clair, l'inspecteur de police en

face de lui. En fait, il luttait pour ne pas trop imaginer plus avant. Le « tour de la question » avait été effectué dès l'entrée. Goulûment. G. -A. Dutour n'avait pas son pareil pour deviner les ressources cachées d'un corps masculin sous les vêtements.

Boris Corentin pianota le carton de son paquet de cigarettes, des Winston. Il avait oublié de partir avec sa provision de Gallia. Les Winston sont les cigarettes internationales type. Celles qu'on trouve dans tous les bars d'hôtels autour du monde.

— Si vous avez d'autres soucis en tête, fit-il, à peine poli, ayez la franchise de nous les signaler.

Le visage mou de G. -A. Dutour se décomposa.

— Pardonnez-moi, minauda-t-il, nous avons tellement de problèmes avec cette conférence des « Sept »...

Il jouissait littéralement d'avoir été « fouetté » par Corentin. Quel caractère ! Quel homme !

— Permettez-moi de vous rappeler, insista Corentin, que notre mission a un rapport avec cette conférence dite des « Sept ».

L'attaché commercial ramena toute son éducation.

— Loin de moi l'idée de l'oublier, fit-il avec des yeux de velours. Vous pouvez compter sur toute mon aide dans votre travail, soyez-en assurés.

Corentin inclina le buste.

— Autrement dit, je peux vous appeler quand je veux ?

— Quand vous voulez ! s'exclama G. -A. Dutour qui pensait à un tout autre genre d'appel.

— Très bien, c'est noté. J'ai l'impression que nous allons avoir besoin de vous.

Un lourd silence joua les nuages de brume entre eux. Corentin savait que Dutour était suspect, Dutour n'ignorait pas que Corentin le savait, et bien sûr, pas un mot sur le problème... Simple prise de contact. Travail de fauves en chasse, chacun de son côté, l'un snob et vêtu sur mesure, l'autre, avec sa force de flic rompu aux situations compliquées, et aidé d'un merveilleux allié sous ses airs de ne penser qu'à la sape : Aimé Briclot.

Corentin se leva.

— Je vous remercie de votre accueil.

Dans l'escalier, il ralluma une Winston.

— Mémé, grogna-t-il dans un nuage de fumée semblable à ceux de Charlie Badolini, il ne nous a même pas invités à dîner. Il se fout de nous, c'est un salaud !

— Comme tu y vas ! fit Briclot, conciliant, pour calmer l'orage qui s'annonçait. Il n'est peut-être pas dans son assiette aujourd'hui.

— Il n'a qu'à y être. Dans son propre intérêt. Celui-là, je l'aurai, fais-moi confiance.

Brichot marcha vers la voiture qui les attendait, celle de Takemoto, plus hilare, accueillant et enthousiaste que jamais. Brichot se retourna vers Corentin pour continuer la conversation, mais se ravisa tout à coup. Au fait, pourquoi Takemoto parlait-il si bien le français ? Boris avait-il finalement raison de se méfier de tout le monde ici, et de répéter comme une litanie depuis la veille au soir que tout sentait mauvais ? Une tenace odeur de guêpier...

D'un commun accord, ils ne parlèrent que de banalités, une fois installés dans la voiture. Takemoto les emmenait visiter un temple Meiji. Ils n'étaient pourtant pas des touristes, et le flic japonais n'était pas un guide. Alors, pourquoi jouait-il cette comédie ? Tout ça devenait décidément de plus en plus inquiétant.

À leur sortie du temple, ils auraient été bien incapables l'un et l'autre de le décrire. Ils l'avaient traversé, renfrognés et vaguement gênés : Takemoto était si gentil...

Nichiren se pencha vers celui que, même à la Hendo Kaï, on surnommait le « Chinetoque », tellement ses ascendances continentales transparaissaient dans son faciès.

— Débrouille-toi, tu seras bien payé. Coince-les tous les deux ensemble. Accident de voiture, intoxication alimentaire, je me moque du procédé. La seule chose que j'exige, c'est que tu me les livres vivants. Je veux les faire parler.

L'homme de main s'inclina, servile.

— Combien ? jeta-t-il, soudain arrogant. Nichiren sursauta, blessé au vif.

— 50 000 yens, ça te va ?

Le « Chinetoque » le regarda par en dessous.

— La moitié maintenant, c'est l'habitude pour les affaires délicates.

CHAPITRE X



Takemoto s'était rangé le long d'une grande artère à vive circulation. Puis, plus empressé que jamais, il leur avait expliqué qu'il les emmenait dans le fin du fin de Tokyo by night, le Mikado. En clair, ils allaient voir ce qu'ils allaient voir.

Ce qu'ils virent, ce fut d'abord une Rolls Royce Phantom VI, le modèle le plus grand, de couleur crème, avec télévision intérieure, rangée devant la boîte de nuit, dans une ruelle sale remplie de poubelles.

La voiture d'un fils d'Hiro-Hito, l'empereur, leur révéla Takemoto comme s'il s'agissait d'un grand secret.

Puis ils grimpèrent un escalier moqueté de couleur bordeaux, avec des lustres internationaux, autrement dit horribles. C'était une « usine » visiblement, à en juger par l'organisation. Bars annexes, comptoirs à cigarettes et cartes postales à l'effigie du lieu, nuée d'hôtesse et de serveurs. On les conduisit à une table rangée le long du garde-fou d'un balcon. Au-dessous, d'autres tables, dans la pénombre, et en face, une scène où se déroulait une vague imitation de French Cancan.

Takemoto paraissait connu ici comme le loup blanc. Il suffisait qu'il s'agite sur sa moleskine pour que les serveurs rappiquent avec de nouveaux whiskys-sodas. Prudent, Aimé Brichot avait depuis longtemps refusé le whisky, se cantonnant au soda. Intarissable, Takemoto jouait, les guides. Ces groupes de femmes sinistres, buvant du jus de fruits, c'étaient les épouses. Au Japon, les femmes laissent les hommes s'amuser. Elles les considèrent comme des enfants, poursuivait-il. Il tendit le menton vers le bas de la salle. Les maris étaient là. Avec des entraîneuses. Des filles payées pour leur parler, juste pour

leur parler. Beaucoup étaient des Chinoises de Taïwan.

— Juste pour leur parler ? fit Corentin, intrigué.

Le visage de Takemoto s'illumina d'un sourire complice.

— Il y a des suppléments...

Corentin hocha la tête.

— Et les épouses, derrière, ne disent rien, en cas de « supplément » ?

Takemoto choisit la diplomatie :

— Il n'y a pas que des hommes mariés, en bas...

Le spectacle reprenait, après un entracte où on avait un peu dansé, entre « entraîneuses causantes » et clients. Encore une imitation consternante des folies du Paradis latin. Escarpolettes poussives, plumes jaunes et seins hâtivement exposés. On était loin des audaces du Crazy Horse Saloon.

Brichot se fit coincer par pure distraction. La fille s'assit contre sa hanche avec un grand sourire. Sa jumelle s'installait à côté de Corentin. Rien pour Takemoto, qui avait pourtant tout organisé.

— How do you do ? hasarda Aimé Brichot. La fille, une Japonaise de dix-huit ans au plus, éclata de rire en se tournant vers Takemoto. Celui-ci se pencha :

— Elle ne parle pas anglais.

— Ah, fit Brichot, ça complique les choses. Elle s'appelle comment ?

— Kazuko, dit le policier nippon. Elle travaille ici depuis six mois. Et sa collègue, qui s'appelle Yuki, depuis trois mois seulement.

Corentin jeta un regard amusé à Brichot. Kazuko, ne pouvant pas parler, jouait de la cuisse contre la sienne. Visiblement, l'image de Jeannette Brichot, épouse digne et parfaite, voletait dans les rétines de son mari, sourcils froncés.

Pour sa part, Yuki imitait sa sœur. Mais Corentin n'avait pas les problèmes conjugaux de son équipier. Il se laissa faire.

Le final du spectacle leur laissa à tous le temps de faire connaissance, côté contact musculaire. La cuisse de Yuki, sortie de sa jupe fendue, avait la dureté de celle d'une danseuse.

À peine achevés les derniers flonflons de Partante, façon Maurice Chevalier revue et corrigée nippon, Yuki se pencha vers Takemoto, parlant à toute vitesse. Il traduisit : les deux entraîneuses aimaient bien les Français ici présents ce soir.

Elles souhaitent continuer la soirée ailleurs. Dans un endroit plus intime, une boîte qu'elles connaissent. Avec des spectacles un peu différents.

Aimé Brichot remonta ses lunettes. « Spectacles un peu différents »,

qu'est-ce que ça pouvait vouloir dire ? Il interrogea sa flèche du regard. Est-ce que Boris était du voyage ? Corentin se tourna vers Yuki. Elle accentua la pression de son genou contre sa cuisse.

— Pourquoi pas ? fit-il.

Il chercha son portefeuille.

— Ah non ! cria presque Takemoto. Vous êtes les invités de la police japonaise. Pour tout.

Pour être différent de celui du Mikado, le spectacle de la boîte de nuit où ils avaient atterri, dans une nouvelle ruelle, lointaine, encore plus étroite et sale, l'était sans conteste. Comment le Keibu Takemoto avait-il pu accepter de les conduire là ?

Un vrai clandesté.

À leur arrivée, ils avaient eu droit (en cours de projection, sinon ils auraient sans doute pu suivre le fil de l'intrigue) à un film montrant en noir et blanc le ficelage lent d'une blonde coiffée et maquillée pour ressembler à Catherine Deneuve par un grand gaillard en jean et tee-shirt copié, en nippon, sur Alain Delon. Pourquoi « Alain Delon » s'acharnait-il, avec des éructations gutturales, à mettre à mal l'anatomie blonde et frêle du sosie de « Catherine Deneuve » ? Impossible de savoir. Sans doute, la blonde avait-elle dû commettre une faute grave pour être ainsi traitée. Après avoir arraché ses vêtements, savamment occidentaux, du soutien-gorge baleiné, au slip à dentelle et au porte-jarretelles froufrouant, « Delon » avait sorti d'un tiroir un flot de lanières de cuir.

Au bout de dix minutes de projection, la blonde, ficelée comme un saucisson, seins à la fois écrasés et mis en valeur, bras tordus en arrière, cuisses écartelées, se balançait suspendue à un lustre de Venise. Le principe était clair, cette fois : tout le but de « Delon » était de montrer aux spectateurs de la salle obscure les différentes parties de l'anatomie de « Deneuve ».

Dans la salle, une cinquantaine de Japonais, tous du sexe masculin, sauf quelques entraîneuses genre Yuki et Kazuko. Ça sentait, à la limite de la nausée, la sueur et l'envie de rut.

La fin du film fut franchement pornographique : « Delon » balançait « Deneuve » comme un pendule à grandes lancées de bras et la recevait à chaque retour avec son membre, fort convenable, ne ratant jamais l'orifice.

La lumière se ralluma. Aimé Brichot reprit contenance. Kazuko se serra contre lui, pressant sa taille sans retenue. Elle glapit une longue phrase.

— Elle vous demande si vous avez aimé, traduisit Takemoto, placide comme à la visite du temple Meiji.

Brichot toussota que oui. Yuki fit demander, quant à elle, si Boris Corentin aimait attacher les femmes. Après traduction, il l'observa sans répondre. Elle baissa les yeux, remuée. Elle redit quelque chose. Takemoto

retraduisit : elle trouvait que Boris Corentin, avec ses yeux noirs, ses cheveux noirs et sa carrure athlétique, ressemblait beaucoup à Alain Delon.

— Domo arrigato, fit-il.

Elle éclata de rire, prenant carrément sa main et l'enfournant sous sa jupe. Il ne fut pas surpris de constater qu'elle ne portait pas de culotte : Yuki était décidément une « entraîneuse » très spéciale.

Là-bas, on relevait l'écran, on hissait un rideau, dégageant une petite scène. Un homme petit et maigre progressa entre les rangées de sièges jusqu'aux Français. Il fit signe à Yuki. Celle-ci se leva prestement.

— Ah, s'empressa Takemoto, j'ai oublié de vous dire : après le Mikado, Yuki vient travailler ici.

Yuki s'avança entre les travées. Bras relevés au-dessus de la tête, buste offert. Sur scène, elle ne fit pas la connaissance d'un nouveau sosie ficeleur Alain Delonesque. En revanche, elle eut affaire à un tabouret noir, un quart d'heure durant. Elle ne se livra pas véritablement à un strip-tease. Elle ne portait que sa robe sur elle, avec des escarpins, mais son numéro, ici, n'était pas celui d'un déshabillage. Elle était payée pour montrer, longuement, tout ce qu'une fille imaginative peut faire avec un tabouret, une fois intégralement nue. Aimé Brichot et Boris Corentin avaient eu largement le temps de constater que, côté imagination, l'imprésario de Yuki était un surdoué. Renversée sur le siège, paraissant souffrir mille morts à force de se cambrer, agenouillée dessus, bras en croix, gorge offerte, Yuki avait fini par choisir des poses d'écartèlement, côté face et côté pile. Elle était nantie d'une belle toison qu'elle ouvrait généreusement à deux mains pour bien montrer que dedans il y avait des plis de chair appétissants. Après diverses contorsions dont la nécessité aurait paru absolument absente à un eunuque mais qui faisait pousser des râles sauvages à l'assistance parcourue de serveurs distribuant du saké chaud à tout va, Yuki s'était introduite à croupetons entre les barreaux reliant les pieds du tabouret. Elle paraissait souffrir beaucoup, mais persistait avec une abnégation louable. Elle avait fini par arriver à ses fins : s'enfermer dans le carcan des barreaux, cambrée, cuisses ouvertes. Alors, elle avait fait tourner le tabouret sur 180 degrés, pour qu'on voie que sa gorge s'écrasait sur une traverse. Puis que ses seins raclaient le sol, puisqu'elle évoluait, bras relevés et rejetés en arrière. Juste avant qu'elle offre à l'assistance l'ouverture de ses fesses, un serveur était monté sur scène, et il lui avait enfoncé dans la gorge, lentement, une bouteille de Coca-Cola. Ensuite, quand les reins s'étaient tournés dans la lumière, une deuxième bouteille de Coca-Cola avait été introduite dans le sexe. Puis une troisième dans l'anus.

Tout bruit s'était éteint dans la salle. Abominablement gênés, Corentin et Brichot avaient regardé, comme les autres. Yuki s'était mise à s'agiter des fesses dans son tabouret-carcen, les bras toujours rejetés en arrière ; au maximum vers la verticale. Trois fois transpercée. Des tintements clairs montèrent de la scène. Yuki réussissait l'exploit de faire s'entrechoquer les

bouteilles de son ventre et de son anus. En rythme, comme si elle jouait un air.

Takemoto avait pris le bras de Corentin.

— Ecoutez, c'est pour vous !

Corentin s'était concentré, à la limite du dégoût. Il avait cligné des yeux. Takemoto avait raison. Ce que « jouait » l'entraîneuse en spectacle, c'était, maladroit, hésitant, le ta-ta-ta, ta-ta, des automobilistes français avec leurs avertisseurs dans les embouteillages...

Maintenant, libérée de son tabouret et de ses bouteilles, Yuki venait vers lui, chassant avec des claques les mains qui la palpaient avec une franchise plus que directe. Elle se cambra, une fois arrivée devant lui. Elle prit sa main, l'obligea à mesurer l'ouverture de sa bouche, puis celle de son ventre. Il se rétracta quand elle vira et voulut prolonger ailleurs l'examen. Takemoto rit :

— C'est une putain, comme vous dites. Ne vous gênez pas. Ici, au Japon, les putains font leur travail sans complexes.

Corentin fit signe à Yuki de se rasseoir près de lui, puis il s'adressa à son interprète.

— Dites-lui que je comprends, mais qu'il faut qu'elle me comprenne de son côté. Nos mœurs ne sont pas les mêmes. Je pars avec elle, mais qu'elle se rhabille avant.

Il vira vers Brichot, l'air interrogatif. Pas pour longtemps. Son équipier avait bu toute honte. Jeannette, son épouse, c'était si loin... Il s'intéressait de très près à Kazuko, presque l'air désolé qu'elle l'ait privé d'une exhibition semblable à celle de son amie.

Takemoto traduisit les phrases de Corentin. Yuki hocha la tête, redevenue très petite fille sage et répondit de sa voix de cristal.

Re-traduction.

— Yuki dit que vous pouvez partir quand vous voulez. Elle habite le même appartement que Kazuko. Il y a deux lits à l'occidentale.

En se levant, Aimé Brichot était absorbé par des réflexions contradictoires. D'abord, il pensait qu'à cette heure, en Europe, son épouse devait préparer le petit déjeuner des jumelles avant l'école. Puis qu'il était un homme. Loin de sa femme. Et que l'occasion fait le larron, même s'il avait un peu honte de l'idée. Après tout, si Kazuko était l'amie de Yuki, c'est qu'elle était capable des prouesses de l'autre. Jamais Jeannette ne lui avait fait le coup des trois bouteilles de Coca-Cola... Un homme n'a qu'une vie, surtout à des milliers de kilomètres de sa femme. En coin, il y avait aussi la pensée que l'enquête en cours tournait curieusement à la partouze...

Qu'est-ce qui se passait ? Où allaient-ils ? La chute de reins de Yuki, pas encore rhabillée devant eux, lui fit tout oublier. « Pourvu que Kazuko lui ressemble ! » se dit-il avec une chaleur subite entre les jambes.

Derrière eux, ils laissèrent sur scène une fille au corps d'adolescente

douloureusement livré à la colère, inexplicable, encore une fois, d'un monstre énorme et furieux, qui paraissait lui reprocher quelque faute grave, une cravache à la main. Aimé Brichot s'enfourna dans la sortie, nuque tordue en arrière. Dans l'état d'excitation où il était, il aurait bien voulu savoir comment l'adolescente aux yeux à peine bridés, si semblable à une gosse du Midi de la France, allait s'y prendre pour réussir à échapper au fouet. Ou échouer et le recevoir. Tout était possible ici, même une flagellation réelle en public.

Dans l'entrée, Yuki attrapa sa robe et ses talons hauts que lui tendait un employé. Elle mit le tout.

— Aki maï, s'écria-t-elle joyeusement.

Boris Corentin ne savait pas à quels diables se vouait Aimé Brichot dans la chambre voisine, au dix-septième étage de l'immeuble où les avait conduits le Keibu Takemoto, resté discrètement en bas. Mais quant à lui, il apprenait des choses. Sans doute, il avait compris quelques principes de base, depuis le début de la soirée. Au Japon, il y a la conjugalité, autrement dit la procréation, et le plaisir qu'on prend avec les shobaïs, les femmes de « profession », les femmes de « deuxième qualité ». Plaisir du côté des mâles, s'entend.

Ce que les femmes pensaient du plaisir paraissait ; d'avance, une question incongrue. En particulier chez une entraîneuse. Qu'avait fait Yuki depuis le début de la soirée, sinon jouer le rôle d'un objet sexuel uniquement préoccupé de s'offrir au vice masculin ? Attisant les déviations, les provoquant par son numéro sur scène. Et poursuivant ici. Dès son entrée dans la chambre, elle s'était déshabillée pour s'agenouiller, à côté de son lit, tête basse. Au-dessus du lit, une photographie agrandie représentait une fille prosternée, la bouche collée au sexe d'un chien-loup tenu par deux mains dont les propriétaires disparaissaient derrière des rideaux. Puis, toujours à genoux, elle l'avait déshabillé, complètement. Il l'avait laissé faire, comprenant qu'il était hors de question de se conduire autrement.

Maintenant, Boris Corentin assistait à quelque chose d'ahurissant. Yuki, après avoir été cherché dans sa kitchenette une autre bouteille de Coca-Cola, de la taille d'un litre celle-là, s'était assise sur elle, côté reins. Elle s'enfonçait, et les tremblements de son visage n'étaient plus de la souffrance mimée, mais vraie. Il comprit tout : elle se préparait à le recevoir de ce côté-là et s'élargissait, pour se rendre plus agréable à lui. Il avança, faisant non de la main.

— Aï, Aï ! murmura-t-elle souriante en le chassant du geste.

Il l'observait, tétanisé, sentant que rien n'y ferait. Et comment communiquer ? Lui dire qu'il voulait seulement faire l'amour d'une façon normale ? Elle n'aurait pas compris. Le numéro qu'elle faisait était celui qu'elle offrait habituellement à ses clients. Ce qui leur était « dû ».

Elle se mit à pleurer quand le goulot entier l'eut pénétrée. À présent, elle « attaquait » la partie la plus large de la bouteille. Boris ne put supporter

l'auto-supplie plus longtemps et la saisit par la main.

— Viens, ordonna-t-il en la libérant pour la coucher sur le lit.

D'abord, comme elle ruait pour se retourner et lui offrir, mains ouvrant les fesses, l'orifice qu'elle avait martyrisé pour lui, il joua le jeu.

Devinant qu'autrement, elle se serait vexée. Il la posséda par la voie qu'elle voulait. Elle était tellement dilatée qu'il avait l'impression d'être dans un sexe normal. Et merveilleusement actif, serrant, lâchant, resserrant...

Puis il la retourna et se mit à la caresser.

— Laisse-toi faire, murmura-t-il, on va changer de méthode. À part te gouiner avec ton amie, ça fait combien de temps qu'un homme ne t'a pas fait l'amour ?

Elle l'observait, sur le qui-vive. Yeux bridés attentifs. Quand Boris prit sa bouche, elle s'arracha à lui et courut ouvrir un placard. Elle en sortit un assortiment de fouets et de chaînes. Il secoua la tête. Alors, elle posa le tout sur le lit et retourna vers son placard, y prenant cette fois un album. Il eut droit à des photographies presque toutes affreuses. Yuki dans des poses odieuses. Yuki entravée, ficelée, attachée à des choses aussi diverses que des roues de moto, des poignées de porte, des radiateurs, des bancs de jardin public, sous la pluie, dans des endroits retirés. Yuki fouillée, Yuki humiliée...

Voyant son peu d'enthousiasme, elle eut une réaction qui le sidéra. Elle jeta rageusement l'album à terre. Il pigea : elle voulait un supplément au tarif payé d'avance par Takemoto. Et le supplément, ce ne pouvait être qu'une complication de plus. Dont elle lui suggérait les possibilités. En soupirant, il sortit des billets et les plaça sur la table de nuit, elle revint vers lui, souriante.

Il se paya le luxe de lui donner trois fois du plaisir avant d'en reprendre lui-même.

Aimé Brichot vacillait dans l'ascenseur.

— Boris, geignit-il, je n'ai jamais vu ça...

Corentin le rattrapa par les épaules quand la cabine s'arrêta. Ils sortirent en titubant, ressemblant furieusement à deux touristes français avides de rentrer dormir à leur hôtel après une visite plutôt « salée » du Tokyo by night.

La « punition » se présenta sous la forme de quatre « indigènes » aux jarrets spécialement élastiques qui bondissaient vers eux. La chance est parfois amie des touristes. À condition qu'on l'aide. Ce fut le cas. Pas nés de la dernière pluie, Boris Corentin et Aimé Brichot savaient garder leurs réflexes, même à seize mille kilomètres de leur salle d'entraînement. Les quatre hommes de main tombèrent sur deux « os » dans leur assaut. Deux dos courbés par pur réflexe sur lesquels ils rebondirent comme des balles avant d'aller s'écraser un peu plus loin sur le trottoir. Quand ils revinrent à la charge, les deux Blancs les attendaient, parallèles. En position de boxe classique. Une posture de combat inconnue des tueurs japonais. Rien à voir

avec la « défense » du Judo ou de l'Aïkido. Ils hésitaient, ahuris. Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier, ces balancements sur les jambes et ces moulinets lents des bras avec, au bout, des poings serrés ? Le plus jeune des quatre, un joli garçon aux épaules souples, eut le privilège de découvrir le premier la réponse.

Comme il fonçait, mains en forme de griffes, avec un hurlement de bête, vers le plus petit des Européens, un chauve à lunettes qui ne payait pas de mine, il fut contraint de bloquer son élégante trajectoire pour cause de poing astucieusement disposé à l'endroit exact où sa mâchoire inférieure terminait une parabole supposée victorieuse.

Il s'effondra, le menton douloureux, cherchant à reprendre son équilibre à quatre pattes. Tellement abasourdi qu'il n'eut pas la consolation de voir que son collègue de gauche avait fait le même mauvais choix d'attaque que lui sur l'autre Européen : dans une détente jumelle de celle d'Aimé Brichot, le poing de Boris Corentin avait interrompu sans le moindre ménagement l'orbite de la deuxième mâchoire ennemie. Projetant son propriétaire sur le macadam, épaule droite contre l'épaule gauche de l'assaillant d'Aimé Brichot.

Celui-ci se releva, à côté de Corentin.

— Ça va, Boris ! souffla-t-il.

Corentin grimaça.

— Attention, il en reste deux.

Les « survivants » faisaient leur numéro. Sautant, dansant, jouant des bras. Pure technique d'intimidation. Quand ils se lancèrent à l'assaut, ils eurent à peine le temps, à leur tour, de regretter amèrement de ne pas avoir eu de professeurs capables de leur enseigner la boxe pure et simple. Corentin et Brichot s'étaient offert le luxe de les cueillir sous le menton, en même temps. Exactement. Pour pouvoir, en se reculant, parallèlement, jouir de ce spectacle digne des ballets les plus classiques : deux voyous payés pour faire mal qui s'effondraient d'un même mouvement, bras en croix, à-côté de leurs camarades hors de combat.

— Attention ! hurla une voix derrière les deux policiers de la Brigade Mondaine.

Ils virèrent ensemble. Les tympanes massacrés par une série de coups de feu. Le Keibu Takemoto se planta devant eux, haletant.

— Vous n'avez pas vu ! Les deux premiers dégainaient...

Corentin eut juste le temps d'étudier ce spectacle étrange : surgis d'une grosse Toyota, deux « nouveaux » tiraient par les épaules les corps des voyous. Par paire, successivement.

— Vous avez tué ! hurla Corentin.

Takemoto éclata de rire.

— Mais non, je suis trop mauvais tireur !

La Toyota démarra sur les chapeaux de roues. Le Keibu Takemoto se pencha vers Corentin, Smith and Wesson encore fumant à la main.

— My God ! cria-t-il, vous l'avez échappé belle. Corentin darda ses yeux noirs dans ceux du Japonais.

— Mais alors, vous êtes avec nous ?

Takemoto le fixa, sidéré.

— Evidemment, fit-il.

Corentin se tourna vers Brichot qui se massait la nuque, assis sur le rebord du trottoir.

— Mémé, tu y comprends quelque chose, toi ? Ils s'étirèrent, vérifiant que rien n'était cassé.

Autour d'eux, des traînards de nuit arrivaient, curieux, inquiétants, surgis des ruelles.

— Partons d'ici, décida Corentin, ça commence à sentir très mauvais.

Le Chinetoque courbait les épaules sous l'orage. Une avalanche de menaces. Sa vie était finie. Il n'était qu'un incapable. Comment ne pas s'apercevoir, quand on planque avant un coup, que quelqu'un d'autre planque aussi ? À savoir le keibu Takemoto. Miroshi Nicheren ravala sa salive. Il caressa de sa main gauche sa main droite à l'auriculaire coupé.

— Suis-moi, j'ai encore d'autres petites choses à te dire.

CHAPITRE XI



Le bruit de la circulation derrière Michiko devint infernal à ses oreilles. Elle vacillait sur le trottoir, ballottée dans le flot de la foule très dense. Il était un peu plus de midi. La sortie des bureaux pour le lunch... Une brutale nausée lui tordit l'estomac.

— Ce n'est pas possible, balbutia-t-elle. Vous faites erreur. Appelez-le par l'interphone, je m'appelle Yonabara Michiko, il me fera monter.

Le plus grand des deux « privés » qui l'avaient interceptée à l'entrée de l'immeuble secoua une nouvelle fois la tête. Visiblement intrigué par la décomposition accélérée du visage de la fille.

— Justement, fit-il d'une voix qui voulait ne pas se faire trop cruelle, les ordres du sumotori Takena sont formels à votre égard.

Michiko sentit la nausée devenir plus violente, et paniqua. Elle souffrait au point de craindre de perdre le futur dieu qu'elle portait dans son ventre.

— Laissez-moi seulement lui écrire un mot. Portez-le-lui, insista-t-elle avec un océan de supplications dans les yeux.

Le deuxième privé avança le pied droit.

— Allez, ça suffit, partez. Vous attirez l'attention.

Il jeta un coup d'œil furieux à son collègue, sentant que l'autre était capable de se laisser attendrir par la trop jolie fille aux yeux débridés vêtue d'un ravissant tailleur rose.

— On vous dit de vous en aller ! hurla-t-il.

Michiko se laissa emporter par le flot. Indifférente à tout, elle traversa à un passage clouté sans se rendre compte de rien, faillit se faire écharper par une voiture, buta contre le trottoir d'en face et tomba à genoux sur la bordure de béton. Un vieux tout ridé, vêtu à l'ancienne, la ramassa :

— Alors, petite, fit-il affectueusement, tu es toute pâle. Tu es malade ?

Elle le fixa, s'efforçant de sourire :

— Non, je vous assure, je vais très bien. J'étais distraite. Domo arrigato.

Elle repartit au hasard. N'ayant plus qu'une envie : mourir.

Le cocktail était d'un ennui à se saouler systématiquement pour Corentin et Brichot. Ils ne connaissaient pratiquement personne, à part, bien sûr, l'inimitable G. -A. Dutour et le Keibu Takemoto, convié avec eux aux agapes. Dont le but était de « mieux faire se connaître » tous les participants de la ruche préparatrice de la conférence des « Sept ». Corentin s'arracha péniblement au buffet, pris d'assaut comme d'habitude.

— Tenez, fit-il. Si ça peut vous consoler...

Il tendit deux coupes de champagne à Brichot et Takemoto.

— Et toi ? hésita Aimé Brichot avant de tremper ses lèvres. Corentin

haussa les épaules.

— Je n'ai que deux mains ; et, de toute façon, j'ai déjà bu trois coupes, ça suffit comme ça.

Il s'immobilisa. Une main trop molle se posait sur son épaule. G. -A. Dutour.

— Ça va ? Vous avez récupéré ? jeta le diplomate avec une courtoisie exagérée. Corentin remercia d'une inclinaison de la tête. Dutour, évidemment, connaissait leur mésaventure de la veille, qui semblait le laisser totalement indifférent. À part qu'il avait vérifié d'un rapide examen que le visage du bel inspecteur était intact.

— Nous ne voyons pas votre épouse ? fit Corentin. Dommage, nous aurions tellement voulu faire sa connaissance !

Un nuage passa dans les yeux de l'attaché commercial.

— Valériane me fait régulièrement faux bond en ce moment, déclara-t-il, faussement enjoué. C'est l'époque du sumo, le savez-vous ? Elle est passionnée de ce sport.

Il s'examina les ongles.

— Le malheur, reprit-il, est qu'en ce moment même se déroule un match très important. Takena contre Miyako. Toute la presse en parle depuis trois jours. Notez, si Valériane se dépêche, elle pourra arriver avant la fin du cocktail. Elle me l'a promis.

Il coula des prunelles de velours sur Corentin.

— Après le cocktail, dit-il, faites-nous le plaisir de dîner avec nous.

Corentin remercia.

— Très volontiers.

Aimé Brichot parut du même avis, se forçant à sourire. Il n'était pas dans son assiette. Eprouvé par sa soirée d'hier, et quelques « prouesses » de sinistre mémoire. Il n'osait plus penser à Jeannette et, pourtant, il avait déjà le mal du pays. Le Japon, c'était beau, mais ça ne valait pas la maison. Surtout quand ça entraîne à mal se conduire... En outre, il se sentait prodigieusement mal à l'aise dans ce caquetage général. Ça fumait, ça buvait sec, ça criait pour se faire entendre. Il faisait moite, le parfum des femmes n'arrivait pas à dominer l'âcreté de la fumée et de la sueur. Et puis, c'était vraiment trop un monde de snobs. D'autant plus snobs qu'ils paraissaient tous être investis d'un rôle important. Le monde des ambassades où le premier crétin venu se sent un crack parce qu'il a le privilège de faire partie de la secte des « représentants » de la France...

Il choisit de vider son verre et d'en redemander un autre. Ça commençait à aller mieux. Au moins, le champagne était bon. Il finissait par se dire qu'après tout, lui aussi représentait la France.

André M... étudia encore une fois Boris Corentin de haut en bas.

Décidément, l'homme lui plaisait. Visiblement intelligent sous ses airs de play-boy.

— Tenez-moi au courant de tout, murmura-t-il, j'y tiens beaucoup.

Il se fit professionnel.

— Vous voyez ce que je veux dire ?

Corentin approuva.

— Je préfère que vous me parliez de cette façon, dit-il au hasard.

Tout était « merveilleux » depuis leur arrivée : une mission en bois, passée à faire du tourisme. Un dossier confié au principal suspect, et maintenant, un ambassadeur qui se lançait dans le double jeu. Il soupira, se demandant ce qu'il était venu faire dans cette galère.

— Puisque vous voulez être au courant de tout, monsieur l'ambassadeur, laissez-moi vous informer que pas plus tard qu'hier soir, on a voulu nous enlever, l'inspecteur Brichot et moi-même.

La réaction d'André M... ne fut pas celle qu'il attendait. Au lieu de s'apitoyer, ne serait-ce que par pure politesse, l'ambassadeur le fixa en silence, yeux mi-clos. Tirant machinalement sur sa cigarette.

— Suivez-moi, dit-il enfin.

Dans un bureau à l'écart, duquel il congédia deux jeunes gens des deux sexes, en train de pique-niquer joyeusement sur un plateau garni de beaujolais et de cuisses de poulet, il accabla Corentin et Brichot de questions précises, nombreuses.

— Mettez-moi tout ça sur papier, conclut-il. Un rapport détaillé.

À l'étranger, un ambassadeur a pouvoir sur tout, y compris la police de son pays.

Dehors, Takemoto les guettait.

— Il vous a parlé du coup d'hier soir, n'est-ce pas ?

Corentin sourit avec amitié. S'il avait eu des soupçons un temps sur le Keibu, celui-ci les avait fait s'évanouir la nuit dernière... À moins que son intervention martiale, assortie de coups de feu, fasse partie du programme d'une pièce dont Corentin se sentait de plus en plus, avec Brichot, le héros principal. Mais sans connaître son rôle précis.

— Vous êtes fin, monsieur le Keibu, Son Excellence nous a félicités pour notre bonne chance, et il vous a aussi complimentés pour votre rapidité d'action. Je crois même que, tout à l'heure, il tiendra à vous le dire en personne.

Il mentait. André M... n'avait jamais parlé de ça.

Takemoto, faisant semblant de croire au mensonge, le regarda avec une attention d'où la confiance n'était visiblement pas exclue. Au quart de tour, Corentin devina ce qu'il pensait : était-il, oui ou non, ainsi que Brichot, un

simple inspecteur de la Brigade Mondaine ? Ou tout autre chose ?

Corentin ne répondit pas à l'interrogation muette. Malheureusement, il n'était qu'inspecteur de la Mondaine. Et il se disait qu'il avait une envie frénétique de passer au SDECE. Au moins, il aurait les coudées franches...

Valériane Dutour escalada en courant les marches de l'ambassade et donna machinalement son léger manteau de tergal gris bleuté au vestiaire. Elle connaissait les lieux. Elle se rua vers les toilettes et se refit rapidement une beauté, vérifiant surtout qu'elle avait l'air normal, l'air d'une épouse d'attaché commercial, et pas d'une femme qui sort des bras d'un pachyderme en rut.

— G. -A. ! s'exclama-t-elle en entrant dans la fournaise, j'étais sûre que tu serais la première personne que je trouverais ici.

Elle se serra contre lui, jouant parfaitement son rôle pour la galerie. Dutour la repoussa assez vite.

— C'était beau ?

Elle approuva.

— Splendide. De vraies bêtes. Je ne m'en lasserai jamais.

Il sourit.

— Tu as de la chance d'avoir du temps de libre. Mais viens, je vais te présenter deux nouveaux amis.

Il se pencha à son oreille tout en écartant le groupe devant lui avec l'autorité habile d'un habitué des réceptions.

— Ça t'amusera, ce sont deux policiers français, et de la Brigade Mondaine, mon poulet !

Elle adressa quelques inclinaisons de tête autour d'elle.

— Ça, je veux découvrir !

Valériane lui pressa le poignet en le relevant contre son épaule. Toujours le jeu de : « qu'est-ce qu'on s'entend bien, vous ne trouvez pas, les autres ? »

— Ils sont sexy, au moins ?

Il tendit le menton, mutin.

— À toi de juger.

Valériane prit son temps, s'immobilisant une bonne demi-minute.

— Le petit chauve à lunettes Amor est adorable dans le genre « qu'est-ce que je ne ferais pas pour avoir l'air british », mais le grand brun aux épaules de Tarzan, merde, ça c'est du viril !

Il lui retourna le poignet.

— Pas de gros mots, je te prie, même entre nous.

Elle lova sa joue contre son épaule.

— G. -A., je t'adore quand tu me grondes.

Valériane arrondissait les épaules, sûre de son charme. Incapable de faire

autre chose que de séduire. Sans doute, cet inspecteur de la Brigade Mondaine n'avait pas la masse de Takena, mais c'était un autre genre, merveilleux lui aussi. Le genre Tarzan. Tout en lui parlant elle rêvait à des suppositions folles. Takena contre l'inspecteur. À mains nues. Qui gagnerait ? Ils avaient la même taille. L'un faisait cent quarante-cinq kilos, l'autre sans doute quatre-vingt-cinq environ. Mais la dureté des muscles des mâchoires laissait présager de meilleurs réflexes, comme la vivacité de l'œil témoignait d'une science certaine du combat.

— Vous êtes là pour longtemps ? demanda-t-elle, suave.

Corentin n'entendit pas sa question, trop occupé par ses pensées. Il avait affaire à une forte personnalité, doublée d'une très jolie femme. Nez retroussé, sourcils en amande, corps souple, Valériane Dutour avait tout pour plaire, en parfaite mondaine d'ambassade. Seulement voilà, elle était au nœud d'un mystère suffisamment important pour que la police française, d'habitude pingre sur les frais, l'ait expédié avec son équipier à l'autre bout du monde...

Valériane agita ses orteils dans ses escarpins.

— Monsieur, insista-t-elle, je vous demandais...

Il revint à la réalité.

— Pardonnez-moi, fit-il, l'atmosphère est si étouffante !

Elle daigna admettre l'explication.

— Avez-vous au moins un bon hôtel ? reprit-elle.

Il donna le nom. Elle apprécia.

— Parfait, mais puis-je me permettre d'être indiscrete ? Est-ce que vous trahirez un secret d'Etat si vous me dites pourquoi vous êtes ici ?

Il lui trouva l'air un rien trop futé sous les paupières légèrement fardées.

— Puis-je être franc ? Oui, votre question est indiscrete.

Elle accusa le coup avec élégance. Attrapant un serveur au passage et lui intimant l'ordre de désaltérer ces messieurs et elle-même.

Verre de champagne entre ses doigts frétilants, elle se lança dans une conversation mondaine effrénée. Tout y passait, les musées, les temples, le bonheur de vivre dans un groupe très uni...

Son mari revint.

— Au fait, dit-il, j'ai oublié de te dire, nous dînons avec nos nouveaux amis, tout à l'heure. Si tu es d'accord, bien sûr.

Valériane Dutour parut s'électriser.

— Comme c'est bête ! gémit-elle. Si tu m'avais prévenue à temps...

Son visage s'était altéré, presque marbré.

— Vraiment je ne peux pas. Excusez-moi. Reprenons date.

In petto, Aimé Brichot trouva bizarre une épouse qui a des rendez-vous

extérieurs à l'heure du dîner, et sans en avoir informé son mari.

— Ça ne fait rien, dit Corentin avec un regard charitable pour G. -A. Dutour, nous ferons ça un autre soir.

Valériane se mordit les lèvres.

— Pourquoi pas demain, fit-elle, si cela vous convient ?

De nouveau, Corentin ne l'écoutait plus.

Ghislaine Duval-Cochet, la belle déchaînée des remises d'Anchorage, venait de faire son entrée, parfaite dans une robe de jersey noir moulante à faire glapir de concupiscence un régiment de samouraïs.

Elle repéra tout de suite Corentin et s'avança vers lui, foule écartée d'office sur son passage. On ouvre la route aux reines...

— Boris ! s'exclama-t-elle, joyeuse. Vous ici !

Valériane Dutour blêmit. À la fin, ce flic était agaçant.

Corentin se pencha :

— Laissez-moi faire les présentations.

Il se tournait vers Valériane. Ghislaine partit d'un long rire de gorge.

— Mais, nous nous connaissons, mon vieux, et depuis longtemps !

Elles babillèrent une petite paire de minutes sur des sujets dont l'essentiel abordait des soirées pratiquées par lune et pas par l'autre, et inversement.

— Tiens, tu ne portes aucun bijou, nota Valériane. Ce n'est pas dans tes habitudes.

Ghislaine battit des paupières en forme de cœur vers Corentin.

— Je t'expliquerai un de ces jours...

Garce, elle abandonna aussitôt sa copine, pour se lover contre Corentin.

— Alors, beau brun, on n'a pas eu le temps de m'appeler ?

Il rit.

— Tokyo est un choc dont il faut laisser aux nouveaux le temps de se remettre.

Elle daigna admettre.

— On se voit quand ? fit-elle, directe. Je suis libre ce soir.

Corentin hésita. La tuile... L'enquête ou Ghislaine ? Il fallait choisir, et c'était mufle de dire non. Un rapide combat intérieur se déroula en lui. Le devoir sortit gagnant.

— Vous m'avez dit que vous étiez à Tokyo pour longtemps, commença-t-il, je préfère expédier d'abord mes corvées.

Elle hocha la tête. Princièrè.

— Mes bijoux sont à vous, fit-elle. C'est dans le contrat.

Il se cabra, vérifiant que le brouhaha général leur permettait vraiment une

conversation intime.

— Je n'ai jamais voulu les prendre, ils sont à vous quand vous voulez.

Ghislaine savoura le feu des yeux noirs.

— Taureau en tout, même dans la fierté, fit-elle à voix basse.

Elle prit une aspiration, soulevant le jersey de sa robe.

— Soit, reprit-elle, vous me convoquez quand vous le voulez.

Il l'étudia, remué. C'était plus fort que lui, son désir d'elle remontait.

— Ghislaine... fit-il à son oreille, sans achever.

Elle vérifia, très bonne « copine », que Valériane ne les perdait pas de vue, enlaidie par la jalousie.

— Il y a des coins tranquilles ici, si c'est de ça que vous voulez parler...

Il haussa les épaules.

— Ah, non...

— Quoi ? De mauvais souvenirs ?

Il agita la main.

— Ne jouez pas les idiots, mais quand même...

Elle caressa entre index et pouce le lobe d'une oreille où plus rien ne pendait.

— Vous n'avez vraiment aucune idée ?

Corentin reconnut que non.

— Eh bien, moi j'en ai une ! s'exclama-t-elle.

Elle se haussa vers lui.

— Le bureau de l'ambassadeur. Oui. Il y a un verrou dedans. Avec un peu de chance, il n'y aura personne à l'intérieur.

Reprenant un à un les rites qui paraissaient indispensables à sa libido, Ghislaine s'était encore une fois mise entièrement nue, puis s'était agenouillée sur la moquette épaisse. Ventre creusé, jouant du buste, bras relevés en croix, elle remuait son pubis abondamment garni. Puis elle se retournait et, profitant de l'espace dont elle n'avait pas pu disposer lors de leurs précédentes rencontres, elle évolua à quatre pattes, fesses ouvertes.

« Je joue ma carrière, se dit-il, je suis un fou. »

Ils avaient eu la chance de trouver un bureau vide. Pas celui de l'ambassadeur, où celui-ci téléphonait. Celui de G. -A. Dutour, le mari de Valériane...

Ghislaine s'offrit selon le rite. Bouche, puis reins. Avant de se rhabiller, elle lui redemanda, avec un ton de supplication qui tranchait incroyablement sur son dédain très « haute société » de tout à l'heure, au cocktail, s'il voulait bien daigner la « convoquer » un jour. Il ne répondit rien, comprenant qu'elle ne souhaitait pas de réponse précise, préférant l'attente et l'incertitude. Elle

n'insista pas. Leur jeu se déroulait parfaitement, selon les règles qu'elle avait édictées.

— Je ne suis pas trop défaite ? interrogea-t-elle, une fois rhabillée, en se lissant les tempes à deux mains. Il n'y a pas de glace ici, c'est bien un bureau d'homme...

— Ah, vous voilà, où étiez-vous donc tous les deux ? s'exclama Valériane Dutour, très vipère dans le ton.

— Je te raconterai, minauda Ghislaine, cambrée. Un de ces jours...

Valériane se passa nerveusement la langue sur ses lèvres.

— Je n'ai pas perdu mon temps, de mon côté, j'ai eu le privilège de faire la connaissance de monsieur Brichot, un homme d'excellent conseil. Nous avons parlé cuisine et boutiques. C'est fou ce qu'il connaît sur les fringues, d'homme bien sûr. Il faudra absolument qu'il communique ses adresses à G. - A.

Brichot se gratta la moustache, suffisamment naturel pour que Corentin comprenne que, réellement, il avait joué le grand jeu.

— Brave Mémé, se dit-il, tu m'épateras toujours.

Valériane attrapa Aimé Brichot par le poignet.

— Venez, ordonna-t-elle, nous allons causer sérieusement. Alors, vous disiez, rue du Faubourg-du-Temple, on peut acheter les chemises de chez Sulka, au quart du prix ? Les mêmes n'est-ce pas, absolument les mêmes ?

Aimé Brichot se massa les arcades sourcilières, l'air douloureux.

— Veuillez m'excuser, finit-il par dire, je suis mort de fatigue.

Il hasarda un sourire timide :

— Je crois que j'ai bu trop de champagne au cocktail.

G. - A. Dutour agita la main.

— Pardonné d'avance, décréta-t-il. C'est la fatigue du voyage, nous connaissons tous ça.

Corentin jeta un regard noir à son équipier qui se levait. Ils étaient chez Dutour, où ils avaient dîné, en célibataires, de boîtes au demeurant excellentes, arrosées d'un chiroubles de première qualité. Maintenant, le moment des alcools était arrivé. Avec celui du début des conversations sérieuses. Et Brichot s'en allait, le laissant seul avec l'homosexuel...

— Tu as l'adresse de l'hôtel au moins ? demanda Corentin, acide.

Brichot exhiba une petite carte écrite en anglais d'un côté, en japonais de l'autre. Takanawa Prince Hôtel.

— Tous les taxis connaissent, dit Dutour. Il vous suffira de montrer votre carte, côté japonais. Je ne vous en appelle pas un, ils vadrouillent partout.

Georges-Archibald Dutour fit délicatement tourner son verre de cognac dans sa paume pour le réchauffer.

— Que voulez-vous, fit-il, d'un ton presque pitoyable, je tente toujours ma chance. Il leva son verre.

— Sans rancune, j'espère !

Corentin haussa le sien.

— Du moment que ça s'est limité aux paroles. Mais je réponds à votre question avec la sincérité qu'elle mérite. Je ne suis pas homosexuel. Je n'ai rien contre les homosexuels, oublions tout ça.

G. -A. Dutour vibra, soulagé.

— J'ai subi tellement d'avaries, murmura-t-il. Vous comprenez, c'est ma vraie nature. D'accord, je suis marié, et j'ai cru que mon épouse me guérirait, comme si on pouvait guérir de ce mal là... Nous nous sommes bien entendus longtemps, jusqu'à notre arrivée à Tokyo. Et un spectacle de sumotoris que nous sommes allés voir une fois ensemble. Depuis Valériane a bien changé...

Il était tard. Corentin se trouvait, lui, flic de la Mondaine, dans la maison, coquette et ravissante, d'un fils de bourgeois énarque et promis à une belle carrière. Dutour avait essayé de le baratiner et maintenant, sans rancune, comme il disait, il confiait des secrets intimes. Immuable pouvoir de la nuit, qui pousse aux aveux...

Dutour continuait, noyé dans son besoin de parler. Un après-midi, il avait fait la connaissance d'un jeune stagiaire d'ambassade. Avec qui tout avait très vite « collé ». G. -A. Dutour avait basculé de l'autre côté de la sexualité. Avec son épouse, ils avaient failli en arriver au divorce. Mais elle s'était passionnée pour les combats des sumotoris. Statu quo réciproque. Lui, honnêtement, avait proposé une séparation. Elle avait refusé. Il devinait bien pourquoi : l'aisance matérielle qu'il contribuait à lui apporter n'était pas négligeable.

G. -A. Dutour finit son cognac.

— Je vous ennuie, et je suis un peu fou de parler comme ça. Mais nous autres, expatriés, nous avons besoin de nous confier à ceux qui arrivent de France.

Il reposa son verre.

— Monsieur Corentin, je sais qui vous êtes.

Corentin se redressa, interloqué.

— Expliquez-vous.

Dutour agita la main.

— Mettons-nous d'accord. Je ne parle pas de votre dossier, mais de vous. Vous êtes un homme honnête. Alors, je vais vous dire quelque chose de sincère, et vous me croirez parce que vous avez compris que plus rien ne m'intéresse dans la vie. J'ai eu trop de chances, et je les ai gâchées. Ma carrière ne m'intéresse pas, mon ménage va à vau-l'eau, mes goûts véritables créeraient scandale si je les exposais. Je ne suis pas quelqu'un qui raconte des histoires, puisque je n'ai pas de but qui me fasse agir politiquement.

Corentin se concentra. Intéressé au plus haut point.

— Les fuites, reprit le diplomate, ça ne vient pas de moi...

Corentin alluma une cigarette.

— Qui vous dit que je le pense ?

G. -A Dutour attrapa mécaniquement la bouteille de cognac.

— Le dossier qu'on a dû vous remettre, c'est évident.

Corentin haussa les épaules, évasif.

— Vous savez, ce qu'il y a dans les dossiers...

Il commençait à deviner. Valériane et les sumotoris, la débandade du couple Dutour. Le refus de Valériane de divorcer. Pour rester au Japon, près des sumotoris...

Il se leva.

— Votre théorie ?

Dutour examina son verre.

— Vous êtes sur un coup pourri. On se sert de vous !

Corentin ne dit rien. Intérieurement très remué. Ainsi, ce qu'il se disait depuis son arrivée pouvait être supposé aussi ailleurs... À moins que Dutour ne joue un jeu vraiment très vicieux. Il se dit qu'à sa place un agent du SDECE n'aurait négligé aucune hypothèse, surtout celle-là.

— Si j'ai besoin de vous, dit-il, je peux vous appeler à n'importe quel moment ?

G. -A Dutour se leva à son tour.

— J'ai intérêt, moi aussi, monsieur Corentin, à ce que tout cela soit tiré au clair, articula-t-il. D'autant plus intérêt que, comme je vous l'ai exposé, je n'ai rien à perdre. Puisque j'ai déjà tout perdu.

Il vida son verre.

— Fors l'honneur, comme disait François I^{er} à Pavie. Qu'est-ce que l'honneur ? Je ne veux pas être sali.

Il redressa le buste et reboutonna sa veste.

— Allons, je vous raccompagne.

Corentin sourcilla, l'attaché commercial avait pas mal bu.

— Je me débrouillerai seul, assura-t-il, vous avez dit qu'il y avait toujours des taxis en vadrouille.

— Peut-être plus à cette heure. Venez, j'y tiens. Ma voiture est dans la cour.

Aimé Brichot grogna quand Corentin, sur la pointe des pieds, alluma la lumière de l'entrée.

— Ce n'est pas trop tôt ! fit-il.

Il se dressa sur les coudes.

— Alors, le pédé, il t'a eu ?

Corentin se bloqua, ahuri par le côté décidément très réveillé du dormeur à moustache qui attrapait ses lunettes sur la table de nuit d'un geste preste pour les chausser sur son nez.

— Non seulement le pédé, comme tu dis, fit Corentin en avançant, ne m'a pas eu, mais il m'a confié des choses très intéressantes.

Brichot se leva, marchant sur les jambes de son pantalon de pyjama un rien trop long. Il atteignit le mini-frigidaire de la chambre et en sortit une bouteille de jus de fruits.

— Au fait, tu bois quoi ? demanda-t-il à sa flèche.

Corentin fit signe qu'il ne voulait rien.

— Alors, Mémé, ton opinion ?

Brichot but au goulot, longuement.

— Mon opinion est la suivante. Dutour dit vrai. Il est coincé dans un piège à rats. Tout passe par lui, mais c'est sa femme qui trahit. Pourquoi ? Parce qu'elle bande, pardonne-moi l'expression, pour un sumotori. Elle a fait une bêtise, elle s'est fait surprendre chez l'un d'entre eux, reste à trouver lequel. Et ceux qui l'ont « coincée » lui ont mis un marché en main.

Il jeta sa bouteille vide dans la corbeille, au jugé.

— Sexpionnage, tu as entendu parler ?

Corentin s'assit dans un fauteuil.

— Mémé, chapeau ! avoua-t-il, sincère. Ça te réussit, les voyages lointains, pour la gamberge. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

Aimé Brichot s'allongea sur son lit, orteils écartés en éventail.

— Je vais me dévouer.

Corentin commença à se déshabiller.

— Tu vas te faire prier longtemps ?

Brichot tassa son oreiller.

— Demain, j'ai rendez-vous avec la Valériane. Je lui tirerai les vers du nez. Du moins j'essayerai. On est assez tombés amis, tu sais ? Pas encore comme avec ta Ghislaine, mais quand même. Ta Ghislaine, au fait, méfie-toi. C'est une amie de Valériane. Des fois qu'ils nous l'auraient mise aussi sur le paletot, comptant sur la petite faiblesse classique... Enfin, je vais m'occuper de tout demain.

Il se redressa, comme mû par un ressort.

— Boris, on a promis à Baba de l'appeler, quelle heure est-il ?

Corentin consulta la montre de chevet lumineuse.

— Trois heures, donc...

Il calcula.

— Il est huit heures du soir à Paris, une chance qu'il soit à la maison...

La communication fut lamentable. Pas techniquement, le son était parfait, mais Boris Corentin était tellement traumatisé par le guêpier où il se sentait fourré qu'il ne dit rien, ou presque. De l'autre côté de la ligne, Charlie Badolini s'énerma lui aussi, et lui aussi bridé par trop d'ukases. La conversation fut heureusement coupée par une standardiste maladroite. À qui Corentin répondit, quand elle s'excusa, qu'il avait terminé.

— Mémé, conclut-il, je vais faire un rapport écrit à Baba. Par l'ambassadeur et la valise diplomatique. Baba est bizarre. Je veux en avoir le cœur net.

Brichot fit quelques grimaces.

— My dear, fit-il, tu as raison. À situation exceptionnelle, solution exceptionnelle.

Corentin le fixa, médusé.

— Tu es bien placide, toi ! C'est ton rendez-vous avec Valériane qui te met dans cet état ?

— Eteins, il fait sommeil.

Corentin ne put rien en tirer de plus. Il réfléchit longtemps dans la nuit. Dehors, un violent orage s'était déclenché. Les vitres de la chambre claquaient sous une mitraille de pluie. L'air fraîchit. Il se releva pour baisser le climatiseur. Avant de sombrer, il eut la vision de Ghislaine, la trop belle nymphomane, en train de s'envoyer un sumotori, partie à trois, avec la Valériane. Il était fou. Son imagination le perdrait... Mais quand même, il nota l'image en coin dans sa tête.

La chambre des policiers français du Takanawa Prince Hôtel baignait dans un silence réparateur. Aimé Brichot, à plat ventre, étreignait son oreiller, faisant des rêves pleins de remords côté Jeannette.

Corentin, lui, récupérait, comme toujours. Sa fameuse puissance de sommeil. Demain, il aurait les idées plus claires, et, dans le repos, les informations recueillies aujourd'hui, il en avait la certitude, en se couchant, se clarifieraient. Le raisonnable apparaîtrait, et l'illogique filerait, honteux, vers les oubliettes.

CHAPITRE XII



Aimé Brichot virevolta longuement du côté pile au côté face, devant la glace du placard.

— Pas mal, apprécia-t-il sans fausse modestie, je vais plaire.

Chaussures Churchs marron, à trous, costume de demi-saison en fin lainage beige tirant sur le vert, il était particulièrement satisfait de sa cravate en tricot d'alpaga beige foncé.

Il s'arma de son parapluie pliant, acheté à la boutique de l'hôtel : la journée s'annonçait humide. Pluie et vent fort venu du large, de l'est. Même en mai, l'une des meilleures saisons, les orages en cataractes sont fréquents au Japon.

Corentin jeta lui aussi un regard, rapide, à sa silhouette dans la glace. Son costume sombre sur chemise bleu ciel convenait tout à fait à son rendez-vous personnel, d'un genre tout différent de celui de son équipier.

— On démarre, fit-il en attrapant la clé de la chambre. Au boulot !

Dans le hall, ils ne furent pas surpris de voir, de biais, leur éternel « ange gardien » se lever après leur passage. D'une certaine façon, ils auraient été déçus de son absence. Il commençait à faire partie du paysage...

Le « privé » nippon marqua un instant d'hésitation en ouvrant la portière de sa voiture. Quelque chose se passait qui n'était pas conforme aux prévisions : les deux Français appelaient chacun un taxi différent... Il se rappela une petite phrase des fiches les concernant ; le plus important était le grand brun, celui qui ressemblait à Alain Delon ! Il suivit le taxi de Corentin.

Une heure plus tard, il revenait, furieux, à l'hôtel. Il s'était trompé de filature ; le grand brun n'était allé qu'à l'ambassade de France. Il se rassit, attendant le retour du petit chauve. Au bout d'une heure, rien de nouveau, sinon que près de lui, à la réception, l'accompagnateur des Français, le Keibu Takemoto, négociait des places de sumo. Pour l'après-midi même, trois

places, et au prix fort 40000 yens chaque place. Il était vrai que pour le combat du jour, les imprévoyants ne pouvaient que se rabattre sur le marché noir. Quand même c'était une information intéressante : les Français allaient se rendre au sumo. Pourquoi ? Avec ce qu'il savait du niveau de misère bien connu des policiers français, côté frais, il fallait une raison autre que le pur tourisme pour engager une telle dépense...

Valériane Dutour se rassit dans un canapé bas, jolie jupe plissée ramenée sagement sur ses genoux. Elle était ravie. Pendant trois quarts d'heure, elle avait accumulé des dizaines de renseignements précieux sur la « sape » masculine, comme elle disait avec son léger accent mondain. Les nouvelles adresses à la mode à Paris, les tuyaux des grossistes. Ce serait toujours ça de gagné lors de sa prochaine visite, quand elle ferait du shopping à l'intention de G. -A. Il serait comblé de ses attentions. Très précieux pour leur statu quo conjugal.

— Vous buvez quelque chose ? fit-elle, avenante.

Ils convinrent d'une orange pressée. Gentiment, Valériane questionnait Aimé sur sa famille, ses enfants. Elle soupirait. Il avait bien de la chance. Son ménage à elle était un échec, elle pouvait le dire, c'était de notoriété publique.

Elle se rapprocha de lui.

— Monsieur, murmura-t-elle, je suis heureuse de parler avec vous. Parce que, n'est-ce pas, inutile de biaiser, vous êtes au courant de beaucoup de choses sur mon compte, et celui de mon mari ?

Elle poussa un soupir lamentable.

— Que feriez-vous à ma place ? Je vous parais peut-être folle de me confier aussi directement mais à qui voulez-vous que je parle ici, à Tokyo, dans ce petit cercle des ambassades où tout le monde s'épie ? On a tellement besoin de soutien quand on a des problèmes...

Brichot esquissa un bon sourire sous sa fine moustache. Pas étonné, dans le fond. Les policiers sont bien placés pour le savoir : rares sont ceux et celles qui savent garder un secret, même si le divulguer leur porte tort.

Aimé Brichot en eut très vite la preuve, encore une fois. Valériane Dutour possédait bien un secret qui lui brûlait les lèvres. Et c'est avec le soulagement classique qu'elle le livra à ce visiteur dont la gentillesse avait si bien su l'amadouer : elle avait un amant.

— Vous savez ce que c'est d'aimer ? questionna-t-elle, l'air un peu égaré.

Il approuva.

Elle hésita.

— Il s'appelle Takena. Il est très célèbre, finit-elle par murmurer.

Aimé Brichot essayait de dissimuler l'intérêt puissant qu'éveillaient en lui toutes ces révélations intimes. Il se cantonna prudemment dans le rôle de l'ami compatissant.

— Vous risquez gros, puisqu'il est si connu, fit-il.

La gorge de Valériane se souleva.

— Bien sûr, je vois ce que vous voulez dire, mais il n'y a pas que cela.

Elle rêva, les yeux dans le vague.

— Pour arriver à le rencontrer, vous ne pouvez pas imaginer toutes les complications...

Il se sentait comme un chat à l'affût, veillant à ne pas commettre la moindre gaffe, laissant la souris se rapprocher seule, rendue inconsciente par la soif de se livrer.

— Tenez, vous allez rire ! s'exclama Valériane. Il faut que je passe par un intermédiaire quand je veux le voir. Un vrai garde-chiourme, japonais bien sûr, mais qui porte un surnom curieux. On l'appelle le « Chinetoque ».

Elle se bloqua. Ses joues s'étaient subitement marbrées. Brichot se garda bien de manifester quoi que ce soit. Elle se pencha pour attraper nerveusement la bouteille de jus de fruits sur la table basse.

— Encore un peu d'orange pressée ? interrogea-t-elle d'une voix altérée.

C'était fini. La souris avait été trop loin du côté du chat. Maintenant, elle se rétractait derrière le rempart de son mutisme. Il n'en tirerait plus rien.

Quand il s'en alla, elle le remercia encore de l'avoir écoutée, mais elle eut, une nouvelle fois, une lueur d'inquiétude frisant la peur et elle lui demanda :

— Ne racontez rien, je vous en prie ! À personne. C'est notre secret, sinon je ne vous dirai plus rien.

Elle se passa la paume sur les joues.

— J'ai tellement besoin de me confier, répéta-t-elle.

Il s'attarda sur le palier, sentant que, peut-être, elle avait autre chose à lui livrer, que tout le reste n'était que des préliminaires à l'essentiel, qu'elle s'était bloquée et était prête maintenant à lui faire d'ultimes révélations. Remué, Aimé Brichot fit une comparaison. Deux personnes portant le même nom et cependant tellement différentes. La Valériane d'hier soir, au cocktail, papillonnante et gosse de riche. Et celle d'aujourd'hui, pas du tout l'évaporée en mal d'aventures qu'il s'était imaginé : dure et fragile à la fois, paraissant n'avoir continué à jouer son jeu mondain, avec la « sape », que pour se donner le courage d'aborder un sujet qui était d'une autre planète.

Encore une fois, Valériane se reprit.

— Au revoir, dit-elle, mais revenez.

Elle l'observa sous ses longs cils fardés juste ce qu'il fallait pour une bourgeoise.

— Vous avez l'air bon, vous savez, monsieur l'inspecteur ! s'écria-t-elle avec un long rire de gorge.

Ce qui surprit le plus Aimé Brichot, ce fut ce que la télévision ne montre

jamais, l'odeur. Hier, il avait regardé sur un petit écran une retransmission du match de sumo de la journée, et ce que ses rétines avaient avalé, il le retrouvait depuis ce fauteuil de balcon, tout près de la loge impériale, encore vide, où il s'était installé avec Boris et Takemoto. Même impression de luxe barbare, de rites venus de la préhistoire et de gladiateurs pareils à des mammouths épilés. Le vrai Japon, ancestral, profond, d'avant l'arrivée du commodore américain Perry en 1853 dans la baie d'Edo. Ce que la TV ne montrait pas c'était l'indéfinissable ragoût d'atmosphère montant aux narines : nourriture, thé, saké et bière mélangés. Les spectateurs s'empiffraient. En clair, ils saucissonnaient à l'entracte, terminant les reliefs à leur place après la reprise des combats. Dur pour une narine anglophile...

De plus en plus parfait dans son rôle de guide, Takemoto racontait les origines du sumo, ses règles, son rôle, insistant sur le côté sacré, le fait que les yokozunas, les champions des champions, étaient réellement investis d'une puissance divine, et qu'on ne comprenait rien au Japon si on ne comprenait pas ça. Ils étaient des demi-dieux, des Bouddhas vivants, porteurs du destin immortel de l'Empire du Soleil Levant. D'ailleurs, avoir un fils d'un sumotori était le rêve de toute vraie Japonaise : enfanter un dieu, fils de dieu.

— Aa, so deska !, émit Brichot.

Takemoto le fixa, intrigué.

— Vous parlez japonais ?

Brichot se gratta la moustache.

— J'apprends, j'ai acheté un petit guide linguistique.

— Bravo, approuva Takemoto, c'est très gentil à vous.

— Aï, aï ; fit Brichot.

Ils s'immobilisèrent : Takena entra sur le ring. Fascinés, ils dévorèrent des yeux la lente succession des rites préparatoires. L'adversaire de Takena était un poussah plus joflu que nature de cent quatre-vingts kilos, un certain Tokoro.

— Il est bien moins coté que lui, souffla Takemoto.

Takena correspondait vraiment à l'image du dieu, à la fois massif et alerte dans ses génuflexions rituelles. Très droit, d'une élégance totale malgré sa graisse, les yeux en amande, à la fois doux et lumineux, parcourant le ring. Sous son pagne, une proéminence hors pair. Les rares femmes de l'assistance le buvaient des yeux.

Les deux yokozunas se jetèrent l'un contre l'autre au signal de l'arbitre en kimono de samouraï.

— Ha, gémit Takemoto, il a perdu !

Quinze secondes ne s'étaient pas écoulées depuis l'entrée en matière que Tokoro, projetant ses biceps en avant, avait agrippé Takena par les épaules et l'avait tiré violemment à lui tout en s'esquivant de côté, roulant dans l'argile

du ring. Déséquilibré, Takena était parti bouler hors du cercle de boyaux de riz.

Il ne manifesta rien en revenant saluer. Egal, dans le maintien, à son vainqueur.

Au bar des coulisses, Takemoto tendit une bière à Corentin.

— Pourquoi vouliez-vous venir ici ? demandât-il comme quelqu'un qui n'en peut plus de ressasser tout seul des questions. Pourquoi vous a-t-on attaqués l'autre soir ? Pourquoi l'absence de M^{me} Dutour vous inquiète-t-elle tellement ?

Corentin sourit. C'était vrai, après le combat, il avait demandé à Takemoto de trouver Valériane, et celui-ci était revenu bredouille. La jeune femme n'avait pas paru cet après-midi-là à sa place habituelle, dans les tribunes diplomatiques. Takemoto avait téléphoné à l'ambassade. Dutour avait confirmé que sa femme lui avait bien annoncé sa venue au spectacle de sumo.

— N'écoutez pas vos mauvais doutes, dit Corentin, nous sommes vraiment de la Brigade Mondaine, pas du SDECE. On nous a attaqués parce que, justement, on nous prend, comme vous tous ici, pour autre chose. Notre tâche précise est bien différente.

— Et c'est laquelle ? hasarda Takemoto, avide.

Corentin soupira.

— À votre avis, pourquoi faire jouer à des policiers de la Brigade Mondaine des rôles d'agents d'espionnage ? Il en existe faits pour. Ne mélangeons pas les rôles, le nôtre est classique. Je vous le révélerai en temps voulu.

Un sixième sens l'avertit qu'on les observait. Il se retourna. Derrière eux, un Japonais, très grand pour sa race, avec des traits chinois.

— Je m'absente une minute, murmura Corentin sans rien dire de ce qu'il venait de remarquer. Je vais aux toilettes.

Le vieil homme à l'auriculaire coupé vira vers la porte vitrée à demi aveuglée par un voilage. Ils étaient dans une petite pièce mal éclairée, une salle de massage. Son compagnon, celui qu'on appelait le Chinetoque, paraissait ne pas s'étonner qu'il porte un masque de gaze sur le visage. Son patron était enrhumé, voilà tout. Il se tourna lui aussi vers l'extérieur. Là-bas, dans le couloir vivement éclairé, l'Européenne élancée, l'épouse de l'attaché commercial de l'ambassade de France. Le dos appuyé à un mur crasseux, elle fumait nerveusement. Incongrue avec son élégance et sa blondeur, dans ce lieu où couraient les employés, les aides des sumotoris, tout le petit peuple des coulisses des salles de sport. Une minute avant, le Chinetoque l'avait interrogée, ici même, avant de lui dire de retourner attendre dehors. Puis le patron était venu.

— Ainsi, son mari recommence à vouloir divorcer, et il a changé la

combinaison du coffre sans la prévenir...

L'homme au masque se gratta le front.

— Dans le cas du divorce, reprit-il, il voudra quitter le Japon. Elle, qu'est-ce qu'elle deviendra ? Pas d'importance, au fond, de toute façon, puisqu'elle n'a plus rien à nous apporter.

Valériane, lèvres tremblantes, avait tout à l'heure avoué au Chinetoque qu'elle venait aujourd'hui les mains vides. Pas de film, le prix qu'on lui faisait payer pour avoir droit à Takena. Elle se sentait nue comme une femme ruinée, sans autre solution que le désespoir. Elle n'avait pas eu le courage d'aller voir combattre Takena. Et il avait perdu tandis qu'elle attendait ici, dans ce lieu immonde, le bon vouloir de son pourvoyeur... Comme si, loin d'elle, la chance l'abandonnait. Sans doute, elle savait qu'au sumo, les meilleurs yokozunas ont leurs séries noires, mais quand même. Dans cette défaite qu'elle avait apprise par les cris des masseurs de Takena, puisqu'elle comprenait le japonais, elle avait senti le signe du destin. La chance tournait...

— De toute façon, fit le Chinetoque avec une moue professionnelle, je ne vois pas ce qu'on peut faire d'elle, désormais. Dans toutes les hypothèses, elle est grillée. Elle n'était valable qu'en tant que femme de diplomate ayant accès au coffre de son mari, et comme premier maillon d'une chaîne à développer, du côté de la France.

Son compagnon réajusta son masque. Il avait de longues mains fines aux ongles soigneusement polis.

— Je sais. Le but final, les secrets du « Spatial » français... Quoi ? Elle nous craque dans les pattes avant même d'avoir été utile à nous servir d'appât pour d'autres contacts ? Tirons un trait et recommençons ailleurs.

Le lent travail de fourmis de tous les services d'espionnage industriel du monde... Là, l'enjeu était autrement important que la personnalité, minuscule, de Valériane Dutour, pour les dirigeants de la Hendo Kaï. Ce qu'ils voulaient obtenir ce n'était rien d'autre que le vol pur et simple des secrets de fabrication français d'une certaine technique spatiale de pointe. On commence petit, avec une épouse volage, puis ça fait boule de neige, plus vite qu'on ne croit. À moins que tout rate dès le début, comme cela venait de se produire.

— Franchement, tu la juges récupérable ou pas ? insista l'homme au masque.

Le Chinetoque alluma une cigarette.

— Trop bourgeoise, trop décadente.

Le masque se leva.

— Trouve la solution. C'est décidé, elle est de trop. Et je suis sûr que tu ne manques pas d'idées.

Il secoua la tête.

— Petite idiote, je ne suis même pas sûr qu'elle se soit rendu compte qu'elle trahissait son pays...

Il se rassit.

— Ah, j'oubliais... Les deux policiers parisiens. Il y a du nouveau ?

Le Chinetoque raconta ce qu'il avait appris le jour même.

— Bon, rien de très pressé pour l'instant, on avisera en temps utile. Laissons-les s'enfermer, ça peut nous aider. Va t'occuper de la nymphomane.

Valériane était de plus en plus blême sous les lampes sourdes du local qu'on lui avait fait réintégrer. Devant elle, le Chinetoque parlait doucement, avec une voix presque chaleureuse. Il fallait se rendre à l'évidence, expliquait-il, il n'était plus question de continuer à collaborer. On la remerciait pour les services passés, et on se quittait bons amis, chacun gardant le secret, bien sûr. Quant à Takena, il promettait, lui, le Chinetoque, de le convaincre d'être compréhensif. Qu'elle ne s'inquiète pas, le yokozuna était un homme bien. À eux deux, ils trouveraient une solution.

Elle buvait ses paroles. Renaissant à l'espoir. Ainsi, elle allait peut-être revoir son amant...

— Ce soir ? murmura-t-elle.

Il sourit.

— Attendez, je vais aller le trouver.

Takena observa, boudeur, la liasse d'un million de yens. Dix fois plus que les autres fois pour l'Européenne.

— Tu as intérêt à l'accepter, grogna le Chinetoque. Ce ne sera pas avant longtemps qu'on te refera une telle proposition.

Le sumotori souleva ses lourdes paupières, massant douloureusement son épaule droite, sur laquelle il avait atterri, tout à l'heure, hors du ring.

— Le travail ? fit-il.

Le Chinetoque se pencha.

— Pas à haute voix, commença-t-il.

Takena vibrait, vert de rage.

— Toutes les mêmes ! beugla-t-il. Quand on leur demande une faveur, elles se défilent toutes.

Valériane se cacha la tête contre son coude, à plat ventre sur le lit bas de la

loge.

— Vous ne vous rendez pas compte...

Il lui écrasa le bas du dos avec le plat de la paume, l'obligeant à creuser les reins.

— Ouvre-toi à deux mains, ordonna-t-il, le souffle court.

Elle tordit la nuque en arrière. Buvant des yeux la masse du monstre qui la fascinait comme un serpent dominant sa proie.

— Oh non ! balbutia-t-elle, vous allez me massacrer.

Il éclata de rire.

— Mais non, c'est prévu par la nature, ces choses-là. Dans tous les pays du monde. Ton mari ne t'y a jamais fait goûter ?

Valériane sentait sa gorge se nouer. Jamais encore Takena n'avait ri comme ça, vulgairement, avec elle, ni tenu de tels propos. Sans doute, les autres fois, était-il brutal. Mais c'était ce qu'elle aimait en lui. Aujourd'hui, il était devenu un autre. Méchant, cruel. Bouleversée, elle ne le reconnaissait plus.

Elle se tordit encore sous la pression de la paume, paniquant devant le sexe dressé, gros et tendu comme un pieu de chantier.

— Mon Dieu ! fit-elle en se rejetant sur la couverture.

Elle n'avait pas dit oui, mais quand elle sentit que ses fesses, déjà, s'écartelaient sous la poussée du butoir, elle n'eut aucune réaction de défense. D'elle-même, elle ramena la couverture avec les ongles vers sa bouche et l'y enfourna. Juste après, Takena lui retourna les poignets dans le dos, plus haut que les omoplates.

Il l'écrasait, elle avait l'impression que les os de ses hanches allaient se briser comme du cristal sous le poids. Mais ce n'était rien à côté de la douleur centrale. Takena luttait avec des ahanements de taureau pour s'introduire. En vain. De toute évidence, la Française ne pourrait jamais le recevoir. Alors, il se releva en arrière, et, tenant toujours ses deux poignets d'une main, la travailla avec l'autre. Quand il jugea que le chemin était frayé, il replongea.

Même étouffé par la couverture rêche que ses dents serraient à se déchausser, le hurlement de Valériane traversa les cloisons. Ça y était, il était entré. Elle sut aussitôt que le plus atroce était pour maintenant : le membre de Takena était long comme son avant-bras.

Il la supplicia un quart d'heure durant, se retenant chaque fois qu'il pressentait l'explosion. Abandonnant ses mains, il avait cherché ses seins et les tordait. Elle geignait, incapable d'un vrai cri. Il y avait des moments où elle se demandait s'il n'allait pas lui faire exploser les poumons de l'intérieur.

Puis une nouvelle panique la saisit. Quelque chose d'atroce se passait en elle. Un abandon des muscles, effroyable comme une décharge d'électricité. Elle essaya de se dégager. Aussitôt giflée à lui dévisser la tête. Quand elle se rabattit dans la couverture sentant la sueur d'homme et les onguents de massage, elle sut que le pire tant redouté s'était produit. Takena avait déchiré ses muscles intimes.

Elle n'eut même pas la force de crier. Elle se ramollit, cherchant de l'air, le pouls battant la chamade. Takena se redressa, sidéré. Ça ne collait plus. Il n'était plus serré. Il se pencha, menton dans sa gorge ballottée de graisse, et vit le sang qui lui inondait le ventre.

— L'imbécile, grogna-t-il, frustré.

Il se mit à secouer comme un épouvantail le corps de l'Européenne, jusqu'à ce qu'enfin, au rythme seulement, il réussisse à prendre son plaisir.

Quand il eut fini, il attrapa Valériane par les cheveux et tira. Il rit en voyant son visage de cire et ses yeux exorbités.

— Fallait être plus souple, grogna-t-il.

Pour plus de sûreté, il tira encore sur les cheveux, cassant la nuque d'un coup de poignet. Mais il y avait longtemps que Valériane était morte. Avec une abominable dernière pensée : la constatation de sa déchéance et l'épouvantable honte, dépassant tout, de se dire qu'enfin, elle en avait fini avec sa vie banale et sans but d'épouse de diplomate condamnée aux cocktails et aux mondanités parce que tel avait été son destin de naissance.

À côté d'elle, Takena avait repris sa liasse de billets, vérifiant que le compte y était bien. Un million de yens pour assassiner une Blanche, c'était correct, finalement.

CHAPITRE XIII



— Regarde, qu'est-ce que c'est ?

Aimé Brichot poussa Boris Corentin par l'épaule. Il y avait des heures qu'ils planquaient, avec Takemoto, devant l'entrée de service du Kuramae Kokugikan, le temple du sumo. Après le spectacle, ils avaient vainement cherché Valériane. Corentin l'avait vue dans un couloir, mais elle avait disparu juste au moment où il courait vers elle. Après, rien. Plus de Valériane, nulle part. Les deux policiers français et le policier japonais, postés aux trois sorties, avaient tout surveillé sans résultat. Corentin avait fini par appeler G. - A. Dutour. Ce n'était sûrement pas très gentil, mais le diplomate, après tout, connaissait parfaitement la « passion » de son épouse pour le sumo. En raccrochant, Corentin avait fait un inquiet de plus : Valériane n'était pas rentrée et ce n'était pas normal : ils avaient à dîner trois membres importants d'une mission économique. Le genre de lâchage qu'il était hors de question qu'elle se permette. Sauf problème imprévu, ce que l'appel de Corentin, justement, laissait présager. En revanche Dutour avait des nouvelles pour Corentin : une jeune femme l'avait appelé, lui, Dutour. Pour lui demander où se trouvait l'inspecteur Corentin qu'elle n'avait pas réussi à joindre à son hôtel. Ghislaine Duval-Cochet... Corentin avait vaguement souri. Ghislaine choisissait mal son moment. Il avait d'autres chats à fouetter que de penser à elle et à ses bijoux, mis au coffre du Takanawa Prince Hôtel.

Corentin se figea. Là-bas, le Chinetoque venait d'apparaître à la porte de service, transportant avec un autre Japonais un grand coffre d'osier, très lourd apparemment. Un taxi en maraude leur boucha un instant la vue. Quand ils purent observer de nouveau, les deux hommes hissaient leur fardeau, à l'arrière d'une camionnette Honda grise. Le coffre leur échappa, couvercle battant, libérant un morceau de tissu de lin grège au coin duquel il y avait une inscription.

— Fonce ! cria Corentin à Brichot, arrête un taxi.

Brichot se lança en avant. Resté seul avec Takemoto, Corentin agita la main droite.

— Avez-vous un papier ? J'ai le stylo.

Takemoto extirpa un bloc-notes de sa poche.

Corentin griffonna quelque chose dessus. Maladroitement, ne comprenant rien à ce qu'il écrivait.

— Ce n'est pas parfait, mais j'ai une bonne mémoire visuelle, reprit-il. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Takemoto se pencha sur le feuillet, intrigué.

— Ah, je comprends. L'inscription illisible de loin sur le tissu. Vous avez de bons yeux. Et vraiment le sens du signe.

Il rit, admiratif.

— On dirait que c'est écrit par un écolier de sept ans, mais c'est lisible. Konaturo-Ueno.

Il réfléchit.

— Konaturo, ce peut être tout ce qu'on veut. Un nom. Ueno, par contre, voilà une indication. C'est un quartier de Tokyo.

Corentin reprit la feuille.

— J'oubliais, tout ça était inscrit dans un poisson stylisé. Comme ceci.

Sa main se remit à dessiner.

Brichot revint, penaud. La poisse paraissait avoir décidé de leur accorder ses faveurs : non seulement plus aucun taxi ne se présentait à l'horizon mais la camionnette avait filé.

— On est bons, tiens, soupira Aimé Brichot en ôtant ses lunettes pour en essuyer les verres avec son mouchoir à carreaux, juste au moment où on tenait une piste.

Corentin lui lança un regard gai.

— Qui te dit qu'on lâche la piste ? Elle est plus précise que tu ne crois.

Il alluma une Winston et aspira une bouffée. Il s'expliqua sur l'inscription. Silence de Brichot : il était myope. Corentin prit Takemoto par le bras.

— C'est une camionnette de livraison, n'est-ce pas ? Donc d'un commerçant, et de poissons, j'imagine, vu le dessin. Vous avez le quartier et le nom, ça ne devrait pas être difficile de retrouver l'adresse que je n'ai pas eu le temps de photographier.

Le Keibu Takemoto hocha péniblement la tête.

— Au Japon, fit-il, tout est différent de chez vous. Les habitants n'ont pas de carte d'identité et les rues sont numérotées à l'ancienneté des maisons. Vous voyez ce que ça signifie, le 5 à côté du 158, etc.

Il se redressa, très samouraï provoqué en combat d'honneur.

— Je vais me débrouiller, promit-il, solennel.

Boris Corentin se sentit pris d'une compassion totale. L'homme qui sanglotait devant lui était bien loin du gosse de riche qu'il avait connu lors de leur première rencontre, quatre jours à peine plus tôt. Georges-Archibald Dutour, diplomate promis aux plus hautes fonctions, n'était plus qu'une loque au col déboutonné et aux gestes désordonnées.

C'était samedi, jour de repos, jour de typhon personnel, pour G. -A. Dutour. À dix heures du matin, un coup de téléphone de la police japonaise, d'une rapidité ahurissante, comme à son habitude, l'avait informé avec les circonlocutions d'usage que son dériveur, à Mikawashima, petit port de plaisance de la banlieue nord de Tokyo, avait été retrouvé et identifié grâce à son immatriculation sur une pointe rocheuse où il s'était déchiqueté. On avait découvert des cheveux blonds et longs, avec du sang, sur la manivelle du winch. Des cheveux de femme. Puis on lui avait décrit les vêtements rangés dans le coffre de bord.

Exactement ceux que Valériane portait la veille au matin, quand ils s'étaient quittés...

Rien d'autre dans les parages du bateau. Et, surtout, pas de corps.

— Elle est morte, c'est évident ! cria G. -A. Dutour. Elle adore la mer, elle fait souvent de ces escapades. Le port n'est qu'à une heure de voiture. Elle a dû faire une fausse manœuvre, empanner, et la bôme lui est revenue dessus, l'assommant. Elle est tombée à la mer. Les courants sont très forts à cet endroit. Son corps a été emporté vers le large.

Il se tordit les mains.

— Mon Dieu, pourquoi ne pas m'avoir dit où elle allait ? Ah, je sais bien, j'ai peur de la mer, ça me terrorise. Elle n'a pas voulu m'inquiéter.

Corentin se pencha :

— Ne m'en veuillez pas d'insister. Votre épouse est-elle une bonne navigatrice ?

Le diplomate parut secoué par une décharge électrique.

— Mais elle est morte, vous parlez d'elle au présent !

Corentin se voûta, furieux de sa gaffe frisant la cruauté absolue : G. -A. Dutour, même avec ses problèmes conjugaux, prouvait par sa douleur combien il tenait au fond à sa femme.

— Je ne sais comment me faire pardonner, avoua-t-il, sincère.

G. -A. Dutour le fixa :

— Valériane était monitrice aux Glénans quand je l'ai connue.

Takemoto était dans une forme olympique, et pour cause : il avait réussi,

en trois heures, à retrouver l'adresse. Un poissonnier. Il conduisait comme un vrai Kamikaze dans les embouteillages.

— Voilà, nous sommes arrivés, dit-il en freinant à les éjecter tous les trois hors de la carrosserie.

La boutique était petite et exposée côté nord de la rue, comme il se doit à toute poissonnerie qui se respecte : rien de plus néfaste pour la conservation de la marchandise que les rayons de soleil. Non loin derrière, mais très haut, il y avait deux choses curieuses. Chacune sur un toit. La première était un « practice » de golf, en forme de toile d'araignée suspendue de filets verts. La deuxième était un bulldozer géant, peint en jaune, à quarante mètres du sol, avec le nom de l'entreprise : Komatsu.

Corentin et Brichot gardèrent ça pour les détails à raconter au retour. Le principal était ailleurs. Un troisième sujet d'étonnement, bien plus captivant du côté professionnel : l'arrière-hall de la boutique était bourré de coffres d'osier semblables à celui de cette nuit. Et le tissu dépassant de certains d'entre eux portait la même inscription.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Corentin à Takemoto. Si on questionne le patron, il va nous envoyer balader.

Il désignait du menton un grand moustachu joufflu, aux doigts rouges couverts d'écailles de poissons.

Takemoto sourit, yeux bridés au maximum.

— J'ai tout prévu, déclara-t-il en exhibant un mini-appareil photo puisé dans sa poche. Facile, vous êtes des touristes qui photographient. Je suis votre ami, je vais lui parler.

Le moustachu commençait quand même à trouver bizarre ces deux Blancs acharnés, après quelques pellicules visiblement gâchées pour rien sur le fameux fugu, le poisson qui tue même après la cuisson, si on le mange sans avoir su dépecer convenablement ses glandes au venin mortel, à photographier des coffres d'osier. Qu'ils demandaient d'ouvrir par-dessus le marché.

Corentin se repoussa. Agressé par une odeur de cadavre. Pas marin. Humain. Il ne connaissait que trop. Un flic de la Mondaine, ça fréquente la morgue. Et connaît le privilège de subir ses erreurs « techniques » côté réfrigération.

Le moustachu se rua.

— Ça va comme ça ! hurla-t-il. J'en ai marre !

Takemoto traduisit avec dignité. Corentin se pencha vers lui avec effort. Il commençait à sentir la nausée le gagner. Brichot, dans son dos, ne valait guère mieux. Tout cet étalage de poissons, certains encore palpitants, qui leur avait

donné faim en arrivant, leur faisait remonter le cœur au bord des lèvres depuis qu'un certain coffre d'osier était apparu devant eux. Réapparu, plutôt. Mais au fond, qu'en savaient-ils ? Ne faisaient-ils pas une erreur monumentale ?

— Pas moyen de le contraindre à soulever ce drap, n'est-ce pas ? interrogea Corentin d'une voix hachée. Ici aussi, il faut un mandat. Et nous n'en avons pas, évidemment.

Le Keibu s'inclina, très bas.

— Il vaut mieux partir, reprit-il. De toute façon, vous me l'avez dit, vous n'êtes pas en mission officielle.

Corentin se bloqua, livide.

— Je vous ai dit ça, moi ?

Takemoto se détourna.

— Enfin, il me semble.

Aimé Brichot vint se planter devant eux.

— Qu'est-ce qu'on risque ? fit-il, les dents serrées. On est trois. Si le coffre contient bien ce qu'on craint, le poissonnier est coincé. Bon Dieu, dans tous les pays du monde, un policier a le droit de poser des questions s'il tombe sur un cadavre !

Takemoto hocha la tête.

— Impossible, nous n'avons pas de mandat.

— Allez en chercher un !

Corentin haussa les épaules.

— Astucieux. À son retour, le coffre aura disparu.

Aimé Brichot ne l'écoutait plus. Ses gros yeux de myope rivés, derrière ses verres, sur Takemoto.

« Est-ce qu'on ne s'est pas complètement trompés sur son compte ? pensa-t-il, inquiet. C'est à ne plus rien y comprendre. »

Le Chinetoque posa sa veste sur le seul meuble à peu près libre de l'arrière-boutique.

— Merci de m'avoir appelé tout de suite. Il faut faire vite, ce sont des teigneux. Ils vont revenir.

Il était entré par la ruelle venant de Meitetsu, l'îlot insalubre voisin en voie de classement et de destruction. Le propriétaire avait enfin accepté de vendre : au Japon, il n'y a pas de loi d'expropriation. D'où les coudes bizarres, parfois, d'une autoroute autour d'un pavillon de banlieue récalcitrant. Maintenant, il surveillait le trottoir d'en face, où une Nissan rouge était rangée à la seule place permise. Coup de chance de l'adversaire, ou complicité de flics...

— Tu aurais dû faire ton travail depuis longtemps, reprit-il vers le moustachu. Tu as eu de la chance qu'ils n'osent pas soulever le drap,

imbécile !

Le poissonnier ne réagit pas. Avec l'« Organisation », pas question de jouer les vexés. Il attrapa une scie à découper les colonnes vertébrales des thons et souleva le drap.

CHAPITRE XIV



Non loin de la gare centrale de Tokyo, reconstruite dans le vrai style hollandais d'origine, mais sans le toit d'avant, pour cause de manque de crédits, après la guerre contre les Etats-Unis, le taxi de Boris Corentin et d'Aimé Brichot fut pris dans un embouteillage pas ordinaire pour un dimanche. Takemoto les accompagnait, inhabituellement taciturne. Ils revenaient du quartier des temples, le quartier Asakusa. Pas pour faire du tourisme. Ils n'avaient vraiment pas le cœur à ça. Depuis leur arrivée à Tokyo, rien ne marchait normalement. Enquête floue, appuis qui lâchaient, sentiment général de mensonge et de fausseté autour d'eux. Ne finissaient-ils pas par douter même du Keïbu Takemoto, leur planche de salut à laquelle ils s'étaient raccrochés comme deux noyés happés par la vase d'un marécage ? Boris Corentin ne décolerait pas. Depuis le réveil, il répétait qu'il en avait assez, qu'il rentrait, qu'il donnait sa démission, que son intuition du début se confirmait : on se jouait d'eux. Sinon, pourquoi, chaque fois qu'ils étaient sur le point de découvrir une piste, la plus minime soit-elle, tout s'écroulait ? Comme si un tireur de ficelles secret les manœuvrait comme des marionnettes.

Aimé Brichot, plus fataliste, attendait que ça se passe. En fait, au fond de lui-même, il espérait que Boris Corentin, sa flèche, trouverait le « biais », trancherait le « nœud gordien », les sortirait tous les deux du borborygme dans lequel il ne savait que trop, même s'il ne l'avouait pas, qu'ils s'enfonçaient.

La journée de samedi avait été un fiasco total. Ils s'en voulaient l'un et l'autre de ne pas avoir, bravant toutes les lois, ouvert ce coffre d'osier. Tout se serait peut-être réglé... Et tant pis si cela s'était passé dans le scandale. Au point où ils se trouvaient, tout valait mieux que ces « murs capitonnés » contre lesquels ils se heurtaient sans cesse. Ils n'avaient pas osé. Dans un pays étranger, surtout si loin de la France, le culot est moins facile. Puis Takemoto s'était éclipsé, et Corentin s'était demandé sérieusement pourquoi la « lune de miel » entre eux paraissait terminée. Les rats fuyaient-ils tous le navire ? André M..., l'ambassadeur, avait fait répondre absent. G. -A. Dutour était chez des amis. La soirée des deux envoyés de la Brigade Mondiale avait été sinistre. Dîner à l'hôtel, nourriture internationale, trop de whiskies après. Corentin n'avait même pas eu envie d'appeler Ghislaine Duval-Cochet.

Seulement, il y avait eu ce message, porté le matin au réveil, avec des excuses pour le retard, par un chasseur. Madame Duval-Cochet proposait un rendez-vous. C'était urgent. À l'entrée du temple shintoïste du quartier Asakusa, à midi. Elle s'expliquerait.

Pour ce qui était de visiter le temple, ils l'avaient visité. De fond en comble. Ahuris par les papiers d'horoscopes suspendus aux branches des camphriers sentant curieusement la friture, à l'entrée, peu après les Torii, les portiques de cèdre géant entourés d'envolées de pigeons. Ils avaient observé, à l'intérieur du temple, cernés par les fidèles en prières avec la même ferveur que dans nos églises, les réseaux de marques dans les bois des panneaux, imprimés par les jets des pièces d'offrande. Des prêtres officiaient en costume de cérémonie. La plupart très jeunes. Partout des miroirs, symbolisant le regard venu de l'au-delà de ceux à qui la construction a été dédiée. La foule était dense, agglutinée autour des boutiques de souvenirs comme aux abords du temple. Des nuées d'écoliers en uniforme noir et d'écolières en jupes bleues à plis les avaient assaillis, parlant anglais et français, demandant des pièces d'Europe, une adresse, une pose avec eux pour une photo souvenir.

Mais, nulle part, ils n'avaient vu Ghislaine Duval-Cochet...

Un « lapin » de plus, et incompréhensible. Boris Corentin n'avait-il pas, en garde, ses boucles d'oreilles, son collier, sa bague trois ors et sa montre Rolex ? Quelle femme était-elle donc pour lui abandonner tout cela ?

Peu avant quatorze heures, ils étaient repartis. Le ventre creux. La rage au cœur. Ils ne répondaient même plus aux phrases de Takemoto. Et pourtant, celui-ci avait été intarissable de gentillesse, et de science, pour leur commenter la visite du temple. Mais l'« électricité » ne passait plus entre eux...

— C'est quoi, tout ça ? s'exclama Aimé Brichot. Un cirque ?

Devant eux, un spectacle assez ahurissant. Des palanquins géants, couverts de dorures, supportant des statues de Bouddha surchargées de fioritures, et secouées par des porteurs vêtus uniquement de ceintures façon string semblables à celles des sumotoris. Des cohortes de jeunes gens excités par un délire visiblement mystique.

Le chauffeur de taxi parlait anglais.

— What is ail this ? interrogea Corentin.

Le chauffeur s'expliqua, placide. Il s'agissait de la fête shintoïste annuelle du temple du quartier, celui de Satobori-Duri. Il continuait, habitué aux questions des touristes : les jeunes gens balançaient les palanquins parce que dedans, il y avait les larmes des dieux.

Corentin le régla grassement.

Ils se retrouvèrent sur le trottoir, sidérés par ce spectacle d'un autre siècle dans une rue qui, en semaine, était en plein quartier des affaires. Des groupes s'agglutinaient partout. Inexplicablement, des porteurs de palanquins s'arrêtaient, tout à coup, se lançant dans des discussions interminables. Des filles costumées en geishas s'avançaient, happées dans des groupes. Derrière eux, après les masses des immeubles d'affaires, une tour géante, surmontée d'un paratonnerre servant à transmettre par radio au Japon entier les informations sur les risques de foudre. Plus près, un hôtel pour jeunes couples légitimes avides de se retrouver seuls le dimanche après la semaine passée chez leurs parents. Il y a une grave crise du logement au Japon. Les familles s'entassent, générations mélangées, dans des locaux qui feraient hurler les habitants de nos HLM les plus défavorisées. Au milieu de toutes ces contradictions, les palanquins ancestraux recommençaient à se secouer. Des policiers des Jansas, en uniforme bleu foncé, casquette plate à écusson noir, gants blancs, ceintures et baudrier en acier noir, étui à pistolet à droite, bâton à dragonne à la main, réglaient la marche des palanquins comme s'il s'agissait d'un embouteillage ordinaire, se parlant, l'un à l'autre, au talkie-walkie. Corentin, passionné, notait tout. Les fleurs artificielles pendant aux magasins ayant récemment changé de propriétaires, les feuilles de plastique accrochées aux réverbères, pour faire oublier l'absence d'arbres dans l'avenue...

Décidé à abandonner son attitude maussade, Takemoto se porta à leur hauteur. Il avait été vexé de ne pas avoir su, à l'avance, que la fête shintoïste annuelle du quartier se célébrait aujourd'hui : les dates varient tellement suivant les temples...

— Regardez les bandeaux au front des porteurs au repos, là-bas ! cria-t-il. C'est très intéressant. Le nœud est placé sur le front, en signe de paix. S'il était placé sur la nuque, ce serait signe de guerre.

Au même moment, un groupe de porteurs les entoura, riant à gorge

déployée. Ils paraissaient passionnés par Corentin et Brichot, les accablant de questions, que Takemoto traduisait de son mieux. D'où venaient-ils ? Quelle était leur nationalité ? Pourquoi se trouvaient-ils au Japon ? Derrière eux, un palanquin se remit en action, hissé à la force des bras par une nuée de jeunes, jambes et torse nus, qui se secouaient en rythme, les yeux comme drogués.

— Tu te rends compte, Boris, murmura Aimé Brichot, on n'a même pas d'appareil photo. Regarde, mais regarde !

Le palanquin était vraiment quelque chose d'ahurissant. Enorme, surchargé de dorures, de statues, de clochettes, de banderoles agitées par le mouvement saccadé. Une masse qui devait peser deux tonnes et que les porteurs balançaient sur leurs épaules comme une botte de paille.

— Hé, grogna Brichot, on ne va pas nous faire entrer dans la danse !

Subitement, le groupe des jeunes gens qui les questionnaient s'était refermé autour d'eux comme des bras de pieuvre.

Takemoto eut tout juste le temps de remarquer que le chef avait brusquement retourné son bandeau, plaçant le nœud côté guerre. Il s'effondra dans le caniveau. Apparemment, parfaite victime d'une classique « syncope de foule ». Mais, en fait, annihilé par une manchette au creux du cou.

Ni Corentin ni Brichot n'eurent le temps de réagir. Eux aussi, frappés du plat du radius en pleine carotide, ils avaient aussitôt perdu conscience. Portés, projetés, soulevés, ils atterrirent dans un palanquin, sous les « jupes » du dieu harnaché et cerné de « prêtres » au visage impassible.

Le palanquin repartit, religieusement secoué par ses porteurs.

Un quart d'heure plus tard, une ambulance, toutes sirènes hurlantes, s'arrêta à ras du palanquin sagement rangé le long du trottoir. Aimé Brichot et Boris Corentin n'émirent aucune protestation quand on les fit passer des jupes du Bouddha aux coussins aseptisés de l'ambulance.

Celle-ci roula longtemps, paisible, protégée aux carrefours par les policiers en uniforme bleu foncé. Puis elle s'arrêta près d'un petit cimetière shintoïste aux tombes surmontées de pierres étranges.

Les « infirmiers » sortirent du véhicule les corps de Boris Corentin et d'Aimé Brichot.

— Ils sont enfin arrivés à leur vraie destination, plaisanta le plus grand.

Takemoto errait dans les rues, vert. Tout était fini pour lui, il avait failli à sa mission. Il avait perdu l'honneur en perdant les deux étrangers qu'on lui avait confiés. Il fallait qu'il trouve un endroit pour réfléchir. Pour savoir s'il avait raison de penser qu'il ne lui restait plus qu'une seule chose à faire.

CHAPITRE XV



Le Keibu Takemoto Tsujimoto s'était accroupi sur son tatami, au centre du toko de sa petite maison. Un pavillon associé à son jardin, un sukiya, du quartier de Tomagawaga, à l'ouest de la capitale. Devant lui, la cloison coulissante en papier collé du shoin était ouverte sur le jardinet où la petite cascade d'une pièce d'eau minuscule tintait au milieu des fleurs. Des oiseaux chantaient dehors, l'air était doux. Il avait plu en fin d'après-midi et maintenant, la nuit venue, le jardin embaumait tout l'intérieur de la maison.

Celle-ci était tout ce qui restait à Takemoto Tsujimoto de la fortune et de la gloire passées de ses ancêtres. Il descendait d'une famille de samouraïs, cette classe de mercenaires impériaux constituée en caste jalouse de ses privilèges et de ses secrets de combat. La maison était une des rares du quartier à avoir résisté au terrifiant tremblement de terre de 1923 et aux bombardements américains de 1945.

Non loin de lui, Hiroko, son épouse, cheveux tirés en chignon et en costume traditionnel, avec le curieux coussinet formé sur les reins par l'enroulement de la ceinture. À ses pieds, les tabis, ces chaussettes d'intérieur moulant le gros orteil séparément des autres. Takemoto lui-même était en « tenue ». Kimono de soie de samouraï, noir brodé de rouge. À son front, le bandeau rouge noué à l'arrière, signe de combat. Il servait autrefois aux samouraïs à éponger la sueur dégoulinant sur leur visage, sous le lourd casque à motifs faits pour effrayer.

Epouse japonaise typique, humble et soumise, Hiroko, se taisait, stoïque. Ainsi, le moment était venu. Ils avaient tout réglé, après le dîner frugal : plat à base de riz mélangé de morceaux de poulet, accompagné de concombres et de navets macérés. Et bien sûr, Hiroko avait minutieusement sacrifié à la

cérémonie du thé, le Cha-no-yu. S'avancant vers son mari, pieds glissant sur le tatami, plateau en mains, s'agenouillant pour tendre la tasse du côté du plus joli dessin de la porcelaine, saluant, très bas, se relevant. Faisant demi-tour, et repartant, toujours glissante des pieds, mains collées aux cuisses. Alors, son mari avait pris la tasse, l'avait tournée deux fois sur elle-même de droite à gauche. Il avait salué son épouse, puis il avait bu, et consommé rituellement le gâteau de crème de marrons roulé dans de la confiture de haricots.

Maintenant tout le rituel était terminé, les dernières instructions données. Pour après...

Hiroko laissa s'abîmer son mari dans ses pensées.

Takemoto réfléchissait avec une lucidité absolue, vérifiant une dernière fois qu'il ne se trompait pas. Le désastre était total. Absolu. La Hendo Kaï était derrière le meurtre évident de Valériane Dutour, la geigin française, et la disparition de ses deux compatriotes. Il connaissait suffisamment les méthodes de l'« Organisation »...

Il y avait plus. Il s'était fait rouler. Si on l'avait choisi pour accompagner les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine de Paris, c'était parce que son supérieur le considérait comme « inoffensif ». Affreux à reconnaître. Mais lumineux. Il avait pu chasser cette idée, au début, mais avec les événements récents, elle s'imposait. Il se rappelait bien, aujourd'hui, cette matinée où, travaillant au classement d'une pile de dossiers, son supérieur était entré en trombe dans le bureau, exigeant la restitution immédiate d'une chemise se trouvant dans le tas. Takemoto n'avait eu que le temps d'en parcourir les premières lignes.

Il s'agissait d'un rapport sur la Hendo Kaï...

À partir de ce souvenir, enfoui alors dans les oubliettes de sa mémoire et revenu à la surface, lancinant, depuis quelque temps, tout se réglait comme un puzzle dont on a enfin trouvé la solution. On l'avait choisi, lui, policier gentil et honnête, pour « protéger » les inspecteurs Boris Corentin et Aimé Brichot... Qui l'avait choisi ? Son supérieur, et pourquoi ? Parce que son supérieur faisait partie de l'« Organisation ».

Une nouvelle nausée le prit. Le Japon était fichu. Si les gangs prenaient le pouvoir, c'en était fini de tout son honneur et de toute sa tradition. Quelles complicités à l'échelon international avaient tout fait pour éliminer les deux Français après les avoir attirés comme des mouches avec du vinaigre ? Pourquoi ? Dans quel but ? Et juste avant la conférence des « Sept ». Le globe terrestre tout entier paraissait soudain au Keibu Takemoto Tsujimoto gouverné par une cohorte de voyous prêts à tous les crimes pour la réussite d'intérêts personnels concomitants dissimulés sous le nom odieux « d'intérêts supérieurs de l'Etat ». De combien d'Etats ?

Le vieil étui de cuir noir était posé à trente centimètres de ses genoux sur la natte de jonc tissé très fin, bordée d'un galon marron foncé, du tatami.

Dedans, le sabre court et affûté de samouraï venant de ses ancêtres. Une arme qui avait coupé des têtes, percé des poitrines, tranché des poignets. La dernière fois qu'elle avait servi, c'était en 1912, quand son grand-père, au service du maréchal Nogi, avait avec lui décidé d'accompagner dans la mort l'empereur Meiji, Mutsu-Hito, décédé la veille après quarante-cinq ans d'un règne étonnant qui avait tiré le Japon du Moyen Âge pour le hisser au rang de puissance mondiale.

Les étrangers disent « hara-kiri ». L'expression leur est réservée. Les Japonais, eux, disent seppuko, mais ils s'agit de la même chose. Celui qui ne peut pas survivre après avoir manqué à sa mission, et donc perdu l'honneur, s'agenouille, défait la ceinture de son kimono, libère la chair de son ventre. Il s'agit de se planter, à deux mains, le sabre dans le corps à hauteur du nombril. Après, le courage ne doit pas flancher, sinon l'honneur n'est pas sauvé. Il faut aller vers la gauche, de toutes ses forces, trancher, tailler, couper dans les intestins, chercher les artères pour les scier. L'atroce douleur coupe les forces, piquette les rétines d'éclairs, bloque les muscles. Mais ce n'est pas terminé. Un vrai seppuko n'est réalisé que lorsqu'on a fait revenir le sabre sur son chemin, toujours horizontalement, revenant vers le nombril et fouaillant de la lame, à son tour, tout le côté droit du ventre. Alors seulement, le samouraï peut abandonner la poignée autour de laquelle ses doigts se sont incrustés à se casser les ongles, et se laisser aller en avant, face contre terre, dans le débordement de ses viscères en pleine hémorragie.

Il doit se vider de son sang, lentement, sans une plainte, jusqu'à en mourir. Suprême revanche du courage sur l'échec. Seul moyen de recouvrer, dans la mort, sa dignité.

Les yeux d'Hiroko ne trahissaient aucune émotion quand elle vit briller la lame du sabre. Ni quand le ventre aux poils bouclés de son mari apparut dans la lumière des lampes basses. Elle leva seulement la main :

— Tu n'as pas encore perdu l'honneur, fit-elle d'une voix chantante étonnamment maîtresse d'elle-même. Les deux Français ont encore un moyen de s'en sortir, si tu le veux bien...

— Ah, Sodeska (tu crois) ? interrogea-t-il nerveusement.

Elle se rapprocha et repoussa la lame luisante.

— Aï, aï, fit-elle. Ecoute-moi, j'ai réfléchi. Il te reste une dernière chance.

Aimé Brichot fut le premier à réagir. Il gigota sur le sol de la cave froide et humide, tendant ses poignets dans ses liens pour essayer de se libérer. La douleur était vive et localisée au pli du coude. Il ouvrit péniblement les yeux, reprenant peu à peu conscience, et comprenant ce qui se passait, au bruit de son cœur. Brusquement réveillé. On lui administrait un toni-cardiaque par une intraveineuse.

L'« infirmier » était grand, jaune, le visage mi-japonais ni-mongol.

Le Chinetoque réveilla à son tour Boris Corentin. Puis il attendit, appuyé au mur de moellons, fumant une cigarette.

En même temps, Boris et Aimé passaient par les plaisirs et les affres du réveil. Forte suée, pouls battant la chamade. Après l'asphyxie de leur cerveau due aux manchettes sur la carotide, dans la foule de la fête shintoïste, c'était le seul moyen de leur rendre conscience.

Quand ils furent parfaitement redevenus eux-mêmes le Chinetoque les salua.

— Merci de la visite, dit-il en français, et avec cet épouvantable accent grasseyant des mers de Chine.

Le Japonais était vieux, grand, voûté, et portait un masque de gaze qui dissimulait tout de son visage, sauf ses yeux en amande. Le regard était aigu, électrique. Il gardait la main droite dans la poche de sa veste, comme si quelque chose la collait au fond.

— Vous me pardonneriez volontiers, j'imagine, la façon dont j'ai dû vous demander de venir m'écouter, commença-t-il dans un français qui ne fut pris, par la suite, que très rarement en faute, aussi bon grammaticalement que dans l'intonation. Mais je suis sûr qu'autrement, vous n'auriez jamais vraiment tendu l'oreille à mes questions.

— Qui êtes-vous ? jeta Aimé Brichot, dur. Nous n'avons pas l'habitude de parler attachés, dans une cave, et à un masque de tissu.

Le vieux Nippon daigna avoir un geste assez princier.

— Joli courage, monsieur l'inspecteur Brichot. Si je comprends bien, vous vous butez ?

Corentin le fixa, yeux noirs lançant des éclairs.

— Puisque vous parlez si bien le français, ça ne vous étonnera pas si je vous dis à mon tour que les Français sont cabochards ?

Le masque hésita.

— Je ne comprends pas...

Corentin sourit.

— En gros, j'insiste sur un point que vous avez déjà pigé, nous n'avons pas à répondre à vos questions. À moins que vous nous fassiez le plaisir et l'honneur de venir dîner demain, et en tenant compte du décalage horaire, dans un bon petit bistrot parisien où nous nous ferons un plaisir de vous offrir un vrai steak-frites.

Le Japonais s'assit sur un tabouret à côté d'eux.

— Ah, les Mousquetaires ! D'Artagnan ! toujours le panache français. Joli... Très bien. Laissez-moi vous dire, alors, quelque chose que je sais de vous et quelques autres que vous ne connaissez peut-être pas.

Il gigota sur son tabouret et commença. Ils apprirent vite qu'il savait effectivement tout d'eux. Des grades aux spécialités, en passant par certaines affaires, où ils avaient joué un rôle important, dont le déroulement ne lui avait pas échappé. Puis sur leur arrivée, leurs déplacements, leurs visites.

— Ce qui nous intéresse, poursuivit-il, c'est de découvrir à quel point vous êtes conscients du rôle que vous avez joué.

Corentin se crispa dans ses liens. Il avait mal partout. Il se sentait dans une telle position de faiblesse qu'il avait une envie démentielle de tuer. Mais comment ? Ses liens étaient solides, bien faits. Il détourna la tête.

— Toujours le mutisme, la fierté ! ricana le masque. Parfait, alors laissez-moi vous expliquer un certain nombre de détails qui vous aideront peut-être à être compréhensifs en attendant des méthodes plus... directes. Bon, il paraît que vous appartenez à cette fameuse Brigade Mondaine. Très bien. Dans ce cas pourquoi êtes-vous venus ici intervenir dans une affaire qui relève de votre non moins fameux SDECE ? Là, je n'ai pas besoin de votre réponse. Elle est tellement évidente ; votre appartenance à la Brigade Mondaine, réelle, je le sais, n'est qu'une couverture. À présent, de deux choses l'une, et je ne vois pas, logiquement, d'autre solution, ou vous faites partie d'un complot, à l'échelle internationale, visant à détruire notre organisation, ou vous êtes des pigeons.

Il s'arrêta.

— C'est comme ça qu'on dit, en français, n'est-ce pas ?

Brichot haussa les épaules.

— Je ne réponds pas à un tortionnaire ! siffla-t-il entre ses dents.

Le Japonais s'examina les ongles :

— Ne parlez pas de ce que vous ignorez, pour l'instant, du moins.

Il se pencha vers Corentin.

— Pigeon, ça veut dire quoi ? Qu'on vous a raconté, en haut lieu, à Paris, qu'on avait besoin de vous parce que vous étiez en dehors des circuits d'espionnage, justement à cause de votre appartenance à des services de police bien déterminés. Mais qu'il fallait y aller, parce que les ordres sont les ordres. Ni vu ni connu, comment vous soupçonner ? Une Française commence à trahir par amour pour un sumotori. Raison sexuelle, c'est dans vos cordes. Vous trouvez ça normal, vous venez. Et quoi ? Rien, le vide, pas de résultats.

Son regard allait de Corentin à Brichot.

— Et le sentiment d'avoir été blousés, Dieu seul sait pourquoi.

Il rit encore.

— L'amertume de la vexation, c'est comme ça que vous dites, en France, n'est-ce pas ?

Il se leva.

— De deux choses l’une, encore une fois, ou bien la France vous a pigeonnés pour raison supérieure, ou vous êtes parfaitement au courant de tout. Dans l’un et l’autre cas, vos aveux m’intéressent.

Il fit un signe vers l’arrière. Le Chinetoque surgit.

— Occupe-toi d’eux, ordonna-t-il. Je veux que ces deux Européens mangent leur fierté avec leurs molaires et se mettent à parler.

CHAPITRE XVI



Georges-Archibald Dutour fixait le Keibu avec un ahurissement croissant. Ce que Takemoto était venu lui raconter, chez lui, agissait comme un coup de baguette magique, atroce, qui reconstituait un puzzle insoluble en une seconde. Tout se clarifiait. Sa femme n’avait été que l’instrument naïf et inconscient d’une abominable machination. Il ne s’agissait donc pas d’espionnage, du moins au sens classique du terme. Mais de quelque chose de bien plus machiavélique. La Hendo Kaï voulait non seulement accroître la toile d’araignée de ses réseaux d’espionnage personnels, dans l’intérêt de ses propres industries, mais aussi agir sur son propre pays, le Japon. En y augmentant encore plus sa puissance occulte...

Lui, en brouillant la combinaison de son coffre-fort, avait tout simplement signé l’arrêt de mort de sa femme. Devenue inutile. La Hendo Kaï, il le savait, ne s’embarrasse guère de principes humanitaires.

— Dites-moi comment ils l'ont, tuée ? interrogea-t-il douloureusement. Je veux savoir.

Takemoto étudia le visage décomposé du diplomate. Hésitant. Révélant l'exacte vérité telle qu'il avait fini par la comprendre, c'était porter un coup terrible à Dutour, qui s'estimait responsable en définitive. Seulement, il avait besoin de tout dire. Pour son plan.

— Pardonnez-moi, monsieur, commença-t-il. Si je ne sais pas exactement comment est morte votre épouse, je sais en revanche ce qu'on a fait de son corps...

G. -A. Dutour se redressa.

— Poursuivez. N'ayez pas peur de me faire mal.

Takemoto se détourna.

— On l'a dépecée, murmura-t-il.

Il y eut un long gémissement contenu. Dutour, hagard, se mit à vaciller à travers son salon, les ongles enfoncés dans les paumes à les trouer.

G. -A. Dutour haletait, affalé plus qu'il n'était assis dans son canapé.

— Et ces deux policiers français, bien sûr, ont été enlevés parce qu'ils ont découvert la vérité. Et l'Organisation va les faire disparaître, eux aussi, à moins que ce ne soit déjà fait...

Takemoto hocha la tête.

— Je ne crois pas. Ils vont d'abord essayer de les faire parler. Ils sont courageux, cela prendra du temps.

Dutour se releva, comme mû par un ressort.

— Ça y est, je vois tout.

Il se mit à parler très vite, arpenta le salon de long en large. Sa thèse était la suivante : quand le gouvernement japonais avait appris la mise en route du réseau via Valériane sans aucun doute par un des policiers de la sécurité des sumotoris – il avait dû demander, au plus haut niveau, au gouvernement français lui-même, de l'aider à contrôler cette affaire. Un genre de demande qu'on ne refuse pas à cet échelon-là, surtout à la veille d'une conférence de chefs d'Etat dans le pays demandeur. Pour calmer ses propres services de renseignements, le SDECE, évidemment branché sur le coup, c'était leur métier, Paris avait décidé de confier la surveillance de Valériane, non pas à des policiers spécialistes, mais à des policiers « extérieurs ». Les inspecteurs Corentin et Brichot avaient été choisis, sans être mis au courant des véritables motifs de cette désignation. Ni de leur mission exacte. À savoir, celle de « pigeons ». En espérant qu'ils ne se mêlent surtout de rien de sérieux, ce qui risquait peu de se produire, étant donné leur ignorance totale de la vérité.

Tout aurait « marché » sur des roulettes. Ils auraient « réagi », les choses auraient traîné en longueur. La Hendo Kaï se serait enferrée, la conférence des « Sept » aurait eu lieu, brouillant les attentions, les deux Français seraient rentrés bredouilles, et, peu à peu, le Japon aurait noyauté le réseau « de l'intérieur ».

Malheureusement les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine s'étaient révélés plus professionnels qu'on ; ne l'avait prévu. Ils avaient commencé à flairer des choses, et, pour comble de malchance, Dutour, lui, avait brouillé la combinaison de son coffre.

À partir de là, la Hendo Kaï ne pouvait que faire marche arrière, abandonnant tout, et éliminant toutes les traces derrière elle. Valériane. Puis maintenant les deux Français, et sans doute aussi Takena, le sumotori. Quant à Takemoto, il ne risquait probablement rien : parler aurait été perdre sa place, et la Hendo Kaï devait compter, « enferré » comme il Tétait désormais, le contraindre à travailler pour elle à l'avenir.

Quand le diplomate eut terminé, Takemoto esquaissa un sourire triste.

— Nous voilà donc arrivés aux mêmes conclusions, constata-t-il.

Il se tut un instant.

— Vos deux compatriotes sont perdus. Jamais votre pays ne lèvera le petit doigt pour les sauver. Il ne le peut pas. Afficher cette affaire à la veille de cette conférence de Tokyo dont le monde entier attend tellement, ce serait jeter sur le Japon un discrédit trop grave. Les inspecteurs Corentin et Brichot vont payer de leur vie, pour la vie, pour la raison d'Etat, comme vous dites chez vous. À moins que...

Dutour se figea.

— Vous avez une idée ?

— Oui, vous seul pouvez les sauver, mais ça peut vous coûter votre carrière.

Georges-Archibald Dutour haussa les épaules, avec un petit rire sinistre.

— C'est déjà fait, monsieur le Keibu. Expliquez-vous vite.

André M... essayait de ne pas détailler trop visiblement le visage de son subordonné. G. -A. Dutour avait surgi à l'ambassade tout à l'heure, demandant à le voir de toute urgence. Il avait tellement insisté auprès des collaborateurs de l'ambassadeur, que celui-ci, troublé, avait accepté d'interrompre une réunion en cours pour le faire entrer dans son bureau.

Il avait écouté jusqu'au bout l'attaché commercial. Frappé par la foudre dès le début. Ahuri de la perspicacité de l'analyse. Et maintenant gêné au plus haut point, par tout ce que cette « bombe » allait impliquer.

— Ecoutez, Dutour, finit-il par dire, je vais vous livrer sincèrement mes sentiments. Ce que vous me proposez vous honore, je ne peux qu'essayer de vous aider à sauver les inspecteurs Corentin et Brichot. Je n'ai pas le droit de

ne pas tout tenter pour eux.

Il soupira :

— Puisque votre moyen de les sauver, vous avez raison là-dessus, sauve aussi la raison d'Etat... Mais vous comprenez bien aussi qu'il faut que j'avertisse Paris ! J'ai besoin d'un feu vert au plus haut échelon.

Dutour se contracta.

— Monsieur l'ambassadeur, réfléchissez, je vous en prie. Le temps de rédiger un telex, de le coder, de l'envoyer, d'attendre la réponse, ce sera peut-être trop tard. Quel risque réel prenez-vous personnellement ? Moi seul vais supporter les conséquences de mon geste. Que je serve au moins à quelque chose d'utile dans tout ce gâchis !

Il était blanc comme un linge, avec de curieuses marbrures roses aux pommettes, les yeux exaltés. André M... le regardait. De plus en plus sidéré. Devant lui, un homme qui allait se « scier » à jamais si sa tentative ne marchait pas. Et si l'irréparable s'était déjà produit...

— Très bien, Dutour, conclut-il, mettons-nous au travail.

Une heure plus tard, le texte était prêt. Une confession tapée en plusieurs exemplaires par Dutour lui-même. Il s'accusait d'être à l'origine des fuites. Pour se protéger, il avait « donné » à la puissante organisation japonaise pour laquelle il travaillait les deux inspecteurs venus enquêter sur lui. Ces deux hommes avaient été enlevés. Réalisant l'horreur de son geste, il avait passé des aveux complets auprès de son ambassadeur, et aussi auprès de son épouse. Celle-ci n'avait pas supporté la nouvelle et, de honte, s'était suicidée en se jetant dans la mer. Il ne lui restait plus qu'à se livrer. Mais avant, il voulait que sa confession soit rendue publique et il avait averti le Mainichi Daily News, l'un des trois plus grands quotidiens de Tokyo, qu'il avait d'importantes révélations à leur faire.

Bien sûr, dans le texte, il n'était nulle part fait mention en termes précis de la Hendo Kaï, mais Dutour avait bien téléphoné à la direction du Mainichi pour demander un rendez-vous pour le lendemain. En précisant qu'il s'agissait d'un scoop appelé à faire énormément de bruit au sujet des vraies raisons de la mort de Valériane Dutour, son épouse.

La Hendo Kaï a des antennes partout. Logiquement, dans l'heure qui suivrait, elle serait alertée. Et pigerait le chantage.

De deux choses l'une : ou elle persistait à éliminer les deux policiers français, et la confession paraîtrait, avec toutes les conséquences ad hoc pour elle ; un éclairage brutal sur ses toiles d'araignée, ce qu'elle redoutait par-dessus tout. Ou bien elle libérerait les deux hommes, et la confession ne paraîtrait pas.

« Grain de sable » dans la mécanique de la Hendo Kaï aussi bien que dans celle des hautes sphères japonaises et françaises, le Keïbu Take moto Tsujimoto était bien placé pour savoir quels cerveaux perspicaces et rapides sont à la tête de l'organisation occulte et il était donc sûr, par voie de conséquence, que le message qu'il avait convaincu Georges-Archibald Dutour de faire passer serait clairement reçu.

Il leva le verre de whisky que son hôte venait de lui servir, à peine revenu chez lui.

— Le compte à rebours a commencé, dit-il contracté. Espérons que nous ne nous sommes pas trompés.

G. -A. Dutour le fixa.

— Pourquoi êtes-vous venu me voir ? demanda-t-il. Pourquoi tout ça ? Où est votre intérêt ? Vous aussi vous jouez gros.

Takemoto se redressa.

— Monsieur Dutour, fit-il d'une voix légèrement exaltée, je suis petit-fils de samouraï. Pour moi, le Japon, cela représente quelque chose d'immense, de pur, de propre. La Hendo Kaï, sous son couvert de secte bouddhiste, est une réunion de truands dignes de la Maffia. Il est de mon devoir de tout faire pour aider le Japon à l'éliminer un jour.

Il sourit :

— Et puis, je crois bien que j'ai de l'amitié pour les inspecteurs Corentin et Brichot.

CHAPITRE XVII



Takena regardait d'un œil lourd le novice qui lui préparait son repas de onze heures, la première de ses deux « collations » de la journée. Lui aussi, autrefois, était passé par là. Le dur apprentissage, les coups, le lever à quatre heures et demie du matin, l'entraînement qui commence une demi-heure plus tard, à jeun. Et le service des yokozunas. Chacun son tour. Il faut souffrir longtemps et beaucoup, avant de devenir un Bouddha vivant.

L'apprenti sumotori, un jo-nidan, la quatrième des onze catégories, s'affairait, jetant dans une marmite d'eau bouillante des morceaux de viande de poule et de porc, du poisson et des légumes, de la sauce de soja et du sucre. En quantités énormes. Au bout de quelques minutes, il sortit le tout et le mélangea avec du riz.

Takena se jeta sur le brouet servi dans un plat gigantesque. De temps en temps, il s'arrêtait pour ingurgiter, alternativement, de la bière et du saké.

Quand il eut terminé, il s'allongea sur son divan, entamant sa digestion par un rot sonore.

Le jo-nidan réapparut, respectueux.

Une fille était là, dehors, elle s'appelait Michiko. Fallait-il la faire entrer ?

Takena bâilla.

— Qu'est-ce qu'elle me colle ! Vire-la, éructa-t-il.

Michiko sanglotait dans l'escalier. Quand le jo-nidan, sur sa requête suppliante, était retourné vers Takena avec ce seul message qu'elle voulait lui communiquer : la certitude de sa grossesse, le sumotori l'avait accueillie à coups de poing, ivre de saké. Et furieusement décidé, en fait, à rompre à jamais avec toute cette époque de sa vie dont la conclusion avait été l'assassinat atroce, par lui, d'une petite Blanche trop naïve.

La cuve était faite de plaques de bronze rivetées, absolument lisses. D'un diamètre de dix mètres sur cinq de profondeur, elle étincelait sous un éclairage de spots violents disposés afin que rien de son intérieur ne soit laissé dans l'ombre pour les « promeneurs » debout sur son pourtour de dalles de grès. En son centre, la base noyée par vingt centimètres d'eau saumâtre, une pompe à deux bras opposés avec pivot central.

— Sautez, ordonna le Chinetoque.

Corentin et Brichot luttèrent pour ne pas frissonner. On les avait fait mettre torse nu, l'atmosphère de la cuve voûtée, immense, était glaciale. Avec un courant d'air venu d'un soupirail étroit, dans la courbe de la voûte.

Ils obéirent. Qu'avaient-ils d'autre à faire ? Autour du vieil homme masqué et du monstre à visage chinois, une demi-douzaine de gardes du corps énormes, avec d'épais bâtons à la main.

À peine furent-ils en bas, s'éclaboussant l'un l'autre, que l'eau se mit à bouillonner autour du socle de la pompe. Le niveau montait lentement.

— Quand vous voudrez parler, appelez ! cria le Chinetoque.

La voix se répercuta longuement sous la voûte dans le « tambour » de bronze autour de Corentin et Brichot.

Ils haussèrent les épaules. Parler ? Et de quoi ? Qu'avaient-ils à dire, à supposer qu'ils sachent quelque chose ? Que la France s'était moquée d'eux ? Qu'ils étaient cuits ? Blousés, trahis, réduits au rôle de marionnettes imbéciles ?

Au bout d'une heure, l'eau atteignait leurs côtes. Alors, Corentin s'avança vers la pompe.

— Tiens, Mémé, fit-il, tu as compris ce qu'on nous offre comme exercice ? Il n'y a pas le choix. On ne va pas crever sans se battre.

Il serra les mâchoires. Ils se mirent à pomper. Le niveau de l'eau consentit à ne plus monter. Maintenant, ils étaient condamnés à pomper, jusqu'à la limite de leur force.

— Boris, fit Brichot dans un souffle, les autres ne vont quand même pas nous abandonner dans ce puits ?

Corentin se mit à rire nerveusement.

— Les autres ? Quels autres ? Tais-toi, Mémé. Je ne pense qu'à cette question-là.

Là-haut, le Chinetoque se pencha de nouveau. Ravi. Les deux Français commençaient à collaborer. Ou ils demanderaient à parler, ou il ne leur resterait plus qu'à choisir l'instant de leur mort. L'instant exact où leurs forces seraient à bout.

Peu après deux heures du matin, Ghislaine Duval-Cochet eut enfin Charlie Badolini en ligne. À Paris, il n'était que sept heures du soir. Elle crispa sa longue main aux ongles d'un rouge foncé sur le combiné.

— Monsieur le commissaire divisionnaire, commença-t-elle d'une voix altérée, je vous appelle parce que, cette fois, c'est très grave. Je vais essayer d'être claire et rapide.

À l'autre bout de la ligne, le patron de la Brigade Mondaine se sentit blêmir. Ainsi, ce qu'il redoutait par-dessus tout arrivait. Ses deux policiers avaient disparu. Enlevés... Il écouta sans interrompre la jeune femme qui était son alliée. Une de ces « antennes », plus fréquentes qu'on ne le croit et que la police a dans tous les milieux, y compris les plus huppés. Ghislaine Duval-Cochet, veuve d'un haut fonctionnaire mort dans un accident de voiture, liée au jetset, et qu'il connaissait depuis des années, tout bêtement parce que son père était un de ses amis à lui. La jeune femme voyageait énormément, s'occupant d'une affaire de prêt-à-porter au niveau international. Avant le départ de Corentin et Brichot, il lui avait demandé si par hasard elle n'avait pas de boutiques à contrôler en ce moment à Tokyo, lui expliquant pourquoi. Il savait qu'elle était de toute confiance. Ghislaine avait ri, et cela avait été un jeu d'enfant que de lui faire prendre le même avion que Boris et Aimé. Joignant l'agréable à l'utile, elle avait vite fait de « lier connaissance ». Ne laissant ses bijoux à Boris, dans un jeu apparemment capricieux, que pour mieux se le « garder sous la main ».

Maintenant, elle remplissait son rôle, elle appelait au secours celui qui l'avait envoyée au Japon pour protéger ses agents officiels, Boris et Aimé.

Trois minutes après leur conversation, Charlie Badolini avait en ligne le directeur de la police judiciaire en personne.

Et lui offrait sa démission, avec convocation de la presse à l'appui pour expliquer en public les véritables raisons de son geste, si la France laissait tomber ses deux inspecteurs.

À peine avait-il raccroché que la ronde des coups de téléphone commençait. Du préfet de police au ministre de l'Intérieur, au Premier ministre et à celui des Affaires étrangères, en passant, « accessoirement », par la ligne directe du chef de l'Etat.

Aimé Brichot tituba. Essayant désespérément de se raccrocher à « son » bras de la pompe. En vain. Les muscles de ses mains, de ses bras, de ses cuisses, le trahissaient. Plus rien à faire. Sa volonté avait beau distribuer des ordres furieux, le corps ne répondait plus.

— Va t'adosser à la paroi, souffle un peu, on se relayera, haleta Corentin en recevant, arc-bouté le choc du bras de la pompe désormais alourdi dans ses seules mains.

Il appuya, souleva, réappuya, luttant contre l'eau qui montait sous ses aisselles, inexorablement, chaque fois qu'il avait une faiblesse.

Il ne savait plus depuis combien d'heures ils étaient là, grelottant, épuisés, à pomper pour survivre. Là-haut, on les observait par intermittence, guettant leur abandon, et le spectacle de leur noyade. Il releva le visage, fixant le

Chinetoque.

— Tu devrais aller te coucher un peu lança-t-il, ça m'ennuierait de te faire passer une nuit blanche à attendre. Fais-moi confiance, on sera encore là à ton réveil pour te dire bonjour.

Le Chinetoque se rejeta en arrière. Blême de rage.

La pièce aux murs de ciment peints en gris, sans autre décoration qu'un drapeau représentant un soleil éclatant, était petite mais suffisante pour le groupe d'hommes réunis autour de la table recouverte d'un tapis vert. Six personnes en tout, en chemise, col ouvert et nœud de cravate bas. L'état-major de la Hendo Kai.

À la place principale, en bout de table, sous le soleil suspendu au mur, un vieil homme au visage sec et ridé, dont l'auriculaire de la main gauche manquait, tranché à la première phalange.

Miroshi Nichiren, sans masque.

Il avait posé devant lui, sur le tapis de la table, sa Seiko dont le cadran donnait l'heure en chiffres lumineux dans une succession de secondes battant comme un pouls, 5 heures 29 minutes 35 secondes, 36 secondes, 37 secondes...

— Domo Arrigato pour vos avis exprimés, fit-il d'une voix fatiguée.

Il y avait maintenant quatre heures qu'ils se trouvaient en réunion.

— Laissez-moi maintenant vous dire quelle décision doit être prise et pourquoi. Je pense qu'il faut faire machine arrière. D'accord, nous ne savons rien de cette fameuse « confession » dont on nous menace. Ni même seulement si elle existe. Mais le risque est trop gros. Inutile, de toute façon, d'espérer que ces deux policiers français flanchent et nous révèlent quoi que ce soit. Ils tiennent le coup depuis trop longtemps pour ne pas avoir choisi de mourir en soldats muets.

Il sourit.

— Des adversaires, mais de vrais hommes, courageux. Dignes d'être samourais. À présent, supposons qu'ils meurent, et que la confession soit réelle. Le scandale sera énorme, décuplé par la proximité de cette conférence des « Sept ». Notre intérêt est de prendre le pari que la confession est vraie, et de libérer les deux policiers.

Miroshi Nichiren agita la main :

— Je sais, notre devise, c'est Shaku bukui. Il y a des moments où il faut savoir en oublier le premier élément.

À sa droite, en bout de table, un vieillard leva la main, demanda à parler :

— Les policiers français ne resteront pas muets, après, dit-il d'une voix cassée.

L'homme à l'auriculaire coupé posa les coudes sur la table.

— Quelle importance ? Leur rapport aboutira où ? Aux oubliettes, comme toujours dans les polices d'Europe, cette partie décadente du monde. Nous nous mettrons en veilleuse quelque temps, et voilà tout.

Le vieillard fit la moue :

— Ça ne me paraît pas prudent...

Miroshi Nichiren le fusilla d'un regard de chef. Puis il eut un léger mouvement. Devant lui, sur son téléphone, une touche d'appel lumineuse s'était mise à rougeoyer. Il décrocha.

— De toute façon, reprit-il en reposant son combiné, nous n'avons pas le choix. Je ne sais pas si les manœuvres des Français sont orchestrées, mais il y en a deux. Nos correspondants parisiens viennent de téléxer que le gouvernement français s'est mis en branle. Il y a eu fuite. Ils savent que les deux policiers ont été enlevés. Par nous.

Il parcourut son état-major d'un regard circulaire.

— Encore une objection ?... Bon, vérifions encore quelque chose.

Il redécrocha son téléphone et donna des ordres d'une voix hachée.

Aimé Brichot était revenu vers la pompe, dans un ultime sursaut de volonté avant l'abandon total. Quand Boris tirait sa partie du bras, il relâchait, puis il se suspendait, avec un interminable ahanement de bête. Il ne sentait plus ses pieds, ni ses jambes, dans l'eau glacée. Il ne voyait plus rien. Il avait l'impression d'être un bloc de courbatures atroces accroché à un morceau de bronze qui montait et descendait indépendamment de sa volonté. Des images douces le traversaient, Jeannette, sa femme, Rose et Colette, leurs filles, tendrement réunies autour de son lit, des fleurs et des cadeaux plein les bras, un matin d'anniversaire, le sien, le dernier, le mois précédent. Il les imaginait l'année prochaine à la même date. Veuve et orphelines... Pourvu que la police respecte avec elles son fameux serment d'entraide...

— Boris, geignit-il, tu crois qu'on aura la médaille d'or de la police à titre posthume ?

Corentin ne répondait pas. Asphyxié par l'effort. Il y avait deux heures, à présent, qu'il manœuvrait la pompe pratiquement à lui tout seul, et il commençait à sentir que ses biceps se tétanisaient, inondés de trop de toxines.

— Boris, reprit Aimé Brichot d'une voix faible, tu m'entends ?

Il sentait une bave chaude et amère envahir les commissures de ses lèvres.

— Boris... insista-t-il, je te parle. Réponds, je t'en supplie.

Soudain, le levier interminablement balancé sur son axe central du double bras de la pompe s'arrêta devant lui. Il écarquilla les yeux.

De l'autre côté, Boris, hâve, lèvres écumantes comme lui, riait, les yeux fous.

« Ça y est, c'est fini, pensa Aimé Brichot avec terreur, il a perdu la raison. »

Une voix chaude et vibrante fit l'effet d'une caresse venue d'ailleurs à ses tympanes où son sang cognait.

— Mémé, ils ont arrêté d'envoyer l'eau ! s'écria Corentin d'une voix cassée à peine audible.

Brichot se cambra, flottant à moitié. C'était vrai, le gargouillis infernal avait cessé. L'eau ne montait plus.

— Les salauds, geignit-il, ils nous donnent un sursis. On allait mourir trop vite.

Corentin l'attrapa par le bras.

— Mémé, essaya-t-il de hurler, ahuri de la faiblesse de sa voix, on ne sait jamais...

Ils se suspendirent tous deux à la pompe. Presque aussi heureux que si on les avait glissés dans des draps tièdes et propres pour une éternité de récupération.

Georges-Archibald Dutour contempla l'assiette chaude qu'il avait posée devant lui sur la table de la cuisine. Dedans, un poisson frit, l'air appétissant, bien grillé, sans trop. Il l'arrosa de citron et tourna au-dessus un moulin à moudre des herbes de Provence. Puis il déboucha une bouteille de Gros Plant nantais sortie du réfrigérateur. Il but une gorgée de vin blanc et attaqua son poisson, le dépiautant avec art.

Tout était fini pour lui, que son pari marche ou pas. S'il marchait, il ne serait pas là pour goûter le triomphe. Il ne le voulait pas. Il avait fait ce qui était son devoir. Il n'aurait pas le courage d'assister à un nouvel échec. Il pria intérieurement pour que la Hendo Kaï ait compris et accepté le marché. Puis il se mit à avaler une première bouchée. C'était ce policier japonais, Takemoto, qui l'avait « rappelé à l'ordre ». Parole de samouraï, mise en demeure de se battre jusqu'au bout. Il avait su le convaincre. Georges-Archibald Dutour avait décidé de se sacrifier. Maintenant, il allait se faire hara-kiri, à sa façon. N'était-il pas de descendance noble, lui aussi ? Sa vie avait été un ratage en tout. Il ne lui restait plus qu'à sauver l'honneur. En mourant.

Le fugu est un fin poisson à la chair délicate qu'on ne trouve que dans les mers du Japon. Un régal pour le palais. Seulement, avant de le servir, il faut savoir extraire certaines glandes précises. En évitant bien de les crever de la pointe du couteau. Pour que leur liquide n'inonde pas les filets. Même la cuisson n'en vient pas à bout, et c'est un poison mortel.

Le jour allait se lever quand les hommes de mains de la Hendo Kaï forcèrent la porte de Georges-Archibald Dutour. Ils n'eurent pas besoin de mettre en route beaucoup de cellules grises pour comprendre ce qui s'était passé, devant le corps renversé sur le dossier d'une chaise, yeux révulsés, bouche encore à moitié remplie de chair de poisson blanche. La consommation du fugu tue en moyenne trois cents amateurs maladroits par an au Japon. Mais là, de toute évidence, il ne pouvait pas s'agir de maladresse.

Ils revinrent vers leurs maîtres avec une information capitale : si le Français de l'ambassade s'était tué, c'était que la « confession » était vraie.

Une heure plus tard, Boris Corentin et Aimé Brichot se retrouvaient, titubants, sous le porche du Takanawa Prince Hôtel. Derrière eux, une voiture redémarrait à travers les jardins, vers l'avenue.

Boris Corentin saisit le bras d'Aimé Brichot, sous les regards ahuris des portiers.

— Restons dignes, murmura-t-il. Ayons au moins l'air d'avoir seulement pris une cuite.

Avant de s'effrondre en travers de son lit, Corentin trouva la force de téléphoner à Takemoto. Puis il s'endormit comme une souche, tout habillé.

André M... coula un regard furibond vers Ghislaine Duval-Cochet.

— De quoi vous mêlez-vous, dites-moi un peu. Est-ce que tout cela vous regarde ?

La jeune femme était dans son bureau, plus élégante et princière que jamais.

— Il me semble, émit-elle d'une voix acide, que j'ai un peu contribué à résoudre l'affaire.

Il explosa :

— Mais non. Tout ce que vous avez réussi à faire, c'est de mettre Paris au courant. Un comble ! Tout se réglait ici.

— Non, monsieur l'ambassadeur, fit-elle, grâce à moi, les contacts parisiens de la Hendo Kaï ont été discrètement avertis de la situation. Le téléphone franchit les distances, vous ne saviez pas ?

Elle sourit :

— Mettons que nous avons été deux à tirer les policiers de leur mauvais pas, si je peux me permettre l'expression.

Il se rassit, vaincu.

— Vous avez peut-être raison, avoua-t-il, je ne peux en vouloir à quiconque vient en aide à deux compatriotes.

Il rêva, le regard allant d'une tour à l'autre du Tokyo moderne derrière les vitres de son bureau.

— Ainsi, reprit-il, c'est le propre supérieur de ces deux policiers qui vous a envoyée.

Il sortit un paquet de cigarettes américaines et en offrit.

— On ne peut reprocher à personne de vouloir aider ses subordonnés. C'est même la meilleure méthode de commandement qui puisse exister.

— Au Viêt-Nam, reprit Ghislaine Duval-Cochet, les Marines en opération savaient que, toujours, un hélicoptère viendrait les chercher en cas de blessure.

Il hocha la tête.

— Le commissaire divisionnaire Badolini est quelqu'un que j'aimerais connaître.

Elle partit d'un grand rire de gorge.

— Mais quand vous voulez, monsieur l'ambassadeur ! Dès que vous passez par Paris, appelez-moi, j'organiserai un dîner, chez moi, avenue de Madrid. Vous verrez, c'est un homme très fin.

Sa bouche s'arrondit, pulpeuse.

— Et les deux inspecteurs aussi, surtout le grand brun.

Il aspira une longue bouffée de sa cigarette.

— C'est un malin, aussi, votre ami Badolini, si je ne me trompe.

Elle battit des paupières.

— Cela se peut. Bon, je vous laisse faire vos rapports. J'imagine qu'ils vont être circonstanciés, et nourris.

Son Excellence l'ambassadeur de France à Tokyo faillit étouffer sous l'ironie appuyée du ton.

CHAPITRE XVIII



— Hira shaïmase ; lança le maître d'hôtel en se courbant presque à l'horizontale.

Ghislaine Duval-Cochet lui tendit son parapluie qu'il glissa dans l'un de ces porte-parapluies spéciaux, si typiques du Japon, qui se referment d'un tour de clé pour garder l'objet. Il lui présenta la clé quelle rangea dans son sac.

— Venez, dit-elle, le décor vaut la peine.

Ils étaient au Chinsanzo, une ancienne résidence de noble dont on avait agrandi la salle à manger pour lui donner les dimensions d'un restaurant. Mais derrière les grandes baies vitrées, le vaste parc était intact, avec ses massifs de pins torturés entre lesquels coulaient des ruisseaux enjambés par de petits ponts rouges. Dehors, il pleuvait. Une longue averse droite et drue. Par une des baies entrouvertes, l'odeur de la terre de bruyère et des fleurs parvenait jusqu'à eux. Aimé Brichot s'était installé avec Takemoto en face de Boris et de Ghislaine. Il prit la carte, pour se donner une contenance : Ghislaine se serrait déjà contre sa flèche.

— Qu'est-ce que c'est que les sukemonos interrogea-t-il.

Elle fit claquer son briquet Cartier.

— Des concombres et des navets macérés, je vous les recommande. Après, vous devriez continuer avec le himono, un maquereau séché, débarrassé de ses arêtes, coupé en deux et salé. Vous aimez le poisson ? Bon, alors, changez ensuite un peu du sempiternel tempura. Prenez du kamaboko, un gâteau de poisson blanc assaisonné de soja et de raifort. Ou du sazae, un coquillage en forme de couronne, ou du sashimi, du thon rose très tendre. Vous n'avez que l'embarras du choix.

Corentin se tourna vers elle.

— Il y a aussi du fugu ?

Ghislaine sourit.

— Bien sûr, vous pouvez essayer. C'est une bonne maison, on sait le préparer.

Il alluma une cigarette.

— J'en prendrai.

Elle le fixa :

— Vous êtes macabre, vous.

Corentin secoua la tête.

— Non, c'est un hommage à notre ami Dutour. Je lui devais bien ça, manger de ce poisson avec lequel il s'est tué après nous avoir tirés d'affaire.

— Hé ! cria-t-elle en lui écrasant le pied d'un coup de talon, je n'ai rien fait pour vous, moi.

Il se recula de vingt centimètres, massant sa cheville.

— Oh, pardon, j'oubliais...

Takemoto toussota :

— Si je peux me permettre de passer commande, fit-il discret, le serveur

est là...

Ghislaine lui caressa vivement le bras pardessus la table :

— Vous, je vous adore, décréta-t-elle. La prochaine fois que je viens à Tokyo sans ces deux faiseurs d'embrouilles, on dîne ensemble en tête à tête.

— Je suis marié, protesta Takemoto, amusé.

— Et alors ? papillota-t-elle.

Aimé Brichot raccrocha le téléphone et se reglissa dans son lit. Il était dix heures du soir et Son Excellence l'ambassadeur de France en personne venait d'appeler, pour annoncer une nouvelle à faire froid dans le dos. Deux heures plus tôt, le sumotori Takena, à cinq minutes d'un combat, avait été abattu dans sa loge par cinq balles de revolver. Le tueur avait pu fuir sans être inquiété. On n'avait rien entendu, l'arme devait être munie d'un silencieux.

Aimé Brichot mit la main sous sa nuque. Ainsi, la boucle était bouclée, la Hendo Kaï avait réglé ses comptes, le rideau était tiré sur l'affaire. La conférence des « Sept » allait pouvoir se dérouler sans la mise au jour brutale d'une de ces questions « subalternes » qui gâchent les rencontres de beaux messieurs venus des quatre coins du monde. Une jeune femme déçue par son mari était morte, comme son amant. Exécutés tous les deux. Un jeune diplomate plein d'avenir s'était empoisonné à la façon d'un samouraï qui ne peut pas survivre à l'honneur perdu. Tout rentrait dans l'ordre, et eux, Boris et lui, flics de la Mondaine envoyés au casse-pipe dans l'intérêt supérieur des Etats, avaient finalement tiré leur épingle du jeu. Demain, ils allaient rentrer au bercail, les collègues les assailliraient de questions touristiques auxquelles ils répondraient modestement. Sur l'essentiel, ils se tairaient. Raison d'Etat. Mais au moins, ils auraient gagné quelque chose, outre le « plaisir » du voyage et l'exotisme : la preuve donnée de l'immense pourriture des choses, en particulier à l'« échelon le plus élevé », comme on dit dans les hautes sphères.

Aimé Brichot se permit un extra à sa tempérance de langage habituelle.

— Et merde ! jura-t-il entre ses dents avant de plonger dans le sommeil du juste. J'ai bien le temps d'avertir Boris demain matin. Il a autre chose à faire, le célibataire, que m'écouter.

Peut-être encore un rien courbatu par une certaine expérience du « pompage de survie », il entama des rêves agités où une pompe de ferme berrichonne jouait un rôle très important dans le déroulement d'un scénario campagnard compliqué.

Michiko regarda partir le « Chinetoque » avec un dégoût mêlé de terreur. Le métis de Japonais et de Mongol était venu la trouver pour deux raisons. Un : lui annoncer la mort de son amant – pour motifs supérieurs Deux : pour exiger, sous peine de mort pour elle-même, le silence absolu quand, demain, les journaux annonceraient que le yokozuna Takena avait brutalement succombé à un de ces accidents cardiaques fréquents chez trop de sumotoris,

pour surentraînement et suralimentation à la fois.

Restée seule, elle caressa ses paupières « occidentalisées » au bistouri avec, pour la première fois, du regret : elle se sentait redevenue japonaise dans la douleur de « veuve » qui lui gonflait le cœur. L'enfant qu'elle portait dans son ventre était un fils, elle en était sûre de plus en plus. Un fils de sumotori. Donc un dieu. Un Bouddha vivant. Takena avait été tué par la secte dont le chef se disait lui-même être le Bouddha vivant, le vrai. Comme il se trompait, l'imbécile ! Le vrai Bouddha vivant, l'héritier du Japon éternel, c'était elle qui le portait dans son sein.

Ravalant son chagrin et sa fureur, elle s'allongea, essayant d'être calme. Il s'agissait désormais de mener sa grossesse à son terme. Plus tard, son fils, son dieu, étonnerait le monde, et la vengerait.

Miroshi Nichiren, ancien kamikase de la guerre contre les Américains, faisait tourner entre ses doigts la poignée de son sabre. Un des doigts manquait, sectionné à la première phalange de l'auriculaire. Souvenir d'un éclat de bombe, en 1945, dans une base aérienne d'où il devait s'envoler, à vingt-trois ans, le jour même d'Hiroshima...

— Shakubuku, grinça-t-il entre ses dents. Nous recommencerons.

Il regarda sa vieille épouse douce et docile s'avancer, pieds glissant sur le tatami, plateau de thé en mains.

— Le Japon est éternel, murmura-t-il, et les moyens de lui faire conquérir le monde ne regardent que le Japon.

— Tu veux de l'avancement ? questionna Ghislaine d'une voix qui venait de derrière les épaules en ouvrant ses fesses à deux mains. Je n'ai qu'à parler à Charlie, tu sais, c'est un ami.

Boris étudia la fente sombre qui s'ouvrait sur le lit, devant lui. Il se mit à rire.

— Tu m'offres sa place ?

Elle gigota.

— Pourquoi pas ? J'ai eu vraiment l'impression, l'autre soir chez les Duvallon, qu'il avait envie de raccrocher les gants.

Il progressait lentement à genoux vers elle.

— Qu'est-ce qu'il se livre, le patron, aux jolies femmes !

Un tintement clair tira l'oreille de Ghislaine. Elle tordit la nuque.

— Ah, fit-elle, mes bijoux. Tu es un homme d'honneur, toi !

Il posa les objets de valeur sur le drap.

— J'en avais assez de jouer les coffres forts de banque, dit-il.

Ghislaine se mit à geindre : il la pénétrait, à lents coups de hanches.

— Dis donc, beau flic de la Mondaine ! s'exclama-t-elle d'une voix gourmande. Tu as drôlement grandi depuis la dernière fois qu'on s'est fréquentés !

Le téléphone grésilla sur la table de nuit, ange coquin, au moment précis où ils passaient aux choses sérieuses. Boris émit une paire de syllabes qu'on ne trouve pas dans le dictionnaire des synonymes, même à la rubrique « jurons ».

— Tu as déjà une maîtresse japonaise, ici, pour t'appeler en pleine nuit ? tiqua Ghislaine en repliant ses cuisses l'une contre l'autre.

Il secoua la tête, les yeux au plafond.

— Ecoute plutôt. C'est à ton intention aussi.

Il avait fait rouler sur son index le bouton de commande du haut-parleur incorporé à l'appareil. La voix d'André M..., l'ambassadeur, monta dans la chambre numéro 419 du Takanawa Prince Hôtel.

— Inspecteur, vous m'entendez ? Venez tout de suite, ici, à l'ambassade, avec votre équipier, et cette « hirondelle » de votre commissaire divisionnaire. Vous êtes tous les trois en danger de mort. La Hendo Kaï s'est réveillée. Ils ont compris que tout était du vent, que Dutour les a roulés, j'ai mes informateurs. On veut vous éliminer. C'est très sérieux. Je vous expédie immédiatement ma voiture avec fanion diplomatique. Ils n'oseront rien faire contre. L'ambassade a le privilège de l'exterritorialité. Une fois ici, vous ne risquerez plus rien.

Il y eut un silence, haletant. André M... n'était pas habitué à tant d'émotions, surtout à deux heures du matin.

— Vous m'écoutez, bon Dieu ?

Corentin toussota.

— Entre nous, qu'est-ce que je peux faire d'autre, monsieur l'ambassadeur

Le téléphone crachouilla.

— Vous êtes gonflé, vous ! On en veut à votre peau et vous plaisantez ? Nom d'une pipe, qu'est-ce qui m'a fichu des flics comme ça !

Corentin se retint d'éclater de rire :

— Attention, restez correct ! fit-il, singeant Georges Marchais.

Les ambassadeurs sont des tigres en papier sous leurs grands airs.

— Veuillez m'excuser, se confondit André M..., c'est l'émotion. Comprenez-moi, je me tue à vous répéter qu'avec la Hendo Kaï, on ne plaisante pas.

Boris Corentin se mit à caresser le front de Ghislaine Duval-Cochet.

— Restez calme, monsieur l'ambassadeur, si vous pouvez me permettre le conseil. Votre voiture arrive quand ?

Il eut l'impression que de la salive explosait hors du combiné :

— Mais, elle est en bas de votre hôtel !

Il y eut un radoucissement.

— Et cette... enfin, bref, l'amie de votre supérieur, il faut l'emmener elle aussi. Où est-elle ?

Boris se pencha vers Ghislaine et l'enlaça. Pour que sa réponse ne soit pas un mensonge.

— Dans mes bras, monsieur l'ambassadeur. Dans mes propres bras.

Ghislaine explosa d'un rire faunesque, juste pour prouver que son amant ne bluffait pas. À l'autre bout du fil, André M... n'eut pas besoin de réclamer des preuves supplémentaires. Le rire de Ghislaine Duval-Cochet, il connaissait. Reconnaissable entre tous.

— Et votre équipier ? Il n'est pas parti draguer, au moins, reprit l'ambassadeur.

Corentin se gratta la nuque.

— Si vous saviez, monsieur l'ambassadeur, comme il dort du sommeil du juste dans la chambre voisine, vous auriez honte de le réveiller, comme je vais être obligé de le faire de votre part.

L'employé de nuit de la réception du Tàkanawa Prince Hôtel fixa Boris Corentin avec des yeux agrandis par le respect.

— Non, sir, fit-il dans un anglais haché, vous n'avez rien à payer.

Il esquissa un sourire gêné.

— Notre gouvernement s'en charge.

Corentin s'inclina.

— Remerciez-le de notre part.

En sortant, il se tourna vers Ghislaine.

— C'est la conspiration à l'échelon international ! On nous vire tous les trois, si je pige bien.

Le portier s'affairait avec leurs valises.

— Hé, dit Corentin, prenant conscience d'un nouveau problème. Il faut passer chez toi.

Ghislaine joua des épaules.

— Non, j'ai mes bijoux, c'est l'essentiel. Tchao Tokyo, je donnerai mes ordres par télex à la boutique, le temps que tout ce remue-ménage se tasse.

Un juron très berrichon d'Aimé Brichot les fit se bloquer. Assez étonnés. Face à eux, sur le macadam, devant le coffre de la 604 vert métallisé à fanion tricolore de l'ambassadeur de France, un étalage de brosses à dents, de tubes de dentifrices, de savonnettes, de rasoirs miniatures, de sels de bains.

— Ne faites pas ces têtes-là, grogna Aimé Brichot, la fermeture du sac a

lâché. Ils sont généreux dans les hôtels, au Japon. Les jumelles auront de quoi s'amuser avec les copines.

Il plongeait, gêné, pour réenfourner le tout dans le sac de mauvaise fabrication.

Un quart d'heure plus tard, la 604 franchissait l'entrée de l'ambassade de France. Encadrée de huit motards japonais spécialement commandés par le Premier ministre, afin que rien de grave ne puisse leur arriver. Ghislaine Duval-Cochet tendit son poignet à André M..., très « upper class ».

— Mon cher André, minauda-t-elle cruellement en replaçant le nœud de cravate tortillé de travers par l'ambassadeur dans un moment d'émotion, vous devez avoir de quoi nous coucher, j'espère ?

André M... s'inclina.

— La France, c'est grand et généreux, ma chère, même dans ses ambassades.

Il sourit :

— Surtout quand les autorités locales nous fournissent l'escorte nécessaire à votre protection, mais ne répétez pas ce détail.

Il se redressa.

— Veuillez me suivre, je vais vous montrer vos chambres.

— Combien de chambres ? insista Ghislaine, sadique. Pas trois, j'espère. Je suis accompagnée. Ça fait une chambre double et une simple. À moins que monsieur Brichot ait un projet secret ?

Brichot se détourna, rougissant.

— Allons, murmura-t-il, je suis un homme marié !

— Ça n'empêche rien, décréta Ghislaine en entamant avec des déhanchements royaux l'ascension des marches du grand escalier.

Le vol Air France 273, appareil 747, route sibérienne, à savoir via Moscou et Anchorage, décolla de Narita à l'heure exacte : 21 heures. Dans les premières, trois passagers privilégiés : Ghislaine, Boris et Aimé. Puis, derrière eux, une petite demi-douzaine de personnes musclées, toutes du sexe masculin. Ce qu'on peut appeler des gorilles. Moitié français, moitié japonais.

Aimé Brichot regarda s'enfuir sous les ailes le sol du Japon, longue « litanie » de lumières scintillantes.

— Je pense à Takemoto, murmura-t-il en attrapant machinalement la coupe de champagne que l'hôtesse lui tendait.

Boris Corentin but une gorgée.

— Ne t'inquiète pas, Mémé. Il ne risque rien. Les Japonais sont mathématiques, surtout à la Hendo Kaï. Son destin est tout tracé. Il va monter en grade. Il va travailler pour l'« Organisation », et, comme il est un samouraï, il renseignera le gouvernement.

Il sourit :

— Il finira Commissaire divisionnaire, comme Baba, et il viendra nous voir à Paris. On l’emmènera dans les bistrots, et on sera heureux ensemble, à se rappeler les souvenirs du bon vieux temps.

Il rêva un peu.

— Au fait, fit-il, brusquement réveillé, en se penchant vers Ghislaine, je ne t’ai jamais posé la question, le message nous demandant de venir au temple shintoïste du quartier Asakusa, dimanche à midi, c’était une farce ou quoi ?

Elle se contracta.

— Boris, je n’ai jamais envoyé un tel message... Tu vois, il valait vraiment mieux que je fuie le Japon, et la Hendo Kaï, moi aussi...

Il lui prit la main et la pressa :

— Sacrée petite hirondelle des beaux quartiers, aurais-je jamais pu penser que tu travaillais pour la Brigade Mondaine ?

La main de Ghislaine Duval-Cochet se fit cobra, cherchant sa proie à coups d’ongles en forme de canines venimeuses.

— Je ne travaille pas pour ta brigade, inspecteur. Je rends des services à mon ami Badolini, ce n’est pas pareil.

Elle devint sérieuse :

— Cesse de plaisanter. Nous laissons derrière nous une amie commune, Valériane...

Un ange funèbre passa. Ils se versèrent du champagne. Boris réussit à libérer sa main et contempla, admiratif, le gras de sa paume où les ongles s’étaient incrustés.

— Tu n’as pas été tigresse, dans une vie antérieure ?

Elle se lova contre lui.

— Boris, murmura-t-elle, on est seuls en première classe avec les anges gardiens. Le bar de l’étage supérieur est réservé aux voyageurs de première classe. Une supposition qu’on monte visiter le bar tous les deux ?

À gauche et à droite, la Sibérie, sous le Boeïng 747, vagues lumières dans la nuit terrestre sous les ailes du paquebot géant des airs. Compréhensif, le barman avait choisi de redescendre l’escalier en tourniquet. Dehors, les réacteurs ronflaient, happant l’air raréfié des hautes altitudes où il faisait -70°. A 8000 mètres sous eux, les cahutes du régime communiste. Sur la table basse à côté de leurs fauteuils profonds, du champagne, du caviar, du saumon fumé.

— Tu as déjà fait l’amour au-dessus du lac Baïkal ? susurra Ghislaine en commençant à se déshabiller.

Il darda ses yeux d’homme sur son corps de femme apparaissant de plus en plus dans la lumière laiteuse des spots de la cabine.

— Et toi ?

Elle cambra son buste, se libérant de son soutien-gorge.

— Jamais encore, fit-elle. J’aime les expériences neuves.

Il se courba sur elle.

— Espérons que l’expérience neuve sera digne de tes souvenirs, quand tu seras vieille.

Elle l’enveloppa de ses cuisses à l’ouverture déjà humide.

— Voyou de flic, dit-elle, d’une voix molle, tu seras vieux avant moi.

Elle eut un rire de gorge.

— Tu as déjà des cheveux blancs dans ta crinière noire. Tu ne peux pas savoir comme j’adore les faux vieux dans ton genre !

Au-dessous d’eux, à l’étage inférieur des premières, dans le Boeing 747 traçant sa route dans le ciel de la Russie soviétique, Aimé Brichot s’était endormi, cerné d’anges gardiens aux vestons chargés de revolvers. Le rêve qui l’avait envahi était simple. Un bon cassoulet, Jeannette, son épouse, face à lui, Rose et Colette, leurs jumelles, à leur gauche et à leur droite. Après, ils coucheraient les filles, et ils se « retrouveraient ». Bibliquement.

Ghislaine se mit à haleter, inondée de sueur.

— My God ! geignit-elle, bienheureuse, si on te nourrissait exclusivement au bœuf de Kobé, tu deviendrais un vrai sumotori !

Elle accentua la pression de ses bras autour de ses épaules.

— Je dis des bêtises, reprit-elle d’une voix qui s’éteignait peu à peu dans un délire bercé par les ronronnements des réacteurs. Suralimenté comme tu es du côté intime, tu n’as vraiment pas besoin de...

Elle fut incapable de poursuivre. Le policier préféré de son ami Charlie Badolini venait de lui provoquer un de ces hurlements suraigus de plaisir dont elle aurait bien le temps d’avoir délicieusement honte, plus tard, au réveil, vers l’escal de Moscou. Quand le steward des premières lui apporterait des croissants chauds en louchant vers les cernes scandaleux de ses yeux meurtris par trop de satisfactions dans un délai trop bref...

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

TABLE